



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

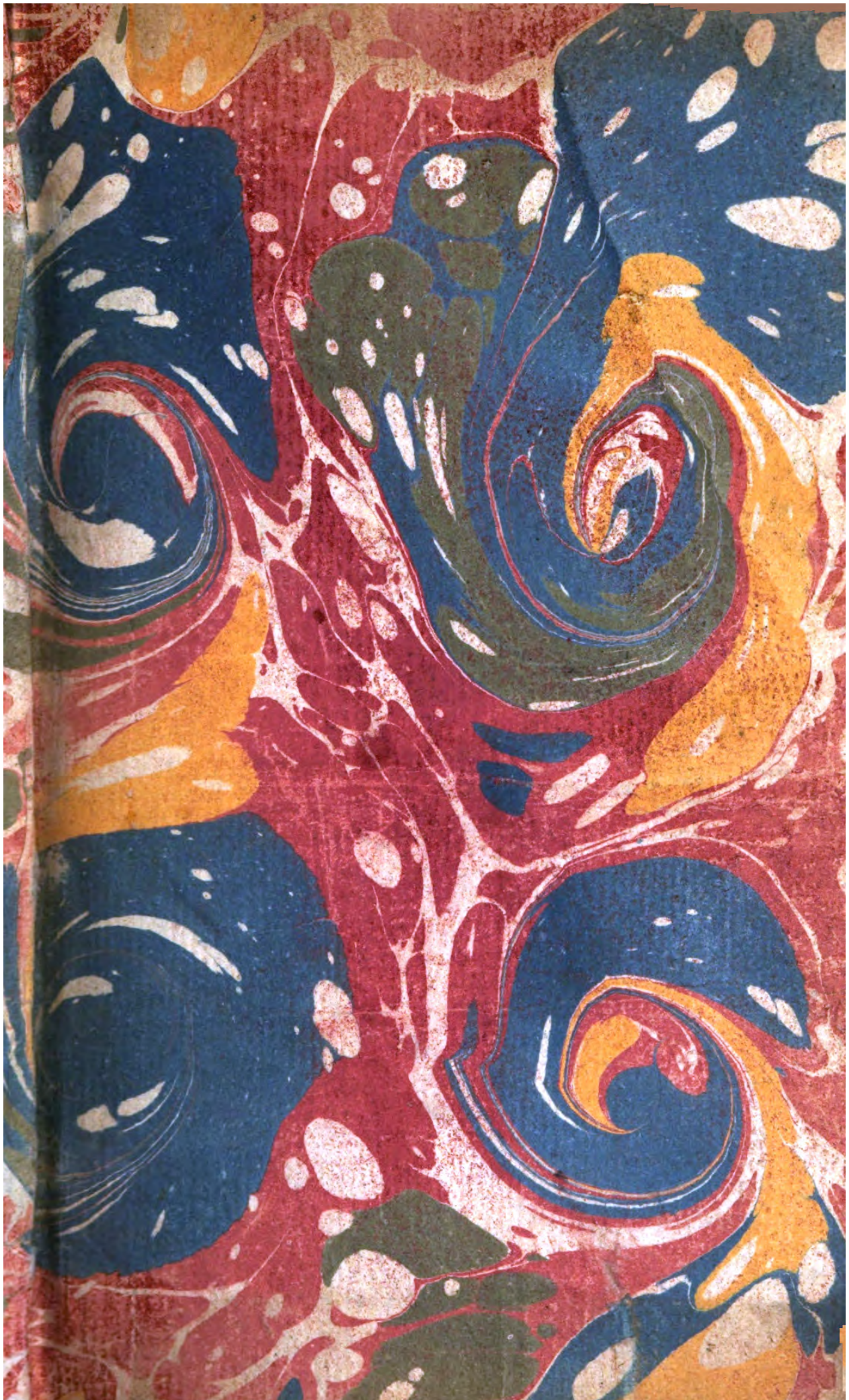


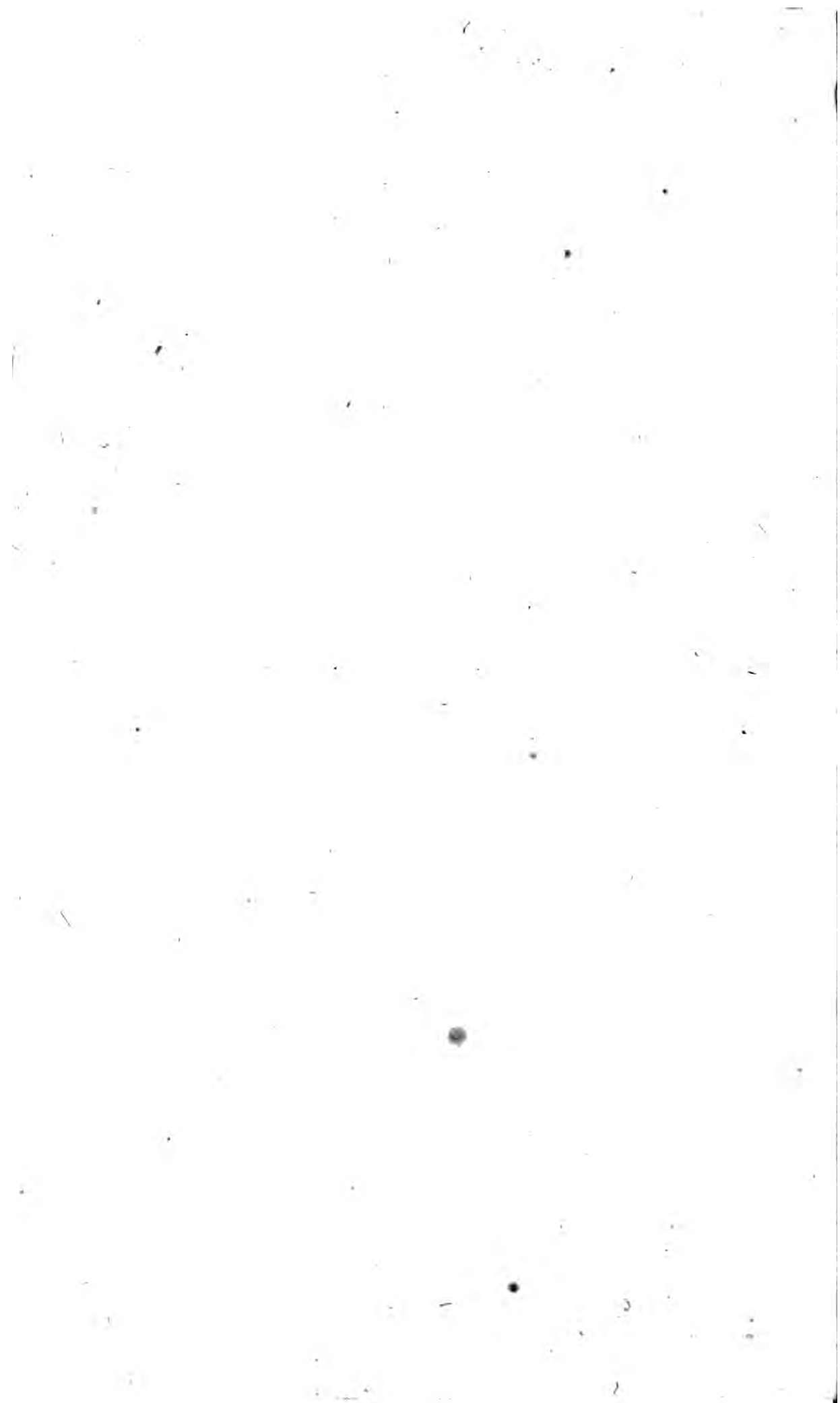
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS. 168 i. 40











LETTRES
ATHÉNIENNES.
TOME QUATRIÈME.

1871
1872
1873
1874
1875

LETTRES
ATHÉNIENNES;

EXTRAITES

DU PORTE-FEUILLE

D'ALCIBIADE.

TOME QUATRIÈME.



A LONDRES,

Chez PIERRE ELSMY, Southampton
Street.

M. DCC. LXXI.

27
1887
Taylor Institution
of Oxford



1887
Taylor Institution
of Oxford



LETRES
ATHÉNIENNES.

LIVRE QUATRIÈME.

LETTRE XCVIII.

ALCIBIADE A CALLICRATE.

Vous me connoissez trop pour que je doive, mon cher Callicrate, avoir besoin de vous dire que quelque follement que je paroisse aimer le plaisir, la gloire m'est mille fois plus précieuse. Ce n'est pas que je la choisisse toujours telle que l'opinion publique prescrit de la

Part. IV.

A

chercher : mais je veux , du moins , que les hommes s'occupent de moi ; & c'est avec tant d'ardeur que je le desire , qu'il m'est encore plus doux qu'ils en disent du mal , que de n'en entendre rien dire du tout. Il y a là-dedans , j'en conviens , une vanité bien insatiable , & , peut-être , fort dérégée ; mais la vanité est mon foible. Ces dons de la nature qui me rendent si recommandable , ne me satisferoient pas , s'ils ne servoient qu'à mon bonheur. Plaire , être même passionnément aimé ; me voir l'objet des vœux ; & des desirs de toutes les femmes , jouir tour-à-tour de leur yvresse , & de leur désespoir ; les sacrifier perpétuellement l'une à l'autre ; & les trouver enfin , malgré leur orgueil , & même leurs projets , soumises à tous les mouvemens qu'il me plaît de leur donner ; tout cela , dis-je , ne me flatte que par le bruit que font nécessairement des triomphes si suivis.

A T H É N I E N N E S. 3

J'ai même quelquefois été jusques à sacrifier à ma gloire , les desirs les plus chers de mon cœur : car vous vous tromperiez , si vous croyiez que , dans le nombre , déjà si considérable de femmes que j'ai conquises , je n'en eusse point trouvé qui , soit par les charmes de leur personne , soit par les agrémens de leur esprit , ou par leurs vertus que je veux bien leur compter pour quelque chose , n'eussent point de quoi me retenir dans leurs chaînes : mais , quelque fortement que j'aye quelquefois été touché , la crainte d'un engagement sérieux , la loi que je me suis faite de les subjuguier toutes , & de n'être dominé par aucune , n'ont permis à quelque femme que ce pût être , ce triomphe que toutes s'étoient proposé , & dont , ainsi que je l'avoüe , quelques-unes étoient si dignes. Mais si toutes celles que j'ai trompées , s'accordent à croire que le bonheur de me fixer ,

ri'est réservé à aucune , il n'y en a pas en revanche , dans le nombre de celles que j'attaque , une que ce dangereux espoir ne séduise , & ne me donne. Vous trouverez , sans doute , cela très-inconséquent de leur part ; mais est-ce ma faute , si elles ne sçavent pas mieux raisonner ? Que me sert , toutesfois , la gloire de les voir toutes regretter mes fers , les porter , ou les attendre , lorsque leurs cris , leur bonheur , leurs desirs ne sont presque plus ou apperçus , ou entendus ; qu'en donnant des fêtes , où pour les rendre plus éclatantes , ce que l'on appelle la décence , est sacrifiée sans ménagement ? J'ai si bien accoutumé le Peuple à tout ce que je fais , que quelque hardies que soient mes entreprises , quelque publics que je rende & mes triomphes , & mes infidélités , quelque brillantes que soient mes conquêtes , & quelque scandaleux que puissent être mes amuse-

A T H E N I E N N E S. 5

ments , je ne suis devenu pour Athènes qu'un objet tout-à-fait ordinaire. Il est bien vrai que quand une jeune femme entre dans le monde avec des grâces , on se dit encore , *Alcibiade sera bientôt après* : mais je l'ai , le dis , le prouve , & même la quitte , sans que rien de tout cela fasse cette commotion que j'avois autrefois le bonheur d'exciter , & que seule je desiro. Pendant qu'accablé de mon discrédit , je cherchois donc en moi-même par où , & comment je pourrois parvenir à attirer encore sur moi l'attention publique , on m'a apporté un Chien , la plus singulière bête pour sa beauté , qu'on eût jamais vüe. J'ai compris d'abord que , tant à la singularité de cet animal , qu'au prix exorbitant dont il étoit , il ne se pouvoit point que je l'achetasse , sans que cela fit autant de bruit que je pouvois le desirer. J'en ai , en conséquence , donné sans ba-

lancer ; les cinq cent mines qu'on en exigeoit ; * & vous sentez aisément , à quel point en ont été scandalisés tous les Barbons d'Athènes : mais , quelques grandes qu'ayent été leurs clameurs , & les murmures de toute la Ville , il a fallu , enfin , que le tems les assoupît. Près alors de retomber dans l'état cruel dont je venois de me tirer , je me suis avisé d'un stratagême. De toutes les choses extraordinaires qui rendoient ce chien assez remarquable pour que toute Athènes vint chez moi pour l'admirer , lorsque je l'y laissois , ou qu'une foule innombrable de Citoyens suivît mes pas , lorsque lui-même étoit à ma suite ; sa queue , tout à la fois , caprice , & en cette partie , chef-d'œuvre de la nature , étoit ce qui fixoit , & devoit en effet , arrêter plus les re-

* Plus de mille écus.

ATHÉNIENNES.

gards sur lui. Plus elle étoit universellement admirée, moins dans mon système, j'ai crû devoir lui laisser cet ornement; & en conséquence je la lui ai fait couper. Vous concevez sans peine, combien cette bizarrerie que l'on ne sçavoit à quoi attribüer, a trouvé de Commentateurs, & quels cris s'en sont élevés contre moi. Ce n'a donc pas été, comme quelqu'un vous a mandé que je l'avois dit, dans l'intention que les Athéniens occupés, tant, du traitement que, contre toute raison, j'avois fait à mon chien, qu'à en chercher les causes, ne portâssent point relativement à moi, leur curiosité sur d'autres objets, & n'en médîssent pas sur des choses plus importantes; mais, tout au contraire, pour qu'ils recommençâssent à en parler, que je me suis déterminé à le priver de ce qu'il avoit de plus beau. Tous ceux qui me connoîtront, trouveront, en effet, que ce que j'ai

pensé sur cela , est bien plus dans mon caractère , que ce qu'on me prête. Quelque célébrité , cependant que je m'attribuâsse , je ne lui supposois pas , je l'avoüe , encore , assez d'étendue pour croire que cette extravagance parvînt sitôt jusques à Mitylène. Si je connoissois trop Athènes pour douter qu'elle n'y occupât tout le monde , jamais je ne me serois flatté qu'elle allât plus loin que Mégare. Quant à notre Ville , elle y a fait toute la sensation que je devois attendre d'un Peuple frivole , & qui semble même ; ajouter tous les jours à sa frivolité. Je sçais même que cette folie a paru à quelques-uns de nos plus profonds politiques , une preuve presque indubitable que je machinerois quelque chose contre l'Etat. Il est vrai qu'il seroit très-difficile de trouver des rapports bien directs entre l'Etat , & la queue d'un chien ; mais cela n'a pas empêché qu'on n'y en ait cherché , &

ATHÉNIENNES. 9

que peut-être , je n'aye beaucoup inquiété Cléon. Interrogé sur cette grande affaire , au point que moi qui n'avois imaginé cette folie , que pour qu'on en cherchât la raison , étois las à mourir , de toutes les questions qu'elle m'attiroit , je me suis , avec les curieux qui , tout en me fatiguant , satisfaisoient singulièrement mon amour propre , renfermé dans le mystère le plus profond. Ce n'a même été qu'aux plus chers de mes amis que j'ai dit mon secret : encore vous sentez sous quelle condition je le leur ai confié. Il seroit bien ridicule pour les Athéniens , qu'avec le desir ardent qu'ils ont de pénétrer mes motifs , & l'impossibilité où ils sont de les deviner , ils allâssent jusques à prier la Pythie de les en instruire ; mais , en vérité , je n'en desespère pas. L'éclat du sort dont je jouis actuellement , tout grand qu'il est , ne m'ébloüit pas assez pour que je

10 L E T T R E S

ne craigne point de me voir redevenir bientôt un homme aussi peu remarqué que je l'étois il y a quelque tems. Aussi, suis-je très-sérieusement occupé à chercher par quel moyen je pourrai soutenir la considération que je viens de m'acquérir. Socrate prétend que si, comme il y a toute apparence, je n'ai besoin pour cela, que d'une nouvelle sottise, je dois être moins inquiet sur mon sort; mais, son amitié pour moi, ne lui exagère-t'elle pas mes ressources?



LETTRE XCIX.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

JE vous envoie une Lettre que je viens de recevoir de Cléon , & qui , toute étonnante qu'elle a été pour moi , n'a beaucoup moins surpris encore qu'elle ne m'a déplû. Les hommes , il faut l'avouer , ont de bien extraordinaires caprices ! Il y a si long-tems que celui-là me connoît , & qu'il ne paroît n'en avoir qu'avec la plus profonde indifférence ! Par quelle singularité devient-il tout d'un coup amoureux de moi ? Me croiroit-il assez dupe pour être persuadé , comme il le voudroit , qu'il y ait tant d'années qu'il me réserve l'honneur qu'il me fait aujourd'hui ? Il a cependant beau faire : son pouvoir actuel dans la République , & le bonheur qu'il a d'y

LETTRES

référer tout à son gré , ne me font pas oublier autant qu'à lui , la bâffesse de ~~le~~ extraction. En commençant ma carrière , j'ai fait vœu de ne pâffer sur l manque de naissance , qu'en faveur des charmes de la figure , ou des agréemens de l'esprit ; & ce ne sera sûrement pas lui qui m'y fera manquer ; , pourtant , vous voulez bien , à cette occasion , me laisser dispôser de moi-même. Je sçais qu'il dispôse , lui , de tous les revenus d'Athènes ; & j'avoïe qu'il a été un tems où j'aurois pû peser sur cette considération ; mais , alors ; l'infortune où j'étois née , & des conseils pernicioeux , contraignoient l'horreur que j'ai touûjours eüe pour faire payer mes complaisances. Sensible , & voluptueuse , j'étois plus éloignée encore de l'avarice , que de ce qu'on nomme vertu ; & n'aurois jamais cédé qu'au goût , si la fortune , & mon éducation m'eûssent

toûjours permis de ne consulter que mes sentimens. Aujourd'hui que le point d'opulence où je suis parvenue, & qui passe de beaucoup mes vûs, me rend toute ma liberté, je regarderois comme l'action de ma vie, que je devrois le moins me pardonner, un engagement où, quand je me serois donnée, il seroit impossible que je ne parûsse pas m'être vendue; & qui, sous quelque aspect qu'on l'envisageât, ne pourroit jamais que déshonorer ou mon goût, ou ma façon de penser. Peut-être, si j'étois plus ambitieuse, l'honneur de gouverner une République, me tenteroit-il; mais, qu'entends-je à une République, moi; pour que cette raison me détermine? D'ailleurs, c'est un honneur que l'on peut payer à Athènes, beaucoup plus qu'il ne me paroît valoir. Je n'ai pas oublié ce que la gloire d'avoir donné des fers à Périclès, & le simple soupçon

14 L E T T R E S

d'en être consultée sur les affaires de l'Etat , pesèrent coûter à Aspasia ; & vous auriez peine à concevoir combien je fais cas de la vie , & toute l'étendue de la répugnance que j'ai à exposer la mienne à quelque risque que ce soit ; encore une fois , pourquoi cet homme-là pense-t'il à moi ? — Mais ne seroit-ce pas vous qui , pour quelque raison que je ne pénètre point , lui auriez fait naître le goût dont il vient de me faire l'aveu ? Je m'arrête d'autant plus à cette idée que je puis moins ignorer qu'en politique , il n'y a pas de moyen , quelque extraordinaire qu'il soit , que vous ne mettiez en usage ; & que je ne rappelle aussi , que je vous ai , il y a quelque tems , vu souhaiter avec beaucoup de vivacité , que je lui inspirâsse des desirs. Que cette réflexion soit , ou non fondée , elle ne m'en a pas moins fait suspendre ma réponse. Si par hazard elle l'est , je vous

conjure de tâcher que je n'entre pour rien dans vos stratagèmes. Si vous jugez nécessaire que j'aie de la complaisance pour Cléon, il faudra bien que la malheureuse foiblesse que j'ai pour vous, l'emporte sur l'horreur qu'il m'inspire ; mais je vous avertis que, dans ce cas là, je tirerai de la désagréable situation où vous me mettez, tout le parti imaginable.—Que je suis imbécile d'imaginer que je lui ferai peur ! Mandez-moi, cependant, s'il est de vos projets de ne m'en pas instruire vous-même, ou que je n'aille point vous trouver, ce que vous voulez que je fasse. Faites moi aussi, la grâce de me dire pourquoi depuis huit jours vous m'évitez avec tant de soin, & si peu de raisons de le faire. J'ai crû d'abord, que quelque beauté nouvelle étoit cause que vous me négligiez ; mais je commence à me douter que cette fuite couvre quelque mystère.

J'ai fait dire à l'esclave de ce cruel Cléon , que je ne pouvois répondre que dans trois heures , à la Lettre qu'il m'apportoit ; & il n'étoit ; peut être , pas encore parti , que je me suis mise à vous écrire. Je ne voulois , comme vous voyez , me régler que sur vos volontés ; mais , & je ne crains pas de vous en prier encore , tâchez de ne me pas condamner légèrement à cet homme-là. A quoi que ce soit que vous vous déterminiez , renvoyez moi la Lettre : car il convient que je la lui rende si vous me faites la grâce de me laisser suivre mon goût , ou que je l'apprenne par cœur , afin de lui en paroître bien vivement touchée , s'il faut ; comme cela ne me semble que trop probable , que je m'immole à vos vûes.

LETTRE

L E T T R E C.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

OUI, mon aimable Némée, vous ne vous trompez pas : c'est moi qui, à force de faire vanter vos charmes devant Cléon, suis enfin, comme je le desirois, parvenu à l'amener à vos genoux. De l'aveu que je vous fais, vous pouvez aisément deviner ce que j'exige de vous ; & j'y ajoute, que je n'ai pas moins de répugnance à vous prier de ne vous pas refuser à ses desirs, que vous ne vous en sentez actuellement à vous y prêter. Je dis *actuellement*, parce que je suis un peu plus persuadé que vous ne me paroissez l'être, que vous n'y ferez point, toujours fidelle. La sorte de goût qu'il vous inspirera, ne sera, j'en conviens, que bien momentanée ; mais, enfin,

Part. IV.

B

quelque passagère, quelque foible même que puisse être l'impression qu'il fera sur vous, il ne pourra pas douter qu'au moins il ne séduise vos sens. Eh ! Qui sçait si, vain comme il l'est, il ne se flatte point de passer jusques à votre cœur ? Je ne sçaurois vous cacher que je n'en fusse mortellement affligé. Eh quoi ! vous seroit-il donc impossible de n'être que complaisante où tant de raisons devroient vous garantir de l'infidélité ? Que je vous haïrois, si je le pouvois sans la dernière des injustices ! Ah ! Perfide, je vous connois ! Bientôt Cléon aura sujet de croire que vous n'avez aimé rien autant que lui : eh ! qui sçait si vous ne le croirez pas vous même ! Il y a, je ne le sçais que trop, des instants où il faut bien vous permettre de vous y tromper ; mais je ne puis consentir à vous voir garder par-delà, le ton, & l'égarement de l'amour. Je veux donc que la complaisance la plus étendue, soit accom-

pagnée de toute l'indifférence , & même de toute la sécheresse du devoir ; & que , si vous ne pouvez pas ne lui point paroître sensible , il n'ait pas , du moins , lieu de se flatter de vous avoir rendue tendre. Il ne vaut pas que vous preniez la peine de l'abuser , ou que vous vous y trompiez vous-même. D'ailleurs je ne vous pardonnerois jamais de lui laisser remporter sur moi , un triomphe aussi doux pour sa vanité , qu'il seroit mortifiant pour la mienne. *Pourquoi donc , me demanderez-vous , vous exposer à un malheur qui blesseroit tant votre gloire ? car , enfin , c'est vous qui le mettez dans mes bras.* Vous aurez raison : mais s'il m'est de la plus grande importance qu'il y soit , il ne vous est pas assurément , de la même nécessité qu'il croye , ou que je ne vous aye point touché plus vivement que lui , ou même , que je ne vous aye pas inspiré plus de

transports. Que d'autres femmes que vous, lorsqu'en effet, elles ne sacrifient qu'au caprice, ou ne cèdent qu'à l'emportement des sens, veuillent, si elles le peuvent, nous faire croire que nous ne devons leur foiblesse qu'à l'amour, je n'en suis pas surpris. Elles s'imaginent qu'elles ont besoin de notre estime; & cherchent encore à la surprendre dans l'instant même qu'elles la méritent le moins; mais vous tirez de votre état, l'avantage de pouvoir vous dispenser de cette fausseté. Je crois par conséquent, pouvoir sans tyrannie, exiger de vous, qu'il soit de toute impossibilité à Cléon, de douter que l'intérêt, & l'ambition de régner sur le chef de la République, ne soyent uniquement ce qui vous détermine en sa faveur : car je veux, non-seulement que vous ne refusiez aucun des avantages qu'il vous propôse dans sa lettre; mais je voudrois encore que vous n'en parussiez

pas contente , si je craignois moins qu'en vous trouvant si difficile à acquérir , son avarice ne le fît triompher du goût qu'il se croit pour vous. Si par hazard , les bruits que je répands dans le monde parviennent jusques à vous , je vous conjure de n'en être pas alarmée. Vous m'êtes (& ma jalousie vous le dit assez.) plus chère que jamais vous ne me l'avez été ; mais il étoit nécessaire à mes projets qu'on crût que nous sommes séparés. Il eût , sans doute , été mieux encore que vous eussiez paru me sacrifier à Cléon ; mais c'est , je l'avoüe , une chose à laquelle mon amour-propre n'a jamais pû se déterminer. En revanche , j'ai eu soin de faire courir dans Athènes le bruit que nous sommes irréconciliablement brouillés ; & c'est , pour le confirmer , que je vous évite depuis huit jours. Cléon , ainsi que vous le voyez , n'en doute pas. Mon inten-

tion , en vous conjurant de l'écouter ; est que vous lui arrachiez des secrets , dont je ne puis trop tôt être instruit , & dont j'ai crû que je ne pouvois l'être que par votre moyen ; & , quelque vain , quelque imprudent que je le connoisse ; quelque chûse , même , que l'amour doive ajouter à son imprudence , & à sa vanité , s'il eût pû soupçonner encore entre nous , la plus légère correspondance , il n'est pas douteux qu'il n'eût craint de s'ouvrir à vous. Il sçait depuis long-tems , combien je le hais , & le méprise ; & comme il ne peut , quoi qu'il fasse , me rendre que le premier de ces sentimens , il me le rend de toute son âme. J'ignore ce qu'il médite contre moi ; mais je ne puis ignorer qu'il ne médite quelque chûse. S'il y en a quelqu'une qui puisse vous dire à quel point il est intéressant pour moi , de pénétrer dans ses projets , c'est le

ATHÉNIENNES! 29

prix dont je veux bien en payer la découverte. Paroissez donc me haïr ; puisqu'il le faut ; mais , encore une fois , ne paroissez pas l'aimer ; que , dans le sein même des plaisirs , il sente , malgré son peu de délicatesse , & que vous ne lui accordiez point de faveurs , & combien peu le goût , & la patience se ressemblent. Vous trouverez , sans doute , que je vous le répète beaucoup trop ; mais vous sçavez que l'amour & la vanité ne sçauroient finir sur ce qui les intéresse ; & je crois , en vérité ! que , dans ce moment-ci , je ne suis pas moins en proie à l'un qu'à l'autre.



L E T T R E C I.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

JE recevrai donc Cléon, puisque vous le voulez d'une façon si décidée; mais j'avoüe que je n'aurai jamais eü en ce genre, de complaisance qui m'ait si criüellement coûté: car s'il n'est pas vrai que toutes celles que j'ai pü avoir, m'ayent amusée autant que vous le pensez, il ne l'est point davantage, qu'aucune de celles que vous avez exigées de moi, m'ait été aussi onéreuse que, pour ménager votre amour-propre, j'ai, malgré ma franchise naturelle, été quelquefois obligée de vous le dire. Vous êtes avec moi; ce me semble, comme ces avares qui veulent paroître nobles, & qui pleurent amérement ce qu'il leur en a coûté, souvent pour dé-

A T H E N I E N N E S. 27

guiser mal leur caractère. Vous me commandez des infidélités qui , de moi-même , ne me tenteroient pas ; vous me livrez avec une générosité que j'ose dire unique ; & vous vous fâchez lorsque vous pénétrez , ou que je conviens que ce que vous m'avez forcée de faire , ne m'a pas été pénible. Vous voudriez , enfin , que , dans ces occasions , il ne me restât que la gloire de vous obéir. C'est , je crois , pousser le déraisonnement , la tyrannie , & la vanité , aussi loin qu'ils puissent aller. Si je vous suis assez chère pour que vous ne me donniez jamais sans vous faire (si , du moins , je puis en juger par le regret que je vous en vois toujours.) le plus pénible des efforts , pourquoi me donnez-vous ? Il y a des circonstances où l'homme que l'or maîtrise le plus honteusement , est forcé de le répandre ; mais , livrer sa maîtresse , & la livrer de guayeté de

cœur ! personne , avant vous , s'en étoit-il jamais avisé ? Peut-être trouverez-vous que je m'arroege ici un titre bien superbe pour moi : mais si vous confiderez que vous n'êtes resté à aucune des femmes que le goût , la curiosité , & plus encore le desir que vous avez qu'on s'occupe toujous de vous , de quelque façon que ce puisse être , vous ont fait attaquer ; & que , jamais vous n'avez pû me quitter , vous avoüerez que , de toutes celles qui ont crû pouvoir prendre le titre que je me donne , je suis la seule que vous ayez véritablement mise en droit de le porter. Je sçais en même temps , que votre conduite avec moi , n'est rien moins que favorable à ma prétention : aussi , avec tout autre que vous , & à qui j'aurois les mêmes choses à reprocher , me garderois-je bien de croire que j'eusse de quoi la former. Vous êtes , vous , si

extraordinaire, ou, plutôt, vous cherchez tant à l'être, qu'il m'est permis de douter si ce n'est pas plus dans l'intention de justifier aux yeux de vos amis, la constance de votre attachement pour moi, que par le peu que je suis à vos yeux, que vous voulez qu'ils jugent par eux-mêmes, combien j'en mérite de votre part. Je puis me tromper, sans doute, à ce que je pense; mais, pourtant, comment, sans cela, expliquer la jalousie qui vous transporte, toutes les fois que vous m'ordonnez d'être à un autre que vous? Sans ce sentiment, que vous importeroit que, dans le nombre de ceux de vos amis à qui j'ai inspiré des desirs, & que vous avez voulu que je traitasse comme vous-même, j'en eusse trouvé, ou qui me rendoient mon obéissance moins fâcheuse, ou qui ne me permettoient point de me rappeler que je ne faisois qu'obéir?

Quel est donc le sujet de vos plaintes ? Est-ce de ce que je me permets des distractions , lorsque vous me mettez dans la nécessité d'en avoir ? En ce cas , comment ôsez-vous vous en prendre à moi , d'une sorte d'infidélité à laquelle vous me forcez vous-même ? Mais votre vanité trouve un plaisant subterfuge : vous consentez qu'on me rende sensible , pourvû que je ne rapporte qu'à vous , l'impression que l'on peut faire sur mes sens ; & que , dans le tems même où je puis le moins commander à mon imagination , ce ne soit que vous qu'elle me présente. Je ne sçais si , en supposant que cette illusion pût dépendre de moi , je ne serois pas , en me la faisant , moins délicate encore qu'inconséquente : mais ce que je n'ignore pas , c'est que c'est à vous , une grande extravagance de l'exiger.—En attendant que vous soyez d'accord avec vous-même

sur tout cela , je vais écrire à Cléon , qu'il peut venir chez moi. Comme , de tout ce qu'il me demande , c'est ce qui m'engage le moins , il est tout simple que ce soit ce que j'aye le moins de répugnance à lui accorder. Je me flatte aussi que , tout pressé que vous êtes d'être instruit de ses projets , vous voudrez bien me permettre d'essayer si je ne pourrois pas , sans les payer d'un si grand prix , le conduire peu à peu à me les dévoiler. Vous mériteriez , sans doute , que je m'arrangeâsse de façon que dès ce soir , Cléon n'eût plus rien de caché pour moi ; mais , ou je refuse absolument de me prêter à vos vües , ou vous consentirez vous-même que j'attende pour m'y sacrifier , qu'il ne me reste point d'autres ressources. Ne craignez pas qu'il s'apperçoive des artifices que je mettrai en usage pour échapper à ses desirs , en cherchant à lui arracher

les secrets : on amuse facilement l'amour , soit par les promesses qu'on lui fait , soit par ce qu'on lui permet de se promettre. Si la conduite que je me prescric , ne répond tout-à-fait , ni à vos idées , ni à l'impétuosité naturelle de vos desirs , je vous prie de vous épargner la peine de m'en prescrire une moins mesurée , & qui , en me prouvant mieux quelle est l'opinion que vous avez de ma façon de penser , me feroit sentir plus amèrement qu'il ne seroit nécessaire à vos intérêts , combien peu vous lui rendez de justice.



L E T T R E C I I .

ALCIBIADE A ANTIPÉ.

IL vient de se p  sser ici une scène qui , par le ridicule rôle que Cléon y a joué , me paroît mériter que je vous en fasse part. Némée , comme je vous l'ai mandé , avoit eu la complaisance de se prêter au besoin que j'avois d'être instruit de ce qu'il méditoit contre moi. Persuadée , cependant , que je ne pouvois la lui livrer sans me faire une extrême violence ; & que , moins il lui en co  teroit pour parvenir    ce que je desirois , plus je lui en serois obligé , elle s'est conduite en cette occasion avec tant de finesse , ou il y a mis tant d'imprudence , que les promesses seules lui ont suffi pour l'amener    lui confier , non-seulement l'extrême desir qu'il

avoit de me perdre, mais les moyens qu'il comptoit employer pour y parvenir. Aussi-tôt qu'elle s'est vüe maîtresse de ses secrets , sur le prétexte spécieux que , leur humeur ne sympathisant pas , ils seroient malheureux l'un par l'autre , elle l'a brusquement congédié. Cléon , outré d'avoir été pris pour dupe , & voulant s'en venger , a crû n'en pouvoir pas trouver de voie plus sûre que de la faire accuser devant les Juges , de ne pas croire aux Dieux , & de corrompre la jeunesse. La seconde de ces imputations , eût-elle même été bien prouvée , dans le train que , parmi nous , ont pris les mœurs , auroit eu peu de quoi m'inquiéter ; mais le péril auquel l'autre avoit exposé Aspasia , me la rendoit infiniment redoutable. Némée , il est vrai , n'est pas philosophe comme l'étoit la femme de Périclès ; mais , ayant à peu de chose près , les mêmes liaisons , il étoit

Étoit aisé de lui supposer les mêmes principes : enfin , cette accusation , quelque mal-fondée qu'elle puisse être , est toujours , vous ne l'ignorez point , on ne peut pas plus dangereuse à Athènes. Heureusement pour Némée , soit par inconséquence , soit seulement , dans la vue d'étaler son luxe , elle a la manie de faire quelquefois des sacrifices L'impétuosité naturelle de Cléon , augmentée par la fureur où il étoit contre elle , ne lui ayant pas permis de dissimuler ses projets , j'en ai sur le champ été averti par un de ces émissaires secrets que j'entretiens auprès de lui. Aussitôt que j'en ai été instruit , j'ai ordonné au nom de Némée , le sacrifice le plus pompeux ; mais , quelque éclatante que fût cette espèce de profession de foi , d'autant moins suspecte , d'ailleurs , qu'elle sembloit n'avoir pour principe que la seule piété , elle n'a pû arrêter

le ressentiment de Cléon. Je ne me flattois pas , non plus , que cela produisît cet effet ; & ne voulois que rendre moins dangereuse , sa colère contre elle. Quelques jours donc après ce sacrifice que son extrême magnificence avoit rendu très-remarquable , il a fait accuser Némée d'impiété & de corruption , par deux délateurs à ses gages ; & différentes raisons , ne me permettant pas de prendre moi-même sa défense , j'en ai chargé Callicrate. Elle a donc comparu devant les Juges. Ce n'étoit pas , je l'avoüe , une chose absolument sans danger ; mais , grâces à la sottise de Cléon , le plus grand risque qu'elle pût courir dans cette occasion , étant l'exil , j'ai crû qu'il valoit mieux attendre qu'on lui en prononçât l'Arrêt , que de l'y condamner d'avance en la faisant disparoître.

« Athéniens , a dit Callicrate , on

A T H E N I E N N E S. 35

» accuse Némée devant vous de ne pas
» croire aux Dieux , & de corrompre
» la jeunesse. La première de ces impu-
» tations est absolument détruite par la
» conduite de l'accusée qui , pleine de
» vénération pour ces mêmes Dieux
» qu'on veut qu'elle ne reconnoisse pas ,
» leur fait , ainsi que personne de nous
» ne l'ignore , de très-fréquents sacrifi-
» ces. S'il étoit vrai qu'elle n'y crût
» point , quel besoin auroit-elle de
» paroître si convaincüe de leur existen-
» ce ? Pouvoit-elle , lorsqu'elle faisoit
» des actes de piété si surérogatoires ,
» croire qu'un jour elle seroit dans le
» cas de vous rendre compte de ses
» sentimens ? Mais je veux (ainsi qu'on
» le prétend sans doute , puisque , mal-
» gré ces mêmes preuves de sa façon de
» penser , on vous la défère comme im-
» pie.) que ce soit pour l'être avec plus
» de sûreté , qu'elle affecte de paroître

» pieuse ; dans cette supposition même ;
» coupable envers les Dieux , ce ne
» seroit qu'à leurs yeux seuls qu'elle
» pourroit l'être , puisque l'on n'a pas
» le scandale public à lui reprocher ; &
» que c'est cela seul que les hommes
» sont en droit de punir. Mais , ajoute-
» t'on , en secret elle parle irrévérem-
» ment de ces mêmes Dieux qu'en public
» elle feint de respecter : il est certain
» qu'on le dit , vous en avez la preuve :
» mais qui sont ses délateurs ? Deux
» hommes nécessairement de la lie du
» peuple , puisqu'ils sont parents de
» Cléon. Oseront-ils soutenir qu'ils ont
» entendu Némée proférer des blasphê-
» mes ? Il m'est facile de prouver , &
» qu'elle ne vit pas avec des gens de
» cette sorte , (Cléon lui-même le sçait
» mieux que personne.) & que ceux-ci
» n'ont jamais eu avec elle , aucune
» liaison , quelque éloignée même qu'elle

» pût être. Ses accusateurs , donc , ou
 » la calomnient , ou ne vous apportent
 » ici que des discours vagues qu'ils
 » auront entendu tenir à d'autres : dans
 » le premier de ces cas , je demande
 » qu'ils soient punis de la même peine
 » que la sévérité des loix infligeroit à
 » Némée , si elle étoit coupable ; & dans
 » le second , qu'ils soient contraints de
 » vous nommer ceux de qui ils tiennent
 » ces mêmes discours qu'ils ont & l'in-
 » solence , & la stupidité de vous don-
 » ner ici comme les plus invincibles de
 » toutes les preuves. A l'égard de cor-
 » rompre la jeunesse , je n'ai , Athéniens ,
 » qu'une seule question à vous faire :
 » depuis que Némée vit parmi nous ,
 » quel est le pere qui soit venu se plain-
 » dre qu'elle lui eût enlevé son fils ?
 » Quel est , quelles que soient , d'ail-
 » leurs , les mœurs de l'accusée , le citoyen
 » qui se soit élevé contre elle ? Il seroit ,

certes , bien fingulier que , dans une
Ville où la conduite la plus pure ne
fuffit pas toujourns pour être à l'abri
de l'accufâtion , Némée , avec les
déréglements qu'on lui prête , eût
été fi long-tems épargnée. Je crois ,
donc , & pouvoir dire qu'on ne vous
prouve pas mieux fes diffolutions ,
qu'on ne vous prouve fon impiété ,
& me flatter en même tems que votre
équité forcera Cléon , qui feul , ainfi
que je vais vous le démontrer , l'ac-
cufe par la bouche impure de ces
gens-ci , de chercher , pour fe vanger
du refus qu'elle lui a fait de fe prêter
à fes defirs , une voie qui lui réüffiffe
mieux , ou le compromette moins que
le moyen qu'il vient de tenter. Puisse-
t'il , enfin , moins pour lui , que pour
l'honneur de la République , appren-
dre à ne point faire un reproche de
corruption , aux perfonnes que lui-

ATHÉNIENNES: 39

« même , comme je me suis engagé à le
« prouver , a vainement tâché de cor-
« rompre » !

En achevant ces paroles , Callicrate
a tiré cette même lettre de Cléon , dans
laquelle il propôsoit à Némée , le plus
clairement du monde , de s'arranger
avec lui , qu'il avoit eu l'imprudencé
de laisser entre ses mains , & que les
grandes affaires qui l'occupent , ne lui
ont pas , sans doute , permis de se rap-
peller. Il doit paroître bien extraordi-
naire qu'avec de pareilles armes contre
lui , il ait osé l'attaquer ; mais ceux qui
sçavent à quel point la colére l'aveugle ,
ne seront point surpris que ce mouve-
ment lui ait fait oublier qu'il les lui
avoit fournies. Cette lettre qui dévoiloit
si bien & Cléon , & les motifs qui le fai-
soient agir contre Némée , ayant été lûe
par Callicrate , au milieu de l'assemblée ,
n'a pas laissé un seul moment les Juges

indécis sur l'absolution de l'accusée ; & comme cet écrit étoit , de plus , souverainement ridicule , il a excité tout à la fois contre Cléon , le mépris , & l'indignation des Juges , & des spectateurs. C'étoit , il est vrai , punir bien foiblement son crime : mais , que font les loix vis-à-vis de la puissance ? Par une inconséquence assez grande (car , faisant grâce à Cléon , étoit-il bien équitable de sévir contre les misérables qu'il avoit employés ?) le Tribunal qui n'avoit aucun intérêt de les ménager , alloit leur faire porter la peine du crime dont ils n'étoient que les instrumens , si Némée , usant de son droit , ne les en eût point sauvés par ses prières. Elle est donc retournée chez elle , triomphante , & presque respectée de ce même peuple qui ne s'étoit rendu en foule à son jugement , que dans l'espoir de lui entendre prononcer la condamnation. Quant

à Cléon , malgré l'excès de son impudence , il n'a pas ôsé depuis ce tems là , reparoître en public : mais , hélas ! tant pour nos intérêts que pour notre gloire , nous ne l'y reverrons que trop tôt ! Voilà , au reste , pour Aristophane , une bien belle matière ; mais , en même tems que je me flatte qu'il ne la laissera pas échapper , je tremble qu'il ne trouve le moyen d'y faire entrer Socrate pour quelque chöse ; & qu'il ne parvienne plus aisément à perdre le dernier , malgré toute sa vertu , qu'à plonger l'autre dans l'avilissement , malgré ses vices , & ses ridicules. O ! mon cher Antipe , ces *nüées* , * ces maudites *nüées* , & leur succès qui décèle si cruellement pour

* Mauvaise farce d'Aristophane , dans laquelle Socrate , & sa doctrine sont également baffoüés ; & qui , quoique de loin , prépara , en effet , la mort de ce grand Philosophe.

LE **LETTRÉ**

les Athéniens , leur ingratitude , & leur
perversité , ne peuvent s'effacer de ma
mémoire !



LETTRE CIII.

LÉOSTHÈNE A ALCIBIADE.

PHILOGÈNE qui vous remettra cette lettre, est par la naissance, les richesses, les dignités, un des principaux citoyens de Rhodes; par le mérite, il en est incontestablement le premier. Il me seroit difficile de vous dire, & combien il m'a fait trouver d'agréments dans cette ville, & toutes les obligations que je lui ai. Vous me connoissez trop pour douter du desir ardent que j'ai de lui en témoigner ma reconnoissance. Son Sénat le députe à Athènes pour y faire une proposition qui me semble également avantageuse aux deux Républiques; mais, quoiqu'ils en pensent comme moi, les Rhodiens ont tant de preuves de l'incapacité, & de la mauvaise foi de vo-

tre nouveau Pisistrate, qu'ils craignent qu'elle ne soit refusée. Dans cette crainte, ils ont ordonné à leur Envoyé de ne paroître d'abord dans l'Attique, que comme un simple voyageur, & de ne prendre auprès de vous, le titre de Ministre, qu'après des précautions qu'ils croient plus nécessaires que je ne les trouve, & dont il est possible que vous pensiez comme moi. C'est à dire qu'il lui est prescrit de ne travailler que sourdement, & avec la finesse qu'exige toujours, & quelquefois mal à propos la Politique, à faire réussir ce dont il est chargé: enfin, de ne le proposer ouvertement aux Athéniens, que quand il sera sûr que toutes les cabales de leur Chef, ne pourront le faire manquer. Philogène lui même, soit qu'il en pense, ou non comme ses concitoyens, est déterminé à ne pas s'écarter de ce qu'ils ont jugé nécessaire. Comme, s'il m'est forcé

cher, vous me l'êtes infiniment plus que lui; & que, dans la p^osition où vous êtes à Athènes, & avec les v^ues que vous avez, vous ne devez rien négliger de tout ce qui peut y accroître votre célébrité, j'ai crû, moins encore pour assurer le succèz de sa légation, que pour lui faire prendre une grande idée de votre crédit, devoir lui recommander, & de vous voir, & de vous consulter avant qu'il pût être, tant sur ce dont il est chargé, que sur ses démarches; enfin, de ne se conduire absolument que par votre direction. Je serai charmé, autant pour l'honneur d'une patrie que, malgré ses injustices, je ne puis prendre sur moi d'oublier, que pour ajoûter à votre gloire, qu'il voye que Cléon n'y régne pas si despotiquement, que vous n'y ayez beaucoup d'influence sur les affaires. L'expérience qu'en cette occasion, il croira faire de votre crédit,

& dont, il ne se taira pas, ne peut que vous donner un nouveau lustre, en prouvant aux étrangers que cet Alcibiade si fameux par ses charmes, & par sa valeur, n'est pas moins homme d'état, qu'il n'est, & galant, & guerrier. C'est donc, dans la seule intention de vous donner tout l'honneur du succès, que j'ai rendu à Philogène, sa réussite assez suspecte, pour qu'il ait craint, enfin, d'échoüer dans sa négociation, s'il ne suivoit pas mes conseils. Entre nous, mon cher Alcibiade, vous n'aurez, jamais en aucun genre, remporté de victoire qui vous ait moins coûté que la victoire que je vous prépare, & qui, en même tems ait pu vous faire plus d'honneur. Ne rougissez point d'employer dans cette circonstance, un peu de supercherie; ce seroit priser les hommes plus qu'ils ne le méritent, que de ne vouloir aller à leur estime, que par un mérite réel. Je ne

Nous ne devons pas oublier de vous dire que vous trouverez Philogène, digne, par sa raison, de l'entretien du divin Socrate, & fait par l'agrément, & par la légèreté de son esprit, pour le séduisant libertinage du vôtre. J'ai vû, au reste, peu d'hommes sacrifier de meilleure grâce à la nécessité de plaire, ce desir de briller qui, même quand il est suivi du succès, nous fait toujours moins d'admirateurs que d'envieux; sçavoir mieux n'avoir jamais que la sorte d'esprit qui convient le plus à ceux qui l'écoutent, & ne leur en montrer qu'autant qu'ils desirent qu'il en ait: aussi, jouit-il du plaisir de voir tout le monde convenir de la supériorité du sien, & même en convenir sans effort: car, quelque facile à blesser que soit notre amour-propre, il me semble que nous pâssons toujours les droits à ceux qui sçavent nous cacher les prétentions. Malgré cette souplesse dans le caractère,

vous ne lui trouverez point cette basse ; & lâche adulation qui révolte encore plus qu'elle ne séduit. Il laisse seulement à ceux qui lui paroissent avoir besoin que leur opinion l'emporte toujours, la satisfaction de croire qu'elle ne pouvoit pas être contredite ; & vous flatte moins par les choses qu'il vous dit , que par les choses qu'il vous permêt de vous dire. Enfin , soit qu'il ait ménagé ma vanité ; autant que je sens qu'il ménage la vanité des autres , soit que par un art plus adroit encore , il ait sçu me persuader que je suis au-dessus de pareils égards , je l'aime fort tendrement ; & j'ose me flatter qu'à la façon dont vous le recevrez , il n'aura pas sujet de m'accuser de m'être vanté trop quand je lui ai dit que je vous suis cher.

Châres m'a écrit que Socrate se fait bâtir une maison , & qu'il permêt à ses amis , de contribuer à cet édifice. En conséquence ,

conséquence, j'ai prié Philogène de vous remettre pour lui, ma part de cette contribution. Vous ne trouverez pas, sans doute, que ce que je vous envoie, réponde ni à mon opulence, ni à ma façon de penser; mais un présent plus conforme à toutes deux, n'auroit point été reçu; & je ne voulois pas que le mien fût refusé. J'ai donc fait tout ce qui m'a été possible pour le rendre tel à peu près que Socrate pût l'attribuer à Cléon, en supposant que ce dernier fût homme à faire des présents, & que l'autre voulût en accepter d'une main si méprisable. Si, malgré la honteuse modicité à laquelle j'ai tâché de le réduire, il le trouvoit trop considérable encore, je vous conjure de ne rien oublier pour qu'il le regarde des mêmes yeux que moi, & pour me sauver le chagrin d'avoir sans succès, contrarié si violemment mon inclination, mes sentimens, & ma reconnoissance.

L E T T R E C I V.

A L C I B I A D E A P H I L O G È N E.

QUOIQUE les femmes doivent avoir par-tout la même façon de sentir , parce que par-tout la nature est invariablement la même , il n'en faut pas moins se dire que l'éducation , les tems , même les climats mettent entre elles de très-grandes différences. De-là vient qu'une femme de Sparte ressemble si peu à une femme d'Athènes , celle qui est née sous le ciel de l'Asie , à celle qui a reçu le jour sous un ciel plus temperé ; & que qui voudroit comparer avec l'Athénienne du siècle dernier , l'Athénienne de ce siècle-ci , trouveroit entre elles si peu de rapports qu'il seroit tenté de croire qu'elles ne sont pas nées dans la même ville. Il est , par conséquent , tout simple que ce qui ,

ATHÉNIENNES: 31

dans tel tems , ou dans telle partie de la terre , étoit , ou est une grâce , dans une autre région , ou dans un autre tems , n'ait été , ou ne soit plus qu'un ridicule. En partant de-là , vous conviendrez , je crois , que ce qu'il y a de plus important pour ceux qui , comme nous , se font une gloire de soumettre le plus de femmes qu'il leur est possible , est non-seulement de bien connoître l'esprit de leur siècle , mais jusques à quel point ce même esprit a pû influer sur les femmes en général , & en particulier sur celles que nous attaquons : & c'est , mon cher Philogène , ce qu'avec tant de moyens de bien pénétrer , il me semble que vous ignorez encore plus que vous ne devriez , & que je ne voudrois. Ce n'est point , assurément , qu'à vous entendre , on ne doive vous croire sur cela d'excellents principes. On trouveroit à peine , même parmi nous , d'homme à qui la vertu des

femmes impôse moins , & qui compte davantage sur leur foiblesse ; mais je vous avoie en même-tems que vous ne m'en faites pas moins craindre que vous n'attachiez à l'amour , un trop grand prix , sur-tout dans une ville où , depuis que j'ai prouvé aux femmes , qu'il n'étoit pas moins pour elles un préjugé , que la vertu même , presque toutes sont convenües de n'en pas plus exiger que d'en prendre. Il se peut que vous ne le croyiez point ; mais , soit que vous la teniez de la nature , soit , ce que pour vous , j'aimerois beaucoup mieux , elle ne soit en vous qu'un reste de votre première façon d'envisager ces objets , vous avez conservé une délicatesse qui doit d'autant plus vous nuire ici qu'elle y est plus universellement proscrire. Il faut , puisque vous ne l'avez pas abjurée , qu'elle ne le soit point encore à Rhodes. Je ne vous en conseille pas moins , si vous voulez avoir

À votre retour à vous y vanter légitimement de quelque femme d'Athènes, de vous conduire à cet égard auprès d'elles, avec tant de circonspection qu'elles ne puissent pas seulement vous soupçonner de penser sur cela autrement qu'elles-mêmes. Vous sentirez, & toute l'importance de l'avis que je vous donne, & tout le tort que vous avez eu de vous conduire plus d'après vos propres idées, que d'après mes conseils, lorsque vous sçaurez que tout ce que vous avez gagné à vous montrer comme homme à *sentiment*, a été de passer pour être de la pédanterie la plus désagréable, & pour n'avoir dans l'esprit, aucune sorte de philosophie. C'est ce qu'en sortant de cette longue conversation que vous eûtes hier avec elle sur le cœur, & dont vous la croyiez transportée, Théognis dit de vous très-publiquement, & qu'après elle, répéteront toutes les femmes

à qui vous vous aviferez de parler sur le même ton. Pour empêcher donc que vous ne tombiez désormais dans de si cruelles méprises, autant que pour faciliter vos succès, j'ai tiré de dessus ma liste, les portraits de celles des femmes de qui la conquête vous coûtera le moins, & peut faire le plus de bruit. Si, après de pareils renseignements sur leur compte, vous vous y trompez encore, je n'aurai pas, du moins à me reprocher d'en avoir été la cause.

Dercyle est vive, sensible, charmante, enfin, à tous égards ; mais, peut-être, a-t'on besoin d'être fait aux mœurs d'Athènes pour ne la pas trouver un peu trop courtisane. N. B. *Si on ne lui dit rien, elle parle.*

Thargélie, si on l'en croit, est celle de toutes les femmes sur qui le sentiment peut le plus. Avec du sentiment il n'y a rien qu'on n'obtient d'elle, si pourtant,

ATHÉNIENNES! 33

quoiqu'elle ne le dise pas, on en excepte d'en être gardé, en cas que, par malheur, on n'eût que du *sentiment* à lui offrir. On peut s'arranger avec elle en moins d'un jour, & y tenir une semaine.

Ampélis, pour la sottise, & la beauté, est le chef d'œuvre de la nature; mais si jamais femme n'eût moins d'esprit, jamais, aussi, n'y en eût-il qui en desirât moins aux autres, ni pour qui l'esprit qu'on peut avoir, fût plus complètement perdu. Il semble qu'elle n'ait reçu des Dieux, que des sens, & qu'elle croye qu'ils ont fait la même grâce à tout le monde. Ou je me trompe fort; ou cette idée doit la rendre fort difficile à vivre pour un homme qu'ils auroient traité moins favorablement qu'elle ne suppose que tous doivent l'être. On trouve toujours à celle-là la tête toute tournée.

Ce ne sont ni les soins les plus touj

Dir

dres, ni l'amour le plus constant qui touchent Pholoé. Ce n'est qu'en l'amusant, qu'on peut parvenir à lui plaire; mais par bonheur pour ceux qui ont sur elle des prétentions, elle s'amuse, comme on dit, d'une mouche. C'est le plus ordinairement l'affaire d'un souper. L'on n'y répond pas du lendemain.

Cyane est d'un caractère absolument opposé; ce n'est qu'en pleurant qu'on la détermine. Nous croyons, au reste, devoir ajouter ici en faveur des étrangers seulement (car aucun de ses concitoyens n'ignore à quoi il doit s'en tenir sur cela.) que parmi ceux à qui la conquête a coûté des larmes, il n'y en a pas un qui n'ait trouvé en elle, des raisons de se repentir de la peine qu'il avoit prise d'en répandre.

Thrazyclée est fautive, affectée, mimandière. Ce n'étoit pas qu'elle ne fût née avec des grâces; mais à force de s'en

chercher, ou d'être occupée à faire valoir les siennes ; jamais femme n'a rendues plus fastidieuses, les grâces qu'elle avoit reçues de la nature. Il n'y a ni chose, ni moment où elle ne porte de l'apprêt, & où elle ne le fasse sentir. De-là vient, si, du moins j'en puis juger par l'impression qu'elle a faite sur moi, que c'est sans qu'elle plaise, qu'on la trouve belle, & que c'est, aussi, sans qu'elle en intéresse davantage, qu'on la voit fort rendre.

Jamais femme ne méprisait plus les préjugés, mais en revanche, ne crût moins aux principes que Callipide. Ce qui lui y a d'heureux pour elle, c'est que, si elle manque de mœurs, on ne peut pas, comme à beaucoup d'autres, lui reprocher que ce ne soit que par air. A enlever à la première vue, admirable, d'ailleurs, pour qui voudroit voir jusques où une femme peut porter la sensibilité, l'oubli de

toutes les bienséances. & l'audace dans les vices : mais je doute fort qu'un homme à sentiment y trouvât son compte.

Hégéside : peu de femmes rassemblent autant de charmes qu'elle en possède ; mais elle est sèche , dédaigneuse , & fantasque. Je ne sçais si l'habitude qu'elle a prise de soumettre tout à l'analyse , & au calcul , lui a mis de la justesse dans l'esprit ; mais je ne puis de même ignorer qu'elle le lui a rendu de l'aridité la plus désagréable. Quoiqu'elle soit presque aussi flattée d'inspirer de l'amour , que , si en prendre pour elle , étoit une grâce qu'on lui fit , il n'y a pas d'instant , quel qu'il puisse être , où l'homme qu'elle traite comme son amant , ne fût bien fondé à lui demander pourquoi elle lui fait cet honneur là , & où , pour peu qu'elle fût de bonne foi , elle ne fût très-embarrassée à lui répondre. *Il faut mettre-là plus de soins*

que , tout calculé , la chose n'en vaut peut-être , la peine.

Praxidice : son esprit , & sa beauté pèchent par l'ensemble ; l'une a moins de réalité que d'éclat , l'autre est d'une inégalité , & d'un découfu inconcevables. Cette femme est à tous égards , une disparate perpétuelle. Froide , & sensible , monotone , & variée , il est de toute impossibilité de la définir. Malgré tous ses travers , il n'y a pas de femme qui , lorsqu'elle veut plaire , y réussisse mieux ; & , peut-être , sont-ce ses défauts même qui lui en assurent le plus les moyens : du moins , cette alternative est elle ce qui auprès d'elle , m'a le plus piqué. Les impressions qu'elle reçoit , s'effacent avec la même promptitude qu'elles naissent ; & l'homme qu'elle croit aimer le plus , ne sçauroit être plus sûr d'en être encore aimé le lendemain , que de ne la pas retrouver le

jour d'après avec toutes les fureurs de l'amour. A quelque égard que ce soit, son imagination la sert toujours mieux que la nature, & son cœur. *Maîtresse très-amusante, pourvu, cependant, qu'elle n'intéresse qu'à un certain point.*

• Tout ce que la candeur a de charmes, tout ce que la dignité de l'âme a de respectable, on le trouve dans Diotime. Il n'y a ni beauté, ni vertu qu'elle ne possède; elle joint à cela tout l'esprit qu'il est possible d'avoir; & le sien est d'autant plus fait pour plaire, qu'elle semble toujours plus ignorer combien elle en a. Jamais femme n'a sçu mieux ennoblir une foiblesse, ni en même tems rendre plus heureux ce qu'elle aime. En considérant ce qu'elle a de raison, on n'imagineroit jamais que l'amour pût prendre sur elle quelque empire. En voyant tout ce qu'elle est capable de sacrifier à l'amour, l'on ne croiroit pas

ATHENIENNES. 61

qu'elle prit jamais conseil de la raison. Elle a aimé une fois avec une tendresse, & une sincérité digne d'une reconnoissance qu'elle n'a pas trouvée. On l'a depuis presque forcée à croire qu'elle pouvoit aimer une seconde fois ; mais, que cette erreur se soit tournée en sentiment, qu'elle soit restée pour elle, ce que, même en se rendant, elle l'a jugée, elle n'en demeurera pas moins fidelle aux engagements qu'elle a pris, quelque onéreux que par le souvenir de son premier, ils lui puissent être. Elle est, enfin, de toutes les femmes d'Athènes, celle à qui il seroit le plus doux, & le plus glorieux de plaire : c'est dommage que je n'en connoisse pas de qui il fût plus inutile de tenter la conquête.

— Nous ne connoissons point de femme qui pût compter plus d'hommes, & moins d'amants, & qui en même tems ait moins pû remplir l'objet qui les lui

a fait prendre , que Myrto. Nous soupçonnons depuis long-tems que les Dieux l'ont condamnée à chercher en vain toute sa vie , ce qu'elle cherche encore ; mais à son obstination sur cet article , nous ne doutons point ou qu'elle ne soit très-éloignée de croire que les Dieux lui aient infligé cette peine , ou qu'elle ne se flatte pas de leur en donner le démenti.

Pour Théognis , relisez les portraits de Dercyle , de Thargélie , de Praxidice , & de Thrasyclée : à fort peu de chose près , vous aurez le sien.

Théane est douce , naïve , intéressante. Avant qu'elle voulût avoir de l'esprit , peu de femmes étoient aussi aimables qu'elle ; mais , en ne parlant même pas de ce que cette manie lui a fait perdre du côté du naturel , & des grâces qui l'accompagnent toujours , ceux qui comptent dans une femme , l'apparence

des mœurs pour quelque chose , lui reprochent de la compter pour trop peu. Elle croit , pourtant , n'être que Philosophe ; mais je ne voudrois pas répondre que ce ne fût bien précisément que cela qu'elle est devenue.

Je pourrois aisément vous tracer ici les portraits de beaucoup d'autres femmes ; mais , comme par la façon de penser , elle se ressemblent toutes aujourd'hui , je ne crois pas devoir pousser plus loin l'extrait de ma liste. Tout ce qui me reste à vous recommander , c'est de vous souvenir que si le ton de l'amour peut flatter encore leur vanité , il ne pénètre presque jamais jusques à leur cœur ; que , si par un hazard que je doute fort que vous rencontriez , il s'en trouvoit quelqu'une que vous eussiez véritablement touchée , ce n'en seroit pas moins ce que vous ne devriez jamais croire ; que l'ingratitude dans ce cas là

ne donne jamais de ridicules, & qu'il est rare qu'on n'en doive point à la reconnaissance, parce qu'il n'y a rien qui le soit plus que de n'en pas voir abuser contre nous, la femme même qui paroît nous en sçavoir le plus de gré; qu'il vaut mieux avoir à se reprocher d'en avoir quitté vingt, que de s'exposer à l'inconstance d'une seule; & qu'enfin, c'est beaucoup plus à Athènes, que partout ailleurs qu'il faut ne pas perdre de vie un seul instant, ces grandes vérités.



L É T T R E

LETTRE CV. *

ALCIBIADE A STÉSICRATE.

DANS un âge où la fougue des passions, ne permet point de les dissimuler, ou est cause, du moins, qu'on les dissimule mal, j'ai laissé trop paroître d'ambition pour que Nicias puisse se persuader que j'en ai actuellement aussi peu que je desirerois qu'il le crût. La défiance qu'il montre de tems en tems sur mes dispôptions intérieures, me surprend, dono, moins, mon cher Stésicrate, que la sécurité que nous y voyons succéder. Je ne me suis jamais flatté de le voir exempt de ces craintes qui vous en donnent à vous-même pour la réüffite de mes projets; mais comme il m'est de la dernière importance qu'il ne les écoute qu'à un certain point, vous me

Part. IV.

E

rendrez en ne cessant pas de les combattre , le service du monde , le plus grand. Vous sçavez mieux que personne , à quel point il est timide , & irrésolu. Vous ne pouvez pas plus ignorer que les personnes de ce caractère , dépendent toujourns , bien moins d'elles-mêmes, que des gens avec qui elles vivent, surtout , lorsque l'amitié ajoute encore à leur foiblesse naturelle ; & Nicias vous aime tendrement. Quelques vives , donc , que soient , & que doivent , en effet , être ses terreurs sur mon compte , il cessera , sûrement , de les trouver si bien fondées , dès que vous voudrez bien lui dire qu'elles ne le sont pas. Je n'exige point de vous , cependant , que vous essayiez de lui faire croire qu'en cherchant à renverser Cléon , ce ne soit que pour lui que je travaille. Cela seroit si peu probable , qu'en supposant que vous parvinsiez à lui donner cette cer-

titude , il seroit impossible qu'il la gardât long-tems ; & qu'il ne finît même point par craindre que vous ne fûssiez plus dans mes intérêts que dans les siens. Comme c'est, d'ailleurs, bien moins par besoin que l'on pense pour lui, que pour s'épargner la peine de penser, qu'il s'en rapporte plus à ce qu'on lui dit, qu'à ses propres idées, il faut nécessairement se garder de lui parler, comme l'on pourroit faire à un homme qui seroit plus borné que foible. Vous me servirez, par conséquent, beaucoup mieux auprès de lui, en convenant, quand vous le verrez dans ses accès de défiance, qu'il fait sagement de ne point compter absolument sur moi, que si vous vous obstinez à lui dire qu'il ne sçauroit trop s'y livrer. Lorsque vous le verrez dans de plus favorables dispositions, vous lui direz le contraire ; & même ce sera sans risque que vous le lui direz. Les hom-

mes ont naturellement tant de plaisir à nous trouver sans cêsse du sentiment dont ils sont ; & souvent, à quelque point que ce qu'ils pensent , soit différent de ce qu'ils viennent de penser , s'aperçoivent si peu quand ils en changent, que vous ne devez pas craindre que votre complaisance pour lui , quelque étendue qu'elle puisse avoir , vous dégrade jamais dans son esprit. S'il se peut que nous estimions ceux qui ne soumettent pas fervilement leur sentiment au nôtre , il est rare que nous ne nous dédommions pas en les haïssant , de l'estime que par cette inflexibilité dans le caractère , ils nous forcent d'avoir pour eux. Vous ne tromperez pas non plus Nicias autant que vous le craignez , peut-être , quand vous l'assurerez que , si nous parvenons à détruire le crédit de Cléon , je ne veux me voir qu'avec lui , à la tête des affaires. Loin , même , de chercher à

l'en écarter , de tous ceux que le peuple regarde favorablement , il est le seul avec qui je puisse ne pas craindre de partager l'autorité , parce que , de tous les collègues qu'on pourroit me donner , il est celui sur qui je puis en prendre le plus , & à qui , par une suite nécessaire je puis en laisser le moins. Je ne doute pas plus que ce ne fût en vain que je prétendrois traverser les projets de grandeur. Par une contrariété sensible , tout différent que , par ses mœurs , autant que par le tour de son esprit , & par le genre de son éloquence , Nicias est de ce Cléon , aujourd'hui l'idole des Athéniens , il est , cependant , le seul qu'ils lui substitüeroient s'il arrivoit qu'ils cessâssent de sacrifier à ce méprisable Dieu. Lui , de son côté , ne feroit contre moi , que des efforts impuissans. Ce même Peuple qui révère les vertus de Nicias , aime en moi ces mêmes vices

contre lesquels vous le voyez s'élever tous les jours , & qu'en effet , il m'auroit également été facile , ou de dissimuler , ou de n'affecter pas , si je les eusse jugés moins nécessaires à mon élévation. Quand il ne seroit pas d'une vérité reconnüe qu'en général les hommes louent toujourns plus la vertu qu'ils ne la prisent , nous vivons dans un siècle où la vertu de Nicias doit être plus admirée qu'utile ; car qu'importe , dans le fond , à la Patrie , cette tempérance , cette candeur , cet attachement aux anciennes mœurs , cette haine du luxe , qu'on croit ne pouvoir trop célébrer en lui. Les seules vertus qu'à mon gré , l'on doive louer dans un homme d'état , sont les vertus qui peuvent contribuer à la grandeur de l'Etat qu'il gouverne ; & les vertus de Nicias , aujourd'hui si vantées , ne serviroient peut être , s'il étoit en place , qu'à rendre son admi-

nistrâtion aussi honteuse pour lui , que funeste à son pays : mais cette discussion me mèneroit trop loin ; & je reviens à mon objet. Si Nicias ne sçauroit se dissimuler que mon union avec lui , ne fortifie considérablement la cabale , je ne sçaurois me cacher davantage que l'amitié qu'il a paru avoir pour moi , ne m'ait mis dans une sorte de considération dont , avant cela , je ne jouïssois pas. Mon intimité avec un homme universellement reconnu pour vertueux , impôse aux gens austères ; & en leur faisant espérer que les déréglemens qu'ils me reprochent , ne seront pas éternels , les affoiblit à leurs yeux. D'un autre côté , l'idée qu'on a de mes talens , fait qu'on s'en repôse davantage sur la capacité de Nicias. Quoiqu'il fût aisé de penser que si je lui en eusse crû autant qu'on lui en suppose , j'aurois plutôt travaillé à le détruire , que je ne me

serois uni d'intérêt avec lui , on ne le pense , pourtant , pas. L'on croit , même , qu'également convaincus tous deux de l'utilité dont nous pouvons nous être l'un à l'autre , cette seule conviction nous a liés : si , dit-on , *Nicias a besoin de la facilité d'Alcibiade à imaginer , & de l'audace qu'il met dans l'exécution de ses projets , Alcibiade , à son tour , a besoin que son impétuosité soit retenüe par la sage lenteur de Nicias. En agissant séparément , leurs défauts causeroient , peut-être , la rüine de la République ; en se réunissant , tous deux concourront à sa gloire. Voilà ce que j'entends dire à tout le monde ; & que , tout convainçu que je suis que rien n'est plus mal vü , je semble croire autant que ceux qui le disent. Il est vrai qu'en paroissant moi-même être de cette opinion , je l'accrédite au point que si nous parvenons à faire tomber Cléon , je ne pourrai jamais éviter de partager l'au-*

torité avec Nicias ; mais je suis sûr que ce sera pour si peu de tems , que ce partage ne blessera pas plus mon orgueil , qu'il ne sera contraire à mes desseins. Ou je me trompe fort , ou Nicias à qui une place est infiniment moins nécessaire qu'un titre , & qui , de plus , n'a d'ambition , que l'ambition qu'on lui inspire , ne sera pas long-tems à se repentir d'avoir sacrifié à la passion qu'on le force de se croire , le goût réel qu'il a pour les plaisirs d'une vie tranquile , & l'aversion qu'il s'est toujours sentie pour les affaires. Trop prudent pour ne pas fortifier ses dégoûts , sur le prétexte spécieux de m'en remettre de tout à son expérience , je lui laisserai tant de choses à faire ; & , soit du côté du Peuple , soit du côté des ennemis , sçaurai lui susciter de si desagréables embarras , que , bientôt il desirera plus vivement d'être soulagé du poids d'une grandeur

que tant d'inconvénients accompagneront, qu'il n'aura désiré d'y être élevé. Tel est le plan que je me suis tracé, & que je suivrai constamment, si les défiances qu'il me montre, & que je lui crois suggérées par Thrazibule, ne le déterminent pas, comme je le crains, à rompre ouvertement avec moi; & c'est ce que je vous conjure d'empêcher, du moins jusques à ce que ma faction soit devenue assez forte pour l'emporter sur la sienne. C'est avec tant de soin que je m'applique à me faire des partisans; & le nombre des miens devient, de jour en jour, si considérable que si, persistant dans ses terreurs, Nicias en vient, enfin, à la rupture, & s'oppose avec succès à mes vües, ce ne fera pas avec moins de bonheur, que je mettrai obstacle aux siennes; mais ce seroit pour moi, un si frivole avantage, que de rendre en ce cas, les

choses égales entre nous , que je ne pourrois qu'avec beaucoup de chagrin , me voir forcé de le combattre. Je vous prie donc , mon cher Stésicrate , d'employer tout le crédit que vous avez sur lui , pour l'obliger à tenir les engagements qu'il n'a pris avec moi , qu'à votre seule instigation ; & de vouloir bien m'instruire le plutôt qu'il vous sera possible , du succès de vos soins , quel qu'il puisse être.



L E T T R E C V I.

LE MEME A NÉMÉE.

UN E tempête très-violente, & qui a duré plusieurs jours, nous a forcés de suspendre notre route, & de chercher un azyle dans le port de Mytilène. La nécessité d'attendre, & que la Mer, toujours orageuse depuis ce moment là, se soit calmée, & que l'on ait fait aux Vaisseaux, les réparations nécessaires, nous y retient. Je profite pour vous écrire, de cet instant de repos, puisqu'il vous plaît, enfin, de paroître desirer que je vous donne de mes nouvelles. Votre empressement à m'en demander, s'accorde, peut-être, assez mal avec vos occupâtions actuelles; mais, si je m'en souviens bien, ce n'est pas la première fois que vous vous soyez dispensée d'être

conséquente. J'ai peu de chose à vous dire de mes plaisirs : je doute, si vous vouliez bien prendre la peine de me parler des vôtres, que vos relations fussent si sèches. Il ne tient qu'à vous de voir que, malgré votre discrétion sur ce qui vous regarde, je n'ignore pas comment vous sçavez charmer les ennuis de l'absence ; mais ce seroit vous dérober des moments trop précieux, & même abuser trop de mon loisir, que de vous parler de moi plus long-tems ; & je crois ne pouvoir mieux réparer l'ennui que je vous cause, qu'en vous priant de me dire ce qu'est devenu Callicrate : son silence me donne des allarmes sur sa santé : ne le verriez-vous pas quelquefois ?



L E T T R E C V I I .

NÉMÉE A ALCIBIADE.

A la contrainte, & à la sécheresse qui régnerent dans votre lettre, il ne m'a pas été difficile de juger que vous avez bien de l'humeur contre moi, ou du moins que telle étoit votre disposition à mon égard, lorsque vous m'avez écrit : car je ne voudrois pas répondre que, depuis, l'ennui de retrouver toujours le même mouvement, dans votre cœur, vous l'eût laissé conserver. Je ne sçais, cependant, s'il vous est aussi permis que vous me paraissez le croire, ou d'avoir du ressentiment contre moi, ou d'ôser m'en montrer. L'amour seul pourroit vous donner ce droit ; mais vous auriez, ce me semble, dû vous souvenir qu'il ne nous lie ni l'un ni l'autre. Vous pouviez,

aussi , vous dispenser de l'air d'ironie dont vous me demandez des nouvelles de Callicrate. Auriez-vous oublié combien je suis libre , & à quel point je veux l'être ; & se pourroit-il que je ne vous eusse pas encore accoutumé à ne me voir prendre de loix que de ma seule volonté ? Je puis , & vous ne l'avez sçu que trop , consentir à être l'esclâve de mon sentiment ; mais vous avez , aussi , plus d'une fois éprouvé que la chose du monde , qui m'a toûjours paru le plus injuste , a été de me sacrifier à la vanité d'autrui. Si notre liaison qui , je l'avoüe , est sur un ton assez ridicule pour que je croye que vous ne la verriez finir qu'avec regret , si , dis-je , notre liaison vous convient telle qu'elle est , vous supprimerez ces airs de hauteur que l'amour seul sçait pardonner , & qui me blessent en vous avec d'autant plus de raison que je puis moins douter que je ne vous en

inspire pas , & que moi-même j'en sens moins pour vous. Vous vous êtes donc , bien trompé si vous avez crû que j'eusse l'intention de vous cacher ce qui s'est passé entre Callicrate , & moi. Si , au contraire , je ne vous en ai pas instruit , c'est qu'il m'étoit de la dernière indifférence que vous le sçûssiez , ou non ; & que j'ai dû croire que vous pensiez sur cela , comme moi-même ; mais puisque vous vous intéressez encore à mes amusements , voici , autant dans la plus exacte vérité , qu'avec le détail le plus étendu , l'histoire que vous desirez , & que selon toute apparence , personne n'a pû vous raconter aussi bien que je vais le faire.

Vous devez d'abord , vous rappeler que , de tous vos amis , Callicrate a toujours été celui avec qui j'ai été le plus liée , quoique vous en ayez qui , momentanément du moins , ont paru me plaire davantage. Mais si les autres m'avoient inspiré

inspiré plus de ce goût qui , ne tenant qu'au caprice, ne dure pas plus que le caprice même, aucun d'eux n'avoit fait naître pour lui dans mon cœur, ni une estime si sincère, ni une si tendre amitié. Nous avons, jusques à votre départ, vécu ensemble sur ce ton là. Il paroissoit satisfait de mes sentimens ; à mon tour, je l'étois des siens. Soit, cependant, qu'on ne puisse être long-tems l'ami d'une femme aimable, sans souhaiter de lui être quelque chose de plus, soit par un de ces caprices dont il est impossible de rendre compte, à l'indifférence qu'il m'avoit toujours conservée, a succédé insensiblement le plus violent desir. Quoiqu'il ne dût point se faire une peine de m'en instruire, & qu'il n'y eût rien qu'il ne dût attendre de ma façon de penser pour lui, il a long-tems, & je ne sçais pourquoi, mieux aimé souffrir du mouvement que je lui donnois, que

de me le déclarer. Enfin , à la rêverie profonde où il étoit plongé , à son embarras auprès de moi , aux soupirs qu'il pouffoit sans cesse en me regardant , j'ai soupçonné ce qu'il s'obstinoit à me taire. Il me paroissoit toutes-fois si ridicule que , si je ne me trompois point à ce que j'imaginois , il pût craindre tant de m'en instruire , que j'en pensai conclure que ce n'étoit pas de moi qu'il étoit occupé. Dans le cas où je ne me ferois pas méprise , mon parti auroit été bientôt pris. Car enfin (& je crois que j'avois raison.) je prisois mille fois plus Callicrate , que ce qu'il auroit pû avoir à me demander. Il étoit mon ami ; il est aimable. Je pouvois vis-à-vis de lui , sacrifier beaucoup à l'amitié , sans que d'aucune façon , ce sacrifice me fût pénible ; & , je l'ayoué de bonne-foi , il n'y eut , pendant long-tems , rien que je n'employâsse pour le lui faire entendre. Mais cette timidité ,

si déplacée entre nous deux, résistant à tout, enfin je me déterminai à lui parler.

« Callicrate, lui dis-je donc un jour,

» je vous dirois que je craindrois que

» vous ne fussiez amoureux, si mille

» choses ne me portoient pas à croire

» que c'est de moi que vous l'êtes. Si

» je ne me trompe point, vous pouvez

» me le dire avec toute liberté; &, si

» je m'abuse, vous ne devez pas m'en

» faire plus de mystère. L'amitié seule

» vous parle ici, & la vanité n'entre

» pour rien dans ma démarche. En cas

» que vous m'aimiez, ou, pour parler

» plus juste, en cas que je vous plaise,

» vous en devez la confiance à la pre-

» mière; &, si ce n'est pas moi qui

» vous mets dans un état si violent;

» vous devez sentir d'autant moins de

» répugnance à me le déclarer, que

» vous avez moins à craindre de blesser

» l'autre. Je vous dirai plus; vous ne

» m'inspirez point d'amour : ce n'est
» pas , non plus , ce sentiment que je
» vous crois pour moi ; & , pour pousser
» la franchise jusques au bout , je serois
» fâchée que vous en eussiez pour moi ,
» parce qu'à cet égard je ne pourrois
» pas vous rendre heureux. Je crois que
» je ne puis trop-tôt vous en prévenir ,
» afin de contenir votre imaginâtion
» dans des bornes qu'il est de la plus
» grande importance qu'elle ne fran-
» chisse pas. L'amour propre , je vous
» le répète , n'entre pour quoique ce
» soit dans ce que je fais. Vous ne blef-
» ferez donc pas le mien en vous rap-
» pellant même entre mes bras , que
» l'amitié seule vous y a admis ; & que
» cette même amitié , non-seulement
» vous défend l'amour , mais qu'elle
» s'offenseroit avec justice , si elle vous
» voyoit ne vous fervir que pour vous
» rendre à plaindre , de ce qu'elle n'aura

« fait que dans la vue de vous empê-
 « cher de l'être : vous pouvez parler ».

Callicrate , sur cela , s'est jetté à mes genoux ; il s'est trouvé , comme vous vous en doutiez bien , que je l'avois deviné ; je crois qu'il est inutile que je vous dise le reste. Nous vivons ensemble sur le ton que je le desirois. Il ne tiendrait qu'à moi de le voir fort amoureux ; mais c'est un sentiment dont je lui parois toujours si éloignée , que j'empêche par là , son âme de s'y livrer. Je ne sçais si vous approuverez , ou non ma conduite. Moins j'ai crû que je dûsse vous consulter sur ce que j'avois à faire , plus je suis tranquile sur ce que vous en penserez. Il me suffit d'en être contente. Je me suis conservé un ami de qui je fais un cas extrême : je goûte le sensible plaisir de le rendre , & de le voir heureux ; & quand je tiendrois aux préjugés autant que j'y tiens peu , j'aurois , ce me sem-

ble , encore bien de la peine à me reprocher d'avoir immolé le préjugé , de tous , auquel par état je dois tenir le moins , au plus noble des sentiments. A votre égard , je ne crois point vous devoir d'excuses : vous me ferez , pourtant , des reproches si vous voulez ; mais comme je sçais d'avance à quel mouvement je les devrai , je vous prévien que j'y ferai on ne peut pas moins sensible. Je desire seulement que cette lettre vous apprenne qu'on ne mortifie pas impunément l'amour-propre des autres ; & que , quelque bien fondée que soit la façon dont vous pensez de vous-même , on peut quelquefois n'y pas sacrifier autant que vous croyez toujours qu'on le doit.

P. S. A propos , Callicrate se porte aussi bien que vous puissiez le desirer ; & me charge de vous dire à quel point il est sensible à votre souvenir.

LETTRE CVIII.

THÉANE AU MÊME.

LA constante opiniâtreté dont hier je rejetai vos propositions, n'avoit pas dû, sans doute, vous laisser espérer qu'aujourd'hui, elles cesseroient de me paroître ridicules. N'imaginez cependant, pas que si je les envisage différemment, ce soit qu'aujourd'hui je compte plus sur votre bonne foi, que je n'y comptois hier. Pour du goût, nous avons si peu de temps vécu l'un pour l'autre, qu'il ne seroit pas impossible qu'à cet égard vous vous trouvâssiez comme moi : c'est-à-dire que je n'eusse guères plus perdu à vos yeux, du mérite de la nouveauté, que vous-même n'en avez perdu aux miens. Un peu de rancune de la façon légère dont vous

F iv.

m'avez quittée , & la certitude que je ne devois votre retour qu'à une de ces fantaisies qui vous prennent si fréquemment , & vous durent si peu , m'avoient d'abord armée contre vous. Après m'être , cette nuit , bien examinée , j'ai trouvé que ma vanité seule étoit ce qui me faisoit desirer de faire sur vous une impression plus profonde que l'impression que je croyois vous avoir faite ; qu'enfin il n'y avoit pas à moi , d'équité à exiger de vous , plus que je n'en sens moi-même , & à vouloir que vous fûssiez constant , quand je suis si loin de former le projet de l'être. Car , ne vous y trompez point : en cas (cômme j'ai encore dû le supposer.) que votre dessein soit de me faire quitter Cléophon , je vous prévien qu'il ne vous réussira point. Si je ne l'aime pas assez pour qu'il me soit impossible de lui faire une infidélité , il m'est trop cher pour que je veuille lui

faire éprouver mon inconstance. Il n'y a pas, je le sens bien, le sens commun dans ma conduite ; mais, telle est la force de l'habitude qui m'attache à lui, que, fûsse-je même aussi sûre de vous fixer, que je le crois, & que, dans quelque moment que ce puisse être, vous me verrez le croire impossible, je ne vous l'en sacrifierois pas davantage. Que j'aye sur cela tort ou raison, il est dans mes principes que la chose du monde qui doit être le plus égale à un amant, est que la maîtresse se permette, ou non, quelques écarts, puisqu'on a toujours pour lui, l'égard de ne l'en pas instruire. Quant à l'inconstance, comme il ne se peut pas qu'elle ne le prive de l'objet de ses desirs, mon sentiment est qu'une femme ne doit pas s'y livrer avec la même indifférence qu'elle peut se livrer à une fantaisie. Bon, ou mauvais, encore

une fois , c'est mon systême ; & vous trouverez bon que je me conduise d'après , ou que nous restions comme nous sommes. Je ne puis , ce me semble , vous dire mieux avec combien de mystère j'exige que vous vous conduisiez. Quant à de la discrétion , à cela près d'un peu trop de publicité que vous avez donnée à notre affaire , & que je vous reproche d'autant moins que je sçais plus qu'elle étoit nécessaire à votre vanité , j'ai eu trop à me louer de la vôtre , pour que je ne croye pas qu'il ne fût parfaitement inutile de vous en recommander. D'ailleurs , le projet que vous avez formé de rendre infidelles , le plus de femmes que vous pourrez , & qui en exige une extrême , me répond suffisamment de la vôtre. Je vous attends ce soir : mais ne venez qu'aussi travesti qu'on puisse l'être , & lorsque la nuit sera absolument décidée. La même esclève qui a favorisé

A T H E N I E N N E S . 91

nos premiers tête à tête , sera chargée de nous faciliter celui-ci : je n'ai pas besoin de vous indiquer la porte où elle vous attendra. Ne me répondez que dans le cas où vous auriez changé d'avis : dans l'autre , je sçais tout ce que vous pourriez avoir à me dire ; vous n'ignorez pas de plus , les raisons que j'ai de craindre les messages. Je suis aussi sûre que , pour l'emploi auquel je destine ma soirée , j'ai besoin de l'être , que Cléophon ne pourra pas venir la troubler : sur le reste , je n'ai , vous le sçavez , aucune mesures à prendre : il seroit tout à fait à desirer pour nous , que les amants ne coutâssent pas plus à tromper , que les maris. A l'égard des rendez-vous qui pourroient succéder à celui-ci , comme ils dépendent de la façon dont à cette reprise , nous nous ferons trouvés l'un de l'autre , il n'est pas tems encore d'en parler. Adieu :

92 L E T T R E S

il est singulier , pourtant , que le cœur
me batte en vous écrivant ; le vôtre ,
peut-être , en fera autant en lisant ma
lettre. O ! que c'est un beau symptôme
d'amour !



LETTRE CIX.

MYSIS A ALCIBIADE.

TOUTE convaincûe que je suis que mon amour pour vous , ne vous paroîtra qu'une de ces fureurs passagères qui , dans les femmes de mon état , prouvent si peu pour l'amour , je n'en sçauois davantage me refuser à la douceur de vous parler de ma tendresse. Ne pensez pas , je vous en conjure , que ce même sentiment ne soit qu'une réminiscence des plaisirs que je vous dûs hier. Hélas ! vous me rendites bien moins heureuse que vous ne parutes le croire. Quelque vive que fût l'impression que je faisois sur vous , pouvois-je , effectivement , en être contente , lorsque vous ne daigniez pas me cacher que le desir seul vous conduisoit dans mes bras , & que vous m'en

trouviez encore trop honorée? Trompé par ma profession qui ne vous permettoit ni de vous inquiéter, ni de chercher à vous instruire des mouvements de mon cœur, vous crûtes ne posséder qu'une vile courtisane, pendant que vous ne vous êtes, peut-être, jamais livré à une maîtresse qui vous aimât si tendrement. Loin (car, sans doute, vous m'en avez soupçonnée.) de vous exagérer mes transports, je n'en laissois échapper que ce que la violence de ma passion m'en arrachoit. Partagée entre la douceur extrême de me voir l'objet de vos desirs, & la douleur de ne rien prendre sur votre âme, plus je sentois que loin d'attribuer les miens à leur véritable cause, vous ne la cherchiez que dans un méprisable emportement, ou dans la nécessité où nous sommes d'en feindre, moins je crus devoir les laisser éclater;

mais j'éprouvai malgré moi-même, qu'il est encore plus aisé de dissimuler ses répugnances, que de cacher ses plaisirs. Toute en proie que j'étois aux plus cruelles idées, vos caresses, quelque dénuées même, qu'elles fussent de ce sentiment qui seul pouvoit satisfaire mon cœur, & qu'il vous auroit si bien rendu, prenoient encore trop sur mes sens, pour que je pûsse vous paroître aussi à plaindre que je l'étois en effet. Vous croyiez tout faire pour moi, en m'accablant d'éloges qui ne pouvoient contenter que mon amour-propre; & dans les plus tendres moments, vous rappelant toujours ce que je suis, il ne vous échappa jamais, ce mot que d'autres que vous, ne m'ont que trop prononcé, & que, jamais, je n'ai désiré que dans votre bouche. Tout en moi, mais vainement, vous offroit une femme qui vous adoroit. Eh ! comment,

sans parler du reste , la tendre langueur que vous deviez lire dans mes yeux , ne vous instruisoit-elle pas de l'excès de mon amour ! N'avois-je donc que l'air de vous obéir , ou de ne porter dans vos bras que cette indécente audace , bien plus faite à mon sens , pour effrayer le desir , que pour le faire naître ? A ces réserves mêmes que , malgré l'habitude où je suis de n'en pas avoir , mon sentiment me dictoit , & que , peut-être vous ne me soupçonnâtes de vous montrer que pour augmenter en vous , la forte d'ardeur que , pourtant , je vous souhaitois le moins , ne deviez vous pas voir à quel point j'étois peinée de la crüelle opinion que vous aviez de moi ? Vous ne m'en croirez point , sans doute ; mais , née avec un cœur peu fait pour l'état où vous me voyez , jusques à l'instant où vos yeux se sont abaissés sur moi , il a fait le supplice de ma vie. Vous
seul

seul, O ! mon cher Alcibiade, (daignez me permettre de vous donner ce titre ; & , s'il ne vous touche point , qu'au moins il ne vous offense pas.) vous seul m'en avez dérobé l'horreur. Lorsqu'après la plus crüelle des irrésolutions , le don que vous me fites de votre couronne , m'apprit que c'étoit en ma faveur qu'enfin vous veniez de vous décider , l'avantage que je remportoïs sur mes compagnes , tout éclatant qu'il étoit , fut ce que je sentis le moins. La joie qui s'empara de moi , & dont j'entreprendrois en vain , de vous peindre l'excès , ne fut pas causée par la gloire de me voir quelques instants au plus célèbre , comme au plus aimable des Grecs , mais par le bonheur de céder à un amant adoré. L'yvresse de ce moment qui s'étoit mille fois offerte à mon imagination , que je desirois si vivement de connoître , & que , cependant , je

n'avois jamais éprouvée , m'avoit abforbé l'âme , au point que je m'étois absolument oubliée. Il me sembloit que le triomphe que j'allois vous laisser remporter sur moi , fût le premier que j'eusse accordé. Eh ! que ne pouviez-vous , pour votre propre bonheur , vous faire la même illusion ! Que ne perdiez vous pas à négliger ces gradations qui , dans une seule faveur en font trouver mille , & conduisent imperceptiblement au bonheur le plus doux que deux cœurs unis par l'amour le plus tendre puissent éprouver ! Mais étoit-ce alors la volupté que vous cherchiez ? Que vos premières entreprises furent affreuses pour moi , par l'excès du mépris qu'elles m'annonçoient ! Que n'avois-je le droit de les arrêter ! Quelle rapidité , aussi peu flatteuse pour vous-même, qu'humiliante pour moi , ne mîtes vous pas dans votre victoire ! Qu'il m'en

coûta d'être forcée de ne pouvoir vous la disputer, au moins quelques moments, de me dire avec trop de justice, que vous ne me la pardonneriez point, & que ce ne seroit pas sur le ton de l'amour que vous vous en plaindriez ! Accâblée des plus ardentès caresses sans en être plus sûre d'être aimée ; n'étant pour vous que l'objet d'une fantaisie, lorsque vous l'étiez de la plus vive ardeur qui fût jamais, quel horrible supplice n'éprouvois-je pas ! Quel outrageant sourire ne vous échappa-t'il point, lorsqu'oubliant la distance qui nous sépare, j'osai vous parler de mes sentimens ; & combien ne vous parus-je pas ridicule d'avoir formé le projet de vous faire croire que je vous adorois ? O ! mon cher Alcibiade, prenez pitié de l'état où vous me réduisez. S'il ne m'est pas permis d'aspirer à vous toucher, permettez-moi, du moins, de vous aimer.

& de vous le dire. Ce ne sera , il est vrai que Myfis qui vous le dira ; mais je suis trop sûre de vous prouver combien peu mon cœur est fait pour mon état , pour craindre de vous répéter que votre mépris est bien injuste. Vous trouverez dans l'âme de cette même Myfis , pour qui vous en avez tant , des vertus que vous ne lui soupçonnez point ; & , peut-être , n'y trouverez vous aucun des vices que vous lui supposez. Daignez , je vous en conjure , ne pas croire que des vûes d'ambition , ou d'intérêt , m'ayent dicté les sentiments dont j'ose vous entretenir. Je ne veux de vous que votre cœur ; & je serois trop heureuse de ce que ma fortune me permît de ne consulter que le mien , si la source m'en étoit moins honteuse , & que vous n'eussiez pas à me la reprocher. Non , encore une fois , ce n'est ni le vil desir d'engager un homme de qui la magni-

A T H E N I E N N E S. T O I

science égale celle des Rois , ni la vanité d'être au plus fameux de tous les Grecs , qui me conduisent. Votre nom , & vos richesses ne sont rien pour moi , votre personne seule m'est tout. Permettez-moi donc , s'il se peut que mon amour vous touche , de refuser les dons que vous voudriez m'offrir , ou plutôt ayez pour moi l'égard de ne m'en offrir jamais. Contente d'être à vous , si vous m'ordonnez de le cacher , ce ne sera que par mon indifférence pour le reste des hommes que l'on pourra soupçonner que cet Alcibiade de qui les charmes ne sont , hélas ! que trop connus , a consenti que je vécuſſe pour lui. Je cacherai , même , si vous le voulez , jusques à ma propre tendresse ; elle n'honore que moi ; & il me sera plus facile de la dissimuler , que si elle pouvoit servir à votre gloire. Tâchez , cependant , de ne me point prescrire un sacrifice qui

seroit encore plus pénible pour mon cœur , qu'il ne seroit nécessaire à votre vanité. Adieu , puissiez-vous oublier que c'est Myfis qui vous écrit , & ne voir en elle que celle de toutes les femmes qui , par l'excès & la sincérité de ses sentimens , mérite le plus de se voir l'objet des vôtres !



LETTRE CX.

THÉRAMÈNE AU MÊME.

IL y a si long-tems que vous cherchez à pénétrer la cause du chagrin qui me dévore ; & vous m'avez hier paru si vivement blessé du silence que je m'obstinois à garder avec vous , que je me suis , enfin , déterminé à vous le confier. Vous ne le croirez , peut-être pas ; mais il est , pourtant , de la plus exacte vérité que si dans cette occasion , mon bonheur eût paru moins dépendre de vous , je me serois crû moins obligé à vous cacher mon secret , quoique tout , jusques à mon amour-propre même , semble me faire une loi de le renfermer à jamais dans le fond de mon cœur.

Vous connoissez l'impétuosité de mes idées : vous sçavez que mes goûts , même

les plus légers , feroient des passions pour les autres. Mon attention à veiller sur moi-même , les leçons de Socrate , les vôtres , les malheurs que j'ai dûs à cette fatale dispôtion d'esprit , rien , enfin , n'a pû me procurer , ou cette tranquillité d'âme , ou cette règle dans l'imagination qui me feroient si nécessaires. Il semble que ce ne soit jamais que pour me livrer à une nouvelle illusion , que j'échappe à une erreur. Mon cœur , ou toujours aussi neuf que s'il en étoit encore à son premier sentiment , ou aussi imprudent que si j'eûsse toujours dû être content de l'amour , se rengage sans cesse avec la plus imbécile sécurité. Il n'y a pas long-tems encore qu'au milieu des transports de rage qu'excitoit en moi , l'infidélité d'une maîtresse adorée , vous m'avez mille fois entendu jurer que j'aimois pour la dernière de ma vie. Dieux ! que de plaisir j'avois à le croire !

& pour qui , aujourd'hui , ne le crois-je plus ! Myfis ! Ah ! quelle horreur ! Myfis est actuellement l'objet de la passion la plus tendre que je croye avoir jamais sentie ! Qui moi ! j'aime Myfis ! Eh ! de quel crime les Dieux ont-ils donc à me punir ? Moi qui , auprès des femmes qui méritent le plus de confiance , suis toujours agité par la crainte que l'on n'en aime un autre , ou tourmenté , du moins , par l'inquiétude de n'être point assez aimé ; moi , dis-je , qui compte la beauté pour rien , par-tout où je ne trouve pas de mœurs , c'est Myfis ! une vile Courtisane ! une femme , de qui je ne puis , quelque illusion que je veuille me faire , attendre ni vertus , ni sentiments , que j'aime avec la plus inconcevable fureur ! Apprenez-moi , donc , si vous le pouvez , par quel charme cette même Myfis que j'ai possédée autrefois avec la plus profonde indifférence , de qui , tout ce

qu'elle offroit d'aimable à mes yeux , ne pouvoit me faire oublier l'état , & à qui je ne me livrois pas fans m'en sentir avili, a changé si considérablement à mes yeux, lorsqu'elle a conservé tout ce qui me la faisoit mépriser , & qu'il ne se peut point qu'elle n'ait perdu de ces grâces qui m'entraînoient vers elle , malgré moi ? Par quel hazard , enfin , mon cœur se trouve-t-il susceptible d'une passion si peu faite pour lui , & que la honte qui l'accompagne , me rend plus odieuse mille fois que je ne pourrois vous l'exprimer ? Eh ! dans quel tems encore faut-il que j'en devienne amoureux ! lorsqu'elle vous adore , ou que , sans lui faire l'honneur de lui croire un sentiment , vous êtes , du moins , l'objet de son caprice ! Mais vous-même , mon cher Alcibiade , vous qui pensez sur cela si différemment de moi , se peut il que vous ne l'aimiez pas ? A la vivacité qu'elle paroît

A T H E N I E N N E S. 107

vous inspirer , au feu qui , lorsqu'ils s'arrêtent sur elle , anime vos yeux , à mille choses , enfin , que le desir seul n' imagine point , ou que , du moins , il ne me dicteroit pas , il m'est presque impossible de douter , que votre frénésie n'égale la sienne. Quand même je ne vous croirois pour elle , en cet instant , que le goût le plus simple , pourrais-je m'en trouver moins à plaindre ? Car ne pensez pas que je vous prie ici de faire pour moi , ce que je vous ai vû ne refuser à aucun de ceux de vos amis que les charmes de Némée ont touchés. J'aime Myfis ; mais la possession me seroit , s'il se pouvoit , encore plus nécessaire , que je me ferois un supplice d'un bonheur que je ne devrois qu'à la nécessité où vous la mettriez de vous obéir. Je ferois mieux , sans doute , de ne consulter que mes desirs , de chercher à les perdre dans les faveurs mêmes de celle

qui me les inspire , & de ne pas troubler par une délicatesse qu'elle ne rend que trop déplacée , les plaisirs qu'elle pourroit me procurer ; mais cette philosophie n'est pas à l'usage de mon cœur. Plus même j'ai sujet de penser que je suis l'homme du monde à qui elle voudroit se donner le moins , moins je voudrois profiter de la complaisance qu'en cette occâsion , vous pourriez vouloir la forcer d'avoir pour moi. Ce n'est pas qu'autrefois je ne lui ai vû plus que de la dispôtion à m'aimer ; mais le préjugé où j'étois , & que jamais je ne perdrai , qu'une femme de cette sorte , ne sçauroit connoître l'amour , me fit avoir peu d'égards pour un sentiment qu'elle avoit , peut-être , mais que je ne lui croyois pas. Née vaine , elle n'aura , sans doute , oublié ni l'air léger dont à lors je la traitai , ni le mépris marqué que je mis pour elle , tant dans notre liaison que dans

notre rupture. Je suis , enfin , si convaincu de l'excès de son aversion pour moi , que je ne conçois pas comment cette conviction seule n'a point suffi pour me deffendre contre elle. Vous pouvez juger à présent de quel œil elle verroit mon amour , & si elle useroit noblement de sa victoire. Rien , comme vous le voyez , ne seroit donc à tous égards , aussi inutile que la confiance que vous m'arrachez , si ce ne m'étoit pas dans mes peines , une sorte de consolâtion que de les déposer dans le sein de l'homme , du monde , qui m'est le plus cher. Je crois , au reste , que , dans ma situation actuelle , ce que je puis faire de plus sensé , est d'éviter Myfis. Sa présence ; & votre bonheur , ne font qu'irriter mes tourments. Permettez donc , je vous en conjure , & que , malgré la parole que je vous en ai donnée , je n'aille pas ce soir , souper avec vous au Céramique , & que

je me sers pour combattre une si honteuse foiblesse , de toutes les armes que peut me fournir un reste de raison , dont , si je m'expôsois davantage à la vue de l'objet qui la cause , je n'aurois pas long-tems encore à me vanter.



L E T T R E C X I.

ALCIBIADE A THÉRAMÈNE.

JE ne sçais si la confiance que vous me faites, ne me cause pas encore plus de surprise que le silence auquel vous vous êtes obstiné avec moi, ne m'a blessé. Je me doutois, il est vrai, que vous étiez amoureux, parce que je vous ai vû si rarement sans l'être, ou sans croire que vous l'étiez, qu'il n'étoit guères possible que j'assignâsse à votre tristesse, quelque autre cause: mais jamais, je vous l'avoüe, je n'aurois imaginé, que ce fut de l'idée de Mysis que vous fûssiez si tourmenté. Plût aux Dieux, mon cher Théramène, que vous n'attachâssiez pas à elle, un plus grand prix que moi! Ce n'est, pourtant, pas que vous deviez inférer du désintéressement

avec lequel je vous en parle , qu'elle ne soit absolument pour moi , que ce que jadis vous avez vû m'être ou Chryséïs , ou Glycérie ; mais , qu'elle laisse mon cœur dans la tranquillité la plus profonde , c'est ce dont je ne devrois pas , ce me semble , avoir besoin de vous assurer. Je suis surpris , je le confesse , que , vous qui devriez me connoître si bien , vous puissiez imaginer que j'aye démenti mes principes au point de prendre ce qu'on appelle *une passion* ; & que , de plus , ce soit Myfis qui me l'ait inspirée. Myfis ! certes , il faut que l'amour , assez ridicule entre nous , que vous avez conçu pour elle , vous ait singulièrement aveuglé pour que vous ayez pû me méconnoître à ce point là. Ce n'est pas que , comme il est plus difficile d'inspirer un sentiment à une femme de cette sorte , qu'à une de celles que nous connoissons sous la dénomination de *raisonnables* , je
n'aye

n'aye d'abord été presque aussi flatté de l'impression que j'avois faite sur Myfis, que si j'eusse touché le cœur de... (je ne trouve ici personne à nommer, & j'ose croire que ce n'est pas ma faute.) enfin, que si j'eusse attendri la plus inexorable de toutes les femmes; mais cette illusion ne m'a pas plus long-tems ébloüi que, dans ma façon de penser, elle ne le devoit. J'ai bientôt senti combien dans la phrénésie de Myfis pour moi, il entroit, ou devoit entrer de caprice, de vanité, de desir de se singulariser, enfin, de choses étrangères à l'amour. Que cela fût, ou non, il suffisoit que j'en eusse cette idée pour qu'elle redevînt à mes yeux ce qu'elle y devoit être: malheur dont, en eussé-je plus favorablement jugé, rien avec moi, n'auroit pû la garantir. Je ne l'aime donc pas plus que je ne me flatte d'en être aimé; mais mon indifférence pour elle, ne

m'en mêt pas plus en droit d'en dispôser comme de Némée , puisque c'est de son opinion , & non de la mienne qu'elle dépend. Elle ne s'est , d'ailleurs , engagée avec moi que sous la condition la plus expresse que je ne lui ferois même pas les présents les plus légers ; & lorsque j'ai voulu l'enfreindre , elle m'a paru s'en blesser si vivement , qu'enfin elle m'a forcé de croire que sa répugnance à cet égard , étoit plus sincère que je ne l'avois crû d'abord. Pensez-vous , mon cher Théramène , que si elle étoit à moi avec moins de dignité , vous haït-elle autant que vous le craignez , je ne la portâsse pas moi-même dans vos bras ; & que , sans consulter davantage la répugnance si peu sensée que vous auriez à lui devoir des plaisirs qui ne seroient pas des faveurs , je ne vous forçâsse pas malgré vous-même à vous rendre heureux ? Mais encore une fois ,

ATHÉNIENNES. 115

elle ne dépend de moi , que parce qu'elle en veut dépendre. Tout ce que je puis donc pour vous auprès d'elle , est de vous laisser essayer si vous ne pouvez pas la rendre sensible , & à vous en faciliter les moyens , en vous mettant à portée , non de lui parler de votre amour (car c'est ce que vous devez éviter le plus.) mais de lui montrer que vous êtes tout-à-fait revenu de vos anciennes préventions contre elle ; & de vous conduire , enfin , de manière qu'elle puisse croire qu'un goût assés vif pour qu'elle ne vous les trouvât plus , si vous redeveniez l'objet de son sentiment , y a succédé. Tout cela , sans doute , tant que Myfis croira qu'elle m'aime , vous fera fort inutile ; mais pensez-vous , ou qu'elle se fasse toujours cette illusion , ou que je veuille tranquillement attendre qu'elle ne se la fasse plus ? Devez-vous douter davantage

H ij

qu'après avoir donné quelques larmes à mon inconstance , qu'entre nous , je sens tout-à-fait prochaine , son premier soin ne soit pas de me remplacer ; & qu'à lors son imagination , ainsi que l'imagination de toutes les femmes en pareil cas , ne se tourne point machinalement plutôt du côté de l'homme à qui elle fera sûre de plaire , que du côté de celui qui lui plairoit le plus , mais de qui elle ignorera les sentiments ? Je ne vous promets pas encore , même dans cette supposition , que votre succès ne soit que l'affaire de peu de jours , d'autant plus qu'il est très - possible que sa première idée , en vous voyant amoureux d'elle , soit de vous punir par des rigueurs , de ne l'avoir pas été , lorsqu'elle desiroit que vous le fussiez : mais soyez sûr que , quand son amour propre se fera un peu vangé , & que vous serez devenu sa seule ressource , ce sera d'un tout autre œil qu'elle envisagera les choses.

ATTÉNIENNES

D'ailleurs , dans ces fortes de circonstances , seroit-il donc si peu raisonnable de compter pour quelque chose , le caprice , & le moment ? si , au reste , vous n'espérez rien de la conduite que je vous prescric , espérez-vous beaucoup plus de l'exil que vous voulez vous prescrire ? Si , d'un côté , la présence de Myfis ne peut qu'ajouter à vos tourments , & qu'il vous soit impossible de soutenir le spectacle que vous donne son délire pour moi , considérez qu'il est très-douteux que l'absence vous guérisse , & qu'il ne l'est pas qu'elle vous rende fort malheureux. Loin , donc , de vous condamner au supplice , aussi inutile que cruel de fuir ce que vous ne pouvez pas vous empêcher d'aimer , servez-vous , au contraire , de tous les moyens qui peuvent & lui rappeler qu'elle ne vous a pas toujours haï , & lui prouver combien vos sentiments

L E T T R E S

14. elle font changés : mais n'oubliez point de les mettre en usage avec tant de dextérité que tant que les siens pour moi dureront, elle ne puisse rien soupçonner de vos espérances. Plus la fidélité est pour Mysis une vertu nouvelle, plus elle se flatte qu'elle lui donne de considération, plus, enfin, elle l'honore à ses propres yeux, plus des soins éclatants de votre part la révolteroient ; & sans doute, elle vous pardonneroit moins qu'à personne, de croire qu'on puisse la faire changer. Songez, surtout, à éviter deux écûeils qu'au près d'elle, vous ne pouvez pas craindre trop : l'un, qui seroit pour votre cœur, du danger le plus grand, & dont, peut-être vous ne vous deffiez pas assez, est de vous flatter un seul instant, quelque noble que soit le masque que Mysis porte aujourd'hui, qu'elle ait intérieurement cessé d'être ce qu'autrefois vous l'avez

ATHÉNIENNES: 119

vüe ; l'autre , que vous la croyez toujours la même. N'oubliez donc point que vous ne sçauriez , & trop la mépriser , & lui montrer en même tems , trop de respect. Les femmes pour qui ce sentiment est fait , y sont si accoutumées qu'elles s'apperçoivent toujours plus quand on en manque , que quand on en a ; mais celles , (comme Mysis , par exemple.) pour qui le respect ne peut être qu'une chose très-nouvelle , en sont communément flattées jusques au ridicule. Gardez-vous encore de prendre avec elle , des libertés qui lui prouvent que vous vous souvenez , non seulement de ce qu'elle vous a été , mais du titre auquel elle vous a appartenu. Il est douteux qu'on séduise les sens d'une femme , lorsqu'on commence avec elle par l'humilier ; & quand cette façon légère de leur dire ce que l'on sent pour elles , ne réussit point à celui qui

l'employe , il est certain qu'elle le perd. Il y a , de plus , à considérer que celles de toutes les femmes qui se blessent le plus de ce que l'on appelle *une impertinence* , sont précisément celles que leur état y expose , parce qu'elles la regardent beaucoup moins comme un effet des desirs qu'elles font naître , que comme une suite du mépris qu'elles inspirent. L'amour , sans doute , pardonne la témérité ; eh ! Comment s'en fâcherait-il , lui pour qui , souvent elle arrive bien plus tard qu'il ne voudroit ? mais loin que l'insolence toute sèche , détermine une femme indifférente à se rendre , la chose du monde la plus rare est qu'elle ne produise pas l'effet contraire. Ce n'est pas , qu'à moi personnellement , cette façon de présenter mon hommage , ne m'ait toujours réussi ; & qu'en conséquence elle ne soit toujours aussi , ma première déclarâtion ; mais je suis avec

ATHÉNIENNES. 121

Les femmes sur un ton si singulier qu'il se pourroit que mon exemple ne prouvât rien. Je suis , au reste , beaucoup moins surpris que vous ne l'êtes , de l'amour que vous avez pris pour Myfis , depuis qu'elle ne veut être qu'à moi. Cette résolution l'élève à vos yeux ; & si les femmes sçavoient ce qu'elles gagnent aux nôtres en annoblissant leurs idées , leur conduite , & leur ton , combien même l'indécence affoiblit , ou abrège nos desirs , il n'y en a , peut être pas une qui , au moins , ne feignît d'avoir des mœurs : mais , toutes réflexions faites , je ne crois pas qu'il faille le leur dire.



L E T T R E C X I I . *

L E M E M E A S T É S I C R A T E .

JE ne puis , ce me semble , vous prouver mieux jusques où va le pouvoir de Cléon sur l'esprit des Athéniens , & combien par conséquent les projets que vous formez contre lui , seroient inutiles , que par le récit d'un fait dont je viens d'être témoin.

Cléon avoit hier convoqué le Peuple ; à qui , disoit-il , il avoit des choses de la dernière importance à communiquer. Pendant qu'on l'attendoit dans la place , il juge à propos d'aller dans je ne sçais quel temple faire un sacrifice. Il arrive , enfin , la tête couronnée de fleurs , & la robe trainant , c'est-à-dire , dans l'état le plus scandaleux pour des yeux Athéniens : aussi , l'indécence de cet

appareil fait-elle murmurer assez haut les plus sages d'entre le Peuple , déjà indisposés contre lui par la liberté qu'il avoit prise de ne paroître que si tard. Lui , sans se déconcerter , s'avance impudemment au milieu de l'assemblée. « Athéniens , nous dit-il d'un air aussi libre qu'enjoué , lorsque je vous convoquai hier , j'avois oublié que je devois donner une fête à mes amis. Je ne me le suis rappellé que ce matin ; & je me suis flatté que vous ne desapprouveriez pas que je leur tînse la parole que je leur ai donnée. J'y suis , même forcé en quelque façon , parce qu'on m'a envoyé des choses qui ne se conservent pas aussi bien que des raisonnemens , & que de plus , je ne pourrois pas si facilement remplacer. A demain , donc , les affaires ».

Une témérité pareille , s'il en eût été capable , auroit sans doute , coûté fort

cher à Périclès ; mais sçavez vous ce qu'on a fait ? On a ri , l'on s'est levé ; la foule s'est dissipée tranquillement ; & Cléon a été de même , donner le festin qu'il avoit promis. Pour qui ne connoîtroit ni les mœurs , ni la fierté des Athéniens , la condescendance qu'en cette occâsion , ils ont eüe pour leur chef , n'auroit rien de bien étonnant ; mais nous qui sçavons avec quelle sottise ils tiennent au respect qu'ils se croient dû , & combien il est dangereux d'y manquer , nous ne pouvons ni trop nous étonner de l'excès de leur indulgence pour Cléon , ni trop en conclure que ce seroit vainement que nous voudrions nous élever contre une idole qu'ils révèrent d'autant plus que c'est leur propre ouvrage qu'ils adorent en elle. Je ne desire pas avec moins de vivacité que vous-même , vous le sçavez , mon cher Stésicrate , l'abaissement d'un homme

que la nature , & la fortune sembloient avoir , comme de concert , condamné à la plus grande obscurité. Je sens aussi vivement que vous puissiez le desirer , à quel point il est honteux pour la République , qu'elle se soit choisi un pareil conducteur ; mais je suis , en même tems , trop convaincu que tout ce qu'aujourd'hui nous tenterions contre lui , ne serviroit qu'à nous perdre nous-mêmes , pour que je veuille entrer dans des projets qui , si vous me permettez de vous le dire , ne m'offrent , d'ailleurs , rien que d'extrêmement vague. S'il étoit digne de la place qu'il occupe , nous le renverferions avec la plus grande facilité , parce qu'à lors nous serions aidés par la jalousie que les grands talents inspirent toujours à ceux mêmes à qui ils sont le plus utiles. Quelques victoires remportées , une administration sage qui nous rendroit heureux au-dedans , &

respectables au-dehors , nous donneroient sur lui , un avantage prodigieux ; mais vous n'ignorez pas combien il a sçu se mettre , de ce côté-là , hors de toute atteinte. Je ne prétends , cependant , point en inférer que la haine qu'il nous inspire , en doive plus se ralentir. Quelque méprisable qu'il soit , il ne se peut point que la fortune ne se lâsse pas de le favoriser ; mais , dans la position où nous sommes , c'est à nous d'attendre l'instant où elle commencera à l'abandonner , à le hâter , s'il nous est possible , mais à nous bien garder de le prévenir.



L E T T R E C X I I I .

L E M E M E A D I O D O T E .

Vous me demandez ce qu'on dit ici de vous : il m'est aisé de vous satisfaire : on n'en dit rien. Lorsque , fatigué des caprices du Peuple , vous prîtes , & exécutâtes la résolution , aussi salutaire pour vous , qu'elle étoit funeste pour eux , d'abandonner les affaires , & d'en laisser Cléon le maître , les bons citoyens vous regrettèrent ; ils le devoient ; ils sçavoient mieux que les autres , tout ce qu'en vous , perdoit la Patrie ; mais , en convenant de la justice de vos dégoûts , ils n'en prétendirent pas moins que vous auriez dû les sacrifier au bien public ; & par conséquent blâmèrent votre retraite. Ceux qui couroient la même carrière que

vous , & que vous n'y laissiez seulement pas remarquer , & les brouillons que la crainte de votre éloquence , & le poids de votre autorité sçavoient également contenir , s'en réjouïrent ; les premiers , parce qu'ils se flattèrent que , ne vous ayant plus pour concurrent , le mérite qu'ils se croyoient , en seroit plus aisément apperçu ; les autres , parce qu'ils ne doutèrent point qu'ils n'en eussent acquis la liberté de tout bouleverser dans la République , & de la conduire à leur gré. Il n'y a véritablement eu que ceux-ci qui ayent eu raison ; car , pour les rivaux de votre gloire ; aussi méprisés après votre départ , qu'ils l'étoient pendant que vous existiez parmi nous , ils prouvent qu'ils ne devoient guères moins à la médiocrité de leurs talents , qu'à la sublimité des vôtres ; le peu de cas que l'on faisoit d'eux.

A l'égard des railleurs , dont , comme

vous

vous sçavez , votre Ville a le malheur d'abonder plus qu'aucune autre de la Grèce , leur indifférence réelle pour tout ce qui s'y pâsse , ne vous sauva pas de leurs plaisanteries ; mais , quelque important que puisse être le personnage qu'une démarche d'éclat , sensée , ou non , expôse à l'inconfidération de leur langue , & à l'âpreté de leurs traits , il est rare qu'ils en parlent plus d'un jour ; & même qu'il leur soit possible de faire autrement dans un lieu qui leur offre sans cesse quelque nouveau sujet à traiter. On vous avoit donc presque oublié lorsque l'ennui du desœuvrement auquel vous vous étiez condamné , vous fit prendre le parti de quitter Athènes. Cette résolution qui , sans doute , eut des motifs raisonnables , ne parut , cependant , au plus grand nombre , qu'un parti inspiré par l'humeur ; & vous rendit encore une fois l'entretien d'une

Ville malfaisante. Aujourd'hui, & même depuis assez long-tems, vous n'êtes pas beaucoup plus présent à l'esprit des Athéniens que si vous eussiez vécu du tems de Cécrops. Rien, à mon sens ne doit moins vous étonner : si, en effet, vous en exceptez ces fameuses journées de Salamine, & de Marathon dont ils se souviennent jusques à faire desirer à ceux mêmes qui s'intéressent le plus à leur gloire, qu'ils y eussent été battus aussi honteusement qu'ils viennent de l'être à Délium, je ne vois ni rien, ni personne qu'ils n'ayent oublié. Me permettez-vous de vous le dire, mon cher Diodote, votre inquiétude à cet égard semble prouver qu'ils n'ont pas eu tant de tort d'avoir taxé votre conduite d'un peu de légèreté. Eh ! pourquoi dans le fond vous feriez-vous un crime si grand d'en avoir eus. Quel homme se trouve, dans les événements qui éxi-

gent un peu de philosophie , aussi philosophe que , de loin , il le flattoit de l'être ? Seroit-il donc si extraordinaire que vous n'eussiez point trouvé dans les choses par lesquelles vous croyiez remplacer ce que vous abandonniez , toutes les ressources dont elles vous paroissent susceptibles ? Que l'Agriculture , par exemple , ait été moins un délâssement qu'une fatigue pour un homme élevé dans les délices d'une Ville , dans les intrigues de la politique , dans l'exercice de l'éloquence , & dans le tumulte des armes ? qu'enfin , le spectacle de la nature , tout grand , tout varié qu'il est dans son apparente simplicité , n'ait point amusé des yeux accoutumés à regarder ce qui n'est pas elle , & à n'admirer que les ouvrages de l'Art ? Ne nous est-il donc point permis dans l'espèce d'épuisement que nous devons aux affaires , aux passions violentes qui

songeons à leur censure, que ce soit avec tout le mépris que nous lui devons. J'ignore si jamais je me trouverai assez dégoûté des plaisirs, ou assez las des affaires pour chercher dans la retraite un bonheur nouveau ; mais je puis vous répondre que si mes anciens goûts, plus fatigués qu'éteints viennent à renaître, je reparoîtrai sur la scène avec le même courage que je l'aurai quittée ; & je suis même fort trompé si ce sera l'action de ma vie qui en aura exigé le plus. Vous ferez vraisemblablement surpris que je vous donne des conseils dont vous voulez paroître avoir si peu de besoin, & que ce soit une lettre où vous faites avec la vivacité la plus grande l'éloge de la vie champêtre, qui m'ait appris à quel point vous en êtes excédé ; mais si vous sçaviez combien l'ennui perce au travers de la pathétique description que vous

m'y faites de votre félicité , vous ne seriez pas étonné de ce qu'avec le vuide de votre âme , j'y ai faisi le desir extrême que vous avez de vous retrouver dans cette même Ville , & avec ces mêmes hommes pour qui vous affichez tant d'horreur. Ne croyez point , au reste , que je sois le seul qui en aye porté ce jugement : Socrate à qui je l'ai montrée , après l'avoir lüe avec ce sourire malin que vous lui connoissez , *on ne sçauroit nier* , m'a-t-il dit , *que Diodote ne jouisse dans sa solitude , de tout le bonheur qu'il s'étoit flatté d'y trouver ; aussi , vais-je tout à l'heure annoncer son retour à ses gens , & leur ordonner de sa part de préparer sa maison.* Cette raillerie qui vous dit assez qu'il a de votre situation la même idée que moi , devrait bien plus que tous mes conseils vous engager à secoüer une fausse honte si peu digne , & d'un esprit tel que le vôtre , & d'un

disciple de Socrate. Il n'y a , même , pas jusques à cette maîtresse que vous adoriez à Athènes , & qui vous a immolé tous les plaisirs qu'elle y goûtoit , qui ne cesse bientôt d'être les plus chères délices de votre cœur , ou de qui vous n'avez l'inconstance à craindre , si vous persistez à vous croire pour la société un dégoût qu'il est sûr que vous n'avez plus. Les affaires de la République , les vôtres , vos amis , la dissipation que tout cela vous procuroit , mille choses qui l'occupaient elles-mêmes , en ne permettant à aucun de vous deux de n'être qu'à sa passion vous en exagéroient la violence , & la faisoient subsister. D'ailleurs , ou vous aviez des rivaux , ou vous en craigniez. Quelque sûr que vous dûssiez être d'en triompher , il ne se pouvoit point qu'ils ne vous causassent pas quelque inquiétude , & que la crainte de vous voir enlever ce

que vous aimez ne vous le rendit pas plus cher. Vous jouïssiez aussi, du plaisir de la voir admirer ; & il est moins possible encore que les éloges qu'on lui donnoit de toutes parts, l'empressement dont on voloit sur ses pas, les transports qu'elle faisoit naître, n'ajoutassent point beaucoup à votre ardeur. Toutes ces choses il est vrai, sont bien étrangères à l'amour ; mais ce seroit bien peu le connoître que de croire qu'elles ne lui fussent point nécessaires. Que votre amour, votre repos, votre bonheur qui, tous exigent que vous vous rendiez à votre Patrie, l'emportent enfin sur les fausses idées qui vous retiennent. Songez qu'il n'y a pas jusques à votre gloire qui ne vous l'ordonne. Venez montrer encore au vil tyran sous qui nous avons la bâsseté de ramper, ce front terrible sur lequel il n'a jamais pû lever les yeux sans pâlir.

Venez l'épouvanter encore de cette foudroyante éloquence qui l'a tant de fois écrasé ; ou craignez que la postérité justement indignée de l'aveuglement , & de la lâcheté de vos contemporains , ne les reproche à votre mémoire , & avec d'autant plus de justice , que , par la supériorité de vos lumières , & par la grandeur de votre courage , vous lui paroîtrez plus avoir été fait pour les en préserver , ou pour les en faire rougir.



LETTRE CXIV.

DERCYLE A ALCIBIADE.

S'IL n'y a pas de femmes qui, comme vous sçavez, craignent moins les scènes que je ne les crains, il n'y en a pas, en revanche, à qui elles déplaisent davantage. Adymante, parce que je viens de le quitter, m'en fait d'affreuses par tout où il me rencontre. Je voudrois bien, mon cher Alcibiade, que vous lui fîssiez sentir que, par tous ces éclats, il ne donne de ridicule qu'à lui, & qu'il s'en donne beaucoup. Je me suis, je l'avoüe, bien trompée à son caractère ! mais, le moyen qu'en le voyant vivre avec vous dans la plus grande intimité, je pûsse croire qu'entre votre façon de penser, & la sienne, il y eût une si prodigieuse différence ? Mais, c'est que c'étoit

de si fottes délicateſſes ! une jaloufie ſi miſérable ! de ſi petites , & , en même tems , de ſi romaneſques idées ! non ! c'eſt que jamais vous n'imaginerez juſques où il porte la pédanterie. Des déplaiſances ſur le paſſé ! des inquiétudes ſur l'avenir ! & , ſurquoi que ce puiſſe être , une tracafferie de ſentiment , d'une importunité ! d'un faſtidieux ! — Affurément ! toutes ces fottifes-là me vont bien ! Oh ! je ne veux point d'amour , moi ! c'eſt une tyrannie ! Figurez-vous qu'il exigeoit que je le gardâſſe à perpétuité ; pas moins que cela ! Je lui avois , même , à ce qu'il diſoit , juré de l'aimer toujours : la belle raiſon pour que je ne changeâſſe pas ! Il eſt , cependant , poſſible que je lui aye fait la promeſſe qu'il reclame ; & je crois , entre nous , que je la lui ai faite : car il y a des tems où l'on ſçait ſi peu ce qu'on dit ! Eh puis ! qu'eſt-ce que cela conclud pour un hom-

me qui a de l'usage ? Dans la crainte ; d'ailleurs (crainte que , par parenthèse , il m'inspira dès l'instant que je le connus.) dans la crainte , dis-je , qu'il ne me fût échappé quelque propos qui m'eût commise , & qu'il ne voulût s'en faire des armes contre moi , je me hâtois tant de le ramener à nos conventions , que j'ai peine encore à concevoir qu'il ait pû se flatter une minute que je voulusse m'en écarter. Comme , sans toutes les minuties qu'il a dans l'esprit ; il seroit aimable , & que si , par elles , s'il avoit affoibli la sorte de goût que j'avois pour lui , il ne l'avoit pas éteint , il n'y a rien que pendant quinze jours entiers , je n'aye fait pour qu'il regardât notre liaison du même œil que moi. Enfin , quand j'ai vû qu'il lui falloit ; non-seulement de l'amour , mais tout le pastoral qu'y coustent toujours les petites âmes , je lui ai écrit que je lui per-

mettois d'aimer dans Athènes, & même partout ailleurs, excepté moi, qui il jugeroit à propos. Devenu, comme je vous l'ai dit, amoureux à faire horreur, vous jugez aisément combien la légéreté de mon ton l'a choqué. Il m'a donc, quoique le plus tendrement du monde, répondu des injures; mais, plus leur tournure m'a prouvé de pâssion, plus j'en ai été affermie dans la résolution que j'avois prise de le quitter. Sur cela, il a juré de me poursuivre jusques au tombeau; & à sa façon de se conduire avec moi, il y a toute apparence que, si vous n'y mettez pas ordre, il me tiendra parole. Mais, il faut donc qu'il ne vous ait pas encore parlé, que vous lui laissez faire tant d'extravagances? La plus grande de toutes les folies qui lui sont échappées depuis que je me suis reprise, est selon moi, ce qu'il vient de me propôser: c'est, le croiriez-

vous ? de me pardonner tout , si je veux bien *lui rendre mon cœur*. Que cela est touchant ! je n'en ai , pourtant , rien voulu faire. Quand il m'auroit moins ennuyée de sa tendresse, je sçais trop par moi-même , combien les complaisances que l'on s'impôse quand le goût ne les commande plus , sont odieuses , pour que je consente jamais à reprendre un homme sur qui mon imagination se fera usée : d'ailleurs , je crois que j'ai quelque chose dans la tête.

A propos de cela , comme après ce qui m'arrive , ce seroit à moi une imprudence impardonnable que de me rembarquer sans bien connoître mes gens , je vous prie de me dire ce que je puis attendre de Chârès que je vois me tourner depuis avant-hier. Il m'a paru avoir l'amour triste ; & Thrazy-clée m'a dit qu'il avoit *des mœurs* à faire trembler : vous comprenez bien ce que

je veux dire. Il me seroit cruel de ne retrouver en lui qu'un autre Adymante : & c'est pour que cela n'arrive point que je vous consulte. — A tout hazard : s'il se trouve qu'il ne me convienne pas , je sçais bien quel parti prendre. Adieu , n'oubliez pas de remettre la tête à votre ami. Bons Dieux ! que les amants quittés sont bêtes ! — Le traître ! ne sçaura-t-il donc jamais cela par lui-même ?

P. S. Si la divinité actüelle de votre cœur y étoit un peu baissée , ou que vous n'eûssiez rien du tout à faire , vous me feriez plaisir de ne pas refuser un *souper de confiance* , que je vous propôse pour ce soir. Je viens de me rappeler que , depuis Agathon jusques au rigide Adymante inclusivement , nous ne nous sommes vûs qu'en visite. Ce n'est pas comme cela que vous êtes le mieux ; & je n'y vauz guéres davantage. La crainte de ne trouver en moi qu'une
amante

amante desolée , ne doit pas , ce me semble , vous empêcher d'accepter ma proposition ; mais pour que vous l'ayez moins encore , je suis bien aise de vous dire qu'avec tout le desœuvrement que pourroit avoir une femme quittée , vous me trouverez toute la gayeté que doit avoir une infidelle. *Je ne sçais si j'ai l'honneur de me faire bien entendre.*



L E T T R E C X V .

A L C I B I A D E A D E R C Y L E .

QU'ADYMANTE se soit crû amoureux de vous , rien ne m'étonne moins ; mais que vous l'ayez crû vous-même , rien ne me surprend davantage. Jouir tranquillement de l'illusion qu'il se faisoit , parce qu'enfin il étoit impossible qu'elle vous fût onéreuse à tous égards , & attendre de même qu'il en revînt , eût été , ce me semble , un parti plus raisonnable que le soin que vous preniez sans cesse de le rappeler aux conditions de votre engagement. Ne sentiez-vous pas , en effet , combien , par-là , vous intéressez son amour-propre à vous les faire perdre de vüe ; & pouviez-vous vous flatter que ce fût , non sans prendre de l'amour , mais sans croire que

vous lui en inspiriez , qu'il se le proposât ? Moins , aussi , il vous est permis de vous dissimuler combien , quand vous vous livrez à toute votre ardeur , on a de peine , soit à croire que vous n'aimiez pas , soit à se rappeler que ce que vous voulez n'est point d'être aimée , plus vous auriez dû ne pas faire à Adymante un si grand crime , & d'une méprise dont vous n'avez vu personne se garantir auprès de vous , & d'une prétention qui en étoit une suite nécessaire. Cette indulgence eût même été en vous d'autant moins déplacée que , toute invariable que vous êtes sur vos principes , vous avez vous-même plus de peur de vous être , dans quelque instant de délire , assez oubliée pour lui jurer une tendresse éternelle. Ces mêmes serments , il est vrai , n'ont en pareil cas été pour chacun de nous deux qu'une simple formule , de ces

chôses de circonstance dont , passé le moment auquel elles semblent consacrées on ne se souvient seulement pas : mais croyez-vous de bonne foi qu'il y ait beaucoup de gens qui puissent se vanter d'autant de philosophie que nous en avons tous deux ? Vous avez , vous en particulier , le bonheur d'être née ce que j'ai vû beaucoup d'autres femmes ne devenir qu'avec bien de la peine. Cet avantage auroit dû être pour vous un motif de plus de ne vous pas étonner qu'Adymante qui , jusques à vous , n'avoit guères vécu qu'avec celles en qui , malgré tous leurs efforts , on retrouve toujours des traces de leurs anciens préjugés , & qui lui-même , n'est pas aussi dégagé des siens qu'il s'en flatte , ou n'ait point saisi la sublimité de votre caractère , ou n'ait pas d'abord pû s'y plier. Il y a au reste , dans cette affaire , des choses auxquelles on ne comprend

rien : telle est , par exemple , la stupidité qu'il a eüe de vous croire enchaînée par vos serments , & de vouloir à toute force que vous y tînssiez , après avoir tant de fois éprouvé que tout ce qu'on gagne à s'obstiner à regarder comme devant être inviolables , ces paroles d'aimer toujours qui échappent machinalement à une femme , est ce qui lui arrive aujourd'hui avec vous. C'est même si fréquemment qu'il éprouve cette destinée , que , si je pouvois imaginer qu'il y eût à être quitté une sorte de plaisir , je ne manquerois pas de lui en supposer le goût. Quelle que soit à cet égard sa façon de penser , & malgré les petits torts que je ne sçaurois m'empêcher de vous trouver avec lui , je vais sérieusement travailler à vous délivrer de ses vexâtiions. S'il en est tems encore , je vous dirai ce soir ce que je pense de Châres. Je dis , *s'il en est tems encore ,*

parce que jamais vous ne m'avez fait l'honneur de me consulter sur quelqu'un, que vous ne vous fussiez, préalablement mise en état d'en sçavoir beaucoup plus que j'en aurois pû vous en apprendre. Elles prétendent toutes que, non-seulement il a le sentiment d'une tristesse à faire pleurer, mais qu'il en mêt toûjours tant qu'on pourroit avec justice le soupçonner de croire qu'en amour il n'y a rien qu'il ne remplace; & il ne paroît pas qu'elles pensent sur cela comme lui. Si elles disent vrai, je doute fort qu'il vous convienne: au surplus, comme vous sçavez, *essai n'est pas engagement*. J'en avois, moi, un pour ce soir, & qui, même, quoiqu'il y eût encore de l'indécision, ne pouvoit tourner qu'à bien; mais je suis trop sûr de retrouver ce que je vous sacrifie, & le suis trop peu que cela vaille ce que vous m'offrez, pour que je ne vous donne

pas toute préférence. Il n'y a jamais de mal, d'ailleurs, à débiter par un tort avec une femme : cela mêt toujours plus de chaleur dans un premier rendez-vous ; & sans cette ressource, bien souvent on ne sçauroit qu'y dire. Quelque empressé que je sois à vous revoir autrement qu'en visite, ne comptez cependant sur moi, qu'un peu tard. Il m'est, je ne sçais comment, revenu quelque idée sur Hégéfide ; elle me paroît disposée à oublier ma première inconstance ; & vous sçavez trop combien un tête à tête avec vous, dans le tems même que je lui jure que je l'adore, & que, de plus, elle ne veut pas encore m'en croire, me nuirait dans son esprit, pour que vous puissiez desapprouver le soin que je prends de couvrir ma marche.



L E T T R E C X V I . *

L E M E M E A D I O D O T E .

NICIAS, las de se contraindre ; vient, enfin, de se déclarer contre moi, de la façon la plus marquée. Tout nécessaire qu'il eût été à mes vûes, qu'il n'eût pas été mon ennemi, j'aime encore mieux la guerre ouverte qu'il me fait aujourd'hui, que la guerre qu'il a dû me faire tant qu'il a dissimulé ses sentiments. Ce n'est pas que je ne scusse aussi bien que lui, mettre en œuvre tous ces petits moyens de nuire que que la haine employe lorsqu'elle croit devoir se tenir cachée ; mais c'est un art que je méprise encore plus que je ne le possède ; & s'il est vrai que je n'aye point toujours dédaigné de me servir de la ruse, il ne l'est pas moins

que jamais je ne l'ai mise en usage , sans m'en sentir encore plus avili que je n'en étois gêné. En effet , la bâslesse , & la patience qu'exige cette sorte de politique , ne conviennent pas plus à la fierté de mon âme qu'à son impétuosité. Si Nicias avoit eu dans la sienne la même vigueur , il y a long-tems que nous sçaurions tous deux à quoi nous en tenir sur la façon dont nous pensons l'un de l'autre. Le parti qu'il prend , ne m'étonne pas , toutesfois , autant qu'il le croit peut-être , & m'embarrasse beaucoup moins qu'il ne s'en flatte sans doute. Ses peurs , ses tergiversations , ses discours me l'avoient annoncé depuis long-tems. Loin donc de me laisser ébloüir par des protestations dont tout , dans sa conduite , me déceloit la fausseté , j'ai sçu prendre contre sa haine de si justes mesures que je ne serai sûrement pas de nous deux

celui à qui notre defunion nuira le plus. Je lui connoiffois de la foibleffe ; mais je lui croyois de la franchise ; & je doute qu'il ne perde pas à m'avoir détrompé , plus qu'il ne commence à le craindre , fût-il même encore plus convaincu qu'il ne paroît l'être , qu'il s'est beaucoup trop avancé : mais il est tems de vous raconter ce qui vient de fe passer entre nous dans le confeil.

Il y étoit queftion d'examiner les plaintes de quelques uns de nos alliés , & de décider du plus ou du moins de fondement qu'elles peuvent avoir. Nicias , avant même que cette difcuffion fût entamée , fe déclara pour eux , & parla en leur faveur , avec toute la force dont il eft capable. Après nous avoir , felon fon ufage , dit , & redit long-tems les mêmes chôfes , il tomba tout d'un coup , & fans que cela entrât dans fon fujet , fur les vertus de nos ayeux ; &

laissant là les alliés , ne s'attacha plus qu'à montrer à quel point nous en avons dégénéré. Rien jusques-là ne m'important moins , tout ennuyé que j'étois de sa harangue , ce fut avec une patience imaginable que je la supportai. Mais il n'exaltoit tant nos ancêtres que pour nous en avilir davantage : après s'être donc étendu sur leurs vertus , il tomba sur nos vices. L'excès de notre luxe , & de nos dissolutions , comme vous le croyez aisément , ne fut pas oublié ; & vous croirez plus facilement encore , qu'avec l'intention qui le faisoit parler , le prétendu scandale de ma vie fut ce qui lui fournît les traits les plus marqués de nos desordres actüels. Il termina , enfin , sa prolixie invective par une très-pathétique exhortation au Peuple , & au conseil , de bannir d'Athènes ces mêmes vicieux qui , disoit-il , la deshonorioient aux yeux de toute la

Grèce. Ses regards furent , tant qu'il parla , constamment fixés , tant sur mes amis que sur moi. Je n'avois pas besoin de cette attention de sa part pour deviner à qui s'adrescoient ses coups ; & quand j'en aurois pû douter , les yeux de tout le conseil qui suivoient la direction que leur indiquoient les yeux de l'orateur , m'auroient suffisamment instruit de ses vües , & de leur succès. Thrazylle , de qui vous connoissez la fougue , ne se jugeant pas moins insulté que moi-même dans le discours de Nicias , voulut repliquer ; mais je scüs contenir sa colére ; & cachant la mienne sous l'air de la plus profonde indifférence , je commençai froidement par prouver que les plaintes des alliés , étoient aussi injustes que leur protecteur les avoit trouvées fondées. Delà , retombant sur lui , je lui donnai , sans le nommer , de si sanglants

ridicules , que j'ai tout sujet de croire que , de ce moment , il se repentit de m'avoir si indiscrettement attaqué. Nous sortimes donc du conseil , lui , très-mortifié de ma harangue , moi très-piqué de la sienne ; & tous deux avec toute la haine que peuvent sentir respectivement deux hommes qui viennent de se ménager peu. Je ne fus point par conséquent , peu surpris le lendemain , de l'espèce d'excuse que Stésicrate vint me faire de sa part. *Nicias* , me dit-il , *m'a chargé de vous dire qu'il ne conçoit pas comment vous avez pû prendre pour vous ce qu'il dit hier , & lui répondre avec tant d'amertume. Et moi , lui répondis-je , je vous prie , aussi , de dire à Nicias , que je ne conçois pas davantage qu'il ait pû s'attribuer tout ce qui dans ma réponse ne regardoit pas l'affaire des alliés. Voilà quel est l'état des choses ; il ne m'est pas bien difficile de voir que Ni-*

cias qui n'a jamais de courage que momentanément, craint les suites que peut avoir sa harangue ; & Stésicrate ne m'a pas caché qu'il desireroit vivement que je l'oubliâsse. Je n'hésiterois point, non plus, à paroître ne m'en pas souvenir, si cette dissimulâtion pouvoit m'être utile ; mais, comme tout le fruit que j'en tirerois, ne vaudroit pas la peine que j'aurois à contraindre mon ressentiment, je crois devoir le laisser éclatter. Je n'avois, dans le fond, désiré l'amitié de Nicias, que par des raisons qui ne subsistent plus. Ma considération à présent égale tout au moins la sienne. Si, à cause de sa lenteur, on lui croit plus de prudence qu'à moi, l'on est convaincu que j'ai plus de courage, & d'activité que lui ; & , du côté de l'éloquence, il ne m'offre pas un plus redoutable rival, que du côté des armes. La paresse, plus que le besoin, m'avoit fait desirer que

nous unissons nos intérêts. Je me voyois beaucoup d'ennemis ; & je ne sçais pourquoi un de plus à combattre , ou à dédaigner , me parut une si grande affaire. Je me suis cent fois repenti de ce découragement. Nicias ne m'a jamais servi que de son nom : ce bouclier ne m'est plus nécessaire , je l'abandonne sans regret. D'ailleurs , il est impossible après ce qui s'est passé entre nous , que nous revenions sincèrement l'un à l'autre : il y a des outrages que les hommes ne se pardonnent point ; & quand il se pourroit que nous fussions tous deux capables d'oublier que nous nous sommes haïs , comment chacun de nous , pourroit-il se le persuader ? Notre défiance mutuelle , quelque injuste même qu'elle pût être , ne produiroit-elle pas entre nous , les mêmes effets que si elle étoit fondée ? Toutes réflexions faites , & ne trouvant pas plus de sûreté que

d'honneur , à masquer mes sentiments sous l'apparence de l'amitié , j'ai pris le parti de la rupture ouverte. Nicias , cependant , se plaint de l'injustice que je lui fais de le croire mon ennemi : pour moi qui suis persuadé que , dans le premier mouvement , on ne peut trop se taire , par la raison qu'il est rare qu'on ne se repente point d'avoir parlé , je n'oppose à toutes ses clameurs que le plus profond silence. C'est par le même motif que je n'ai point répondu à la lettre qu'il m'a écrite , & que je vous envoie , quoique la sorte de commotion qu'elle a excitée contre moi , semblât exiger une réplique : mais je fais trop avec quelle promptitude passent les mouvements du Peuple , pour que j'y sacrifie rien de ce que mes intérêts me semblent me prescrire ; & je les trouve diamétralement opposés à la sorte de paix que Nicias me propose
dans

dans sa lettre, & qu'il m'a fait aussi offrir par Stéficate. Voilà ce qu'il m'a paru inutile de dire, tant à cause de la modération que Nicias affecte dans sa Lettre, que parce que je ne veux point de confidens de mes sentimens, ou de mes projets. Vous sçavez, au reste, à quel point je compte sur vos lumières & votre amitié. Je vous ai fidèlement expôsé l'état des affaires; vous sçavez quelles sont mes vûes; vous n'ignorez pas d'avantage quelle autorité ont sur moi vos conseils. Socrate voudroit que je répondisse aux avances de Nicias: mais, uniquement conduit par la crainte de voir régner la discorde entre les grands de la République, Socrate n'envisage les choses que par l'influence qu'elles peuvent avoir sur la République même, & les voit, par conséquent, moins en politique qu'en citoyen; & ce ne sçauroit

être ici ma façon de les considérer. Si , d'ailleurs , je compte beaucoup sur la droiture de son cœur , je ne me défie pas moins de la subtilité de son esprit. Il m'a déjà réduit au silence sur le point dont il est question; mais c'est quelquefois sans me convaincre , qu'il me confond. Je vous conjure donc , mon cher Diodote , de peser tout avec votre prudence accoutumée , & d'être persuadé que je ne me conduirai que par vos Conseils , fûssiez-vous , même de l'avis de Socrate , qui n'est pourtant pas , comme vous voyez , l'avis auquel je me conformerois le plus volontiers.



LETTRE CXVII.*

NICIAS A ALCIBIADE.

MON dessein n'est pas d'examiner ici auquel de vous ou de moi, l'on doit imputer les premiers torts. Quelque équité que je m'isse ou crûsse mettre dans cette discussion, il seroit difficile qu'elle fût exempté de partialité. Je suis homme, offensé, aigri; & je n'ai pas de ma vertu une assez haute idée pour me flatter d'y être aussi juste que je voudrais, & croirais l'être. C'est donc, tant aux événements qu'aux gens désintéressés, que je laisse à me justifier sur le fond de notre querelle. Je conviens, en attendant, que toutes les apparences y sont contre moi. Mon amitié vous étoit si nécessaire, & j'avois si peu à attendre de la vôtre, que je sens qu'il ne sçauroit paroître proba-

ble, sur-tout à ceux qui savent jusques où va votre ambition, qu'avec tant de raison de me ménager, ce soit vous qui m'avez forcé à la rupture. J'avoüe encore que ceux qui ignorant par combien d'outrages secrets vous aviez lâssé ma patience, m'ont vû vous attaquer dans le conseil avec si peu de ménagement, &, ce sembloit, avec si peu de raisons de le faire, doivent également me condamner; d'autant plus même que la prière que, dès le lendemain je vous envoyai faire par Stéficrate, d'oublier ce qui s'étoit pâssé, semble plus annoncer qu'en secret je me condamnois moi-même. Mais j'aurois encore été plus sûr que cette démarche me commettoit, & que vous, en particulier, ne lui donneriez pour cause que la peur, que je ne l'en aurois pas moins faite. Ma réputâtion suffisoit pour que le honteux motif auquel vous l'avez attribüée, ne fût pas

adopté du Public : de quelque façon ,
enfin , que ce pût être , je risquois trop
peu en l'accordant au bien de la paix
pour que des considérations si frivoles
à mes yeux pûssent me retenir sur ce
qu'en qualité de citoyen je croyois de-
voir à ma patrie. C'est en partant du
même principe , que je n'ai pas été plus
blessé de l'injustice que sur ce point
vous affectiez de me faire , que je n'ai été
découragé de la façon dédaigneuse , &
insultante dont vous avez reçu ma pro-
pôfition ; & je crois que je ne puis mieux
prouver l'un & l'autre , qu'en vous ex-
hortant encore à immoler ainsi que
moi votre ressentiment aux intérêts de
la République. Ce n'est point que , com-
me vous , je croie que vous lui foyez af-
fès cher pour qu'elle se trouve lésée lors-
que vous croyez l'être ; mais si , par rap-
port à moi , je ne crains , à quelque égard
que ce soit , les suites d'une inimitié dé-

clarée entre nous , j'avoüe que , par rapport à cette même République , je ne puis les envisager avec la même indifférence. Tous deux par notre naissance , & nos richesses ; vous , par la juste espérance que lui donnent vos talents ; moi , par le succès que ses armes ont toujours eu entre mes mains , nous y tenons un rang si distingué qu'il seroit impossible , si nous en venions au point de ne plus garder de ménagements l'un avec l'autre , que nos dissensions ne l'ébranlassent point. Tant de calamités l'accâblent déjà , que je voudrois , s'il se pouvoit , lui sauver les malheurs qu'elle auroit à craindre de nos divisions. Le moindre des maux qui pourroient en résulter pour elle , seroit votre exil , ou le mien ; & si j'ai la vanité de croire que je ne lui suis pas inutile , je ne suis point assez peu éclairé , ou assez injuste pour dire , ou pour penser qu'elle ne perdît rien en vous

perdant. Tâchons donc de lui conserver deux citoyens qu'il lui seroit si difficile de remplacer. Ne la mettons point par la guerre qu'inailliblement nous allumerions dans son sein, dans la nécessité crüelle de se priver de l'un ou de l'autre. La fierté, & l'impétuosité de votre caractère, ou ne vous ont point jusques ici permis ces réflexions, ou ne vous en ont pas laissé profiter; & ce que j'ai crü devoir à ma dignité, ne m'a pas permis, à mon tour, d'écouter plutôt que je ne fais, ce que le bien public exigeoit de moi. J'ai scü, enfin, surmonter les mouvements de ma vanité, & voir à quel point elle m'écartoit de la véritable gloire, en me faisant trouver de la bassesse dans une démarche que je devois à ma patrie. Vous pouvez sur vous ce que j'ai pü sur moi. N'examinez pas plus que moi-même lequel de nous deux a eu les premiers torts, ou

en a eu le plus. Pourriez-vous bien vous flatter d'être juste où, malgré toute ma modération, j'ai craint de ne pas l'être assez? Ce que j'exige de vous n'est pas que nous soyons amis, ou que nous feignions de l'être: le dernier nous feroit trop peu d'honneur, & je crois l'autre impossible; mais, en conservant nos sentimens, ne cherchons pas respectivement à nous nuire, puisque l'intérêt de la patrie, cet intérêt que je ne crois pas moins sacré pour vous qu'il ne l'est pour moi-même, ne nous le permêt pas.

Stésicrate que j'ai encore prié de vous voir, vous instruira plus amplement de mes dispôptions. Fassent les Dieux qu'en l'écoutant vous vous disiez qu'il est rare, & que les autres ayent avec nous tous les torts que notre passion leur prête, & que nous en ayons avec eux, aussi peu que, souvent, notre amour-propre nous le persuade!

LETTRE CXVIII.

NÉMÉE AU MÊME.

O ! LA délicieuse infidélité que je vous fis hier , mon cher Alcibiade , & que je vais avoir de plaisir à vous la raconter ! J'étois seule chez moi. Quoique le tems fût d'une beauté admirable , & que je me fûsse levée dans l'intention d'en profiter, je ne sçais quelle sombre , mais douce mélancolie vint me donner du goût pour la solitude , & me faire changer d'intention. Oh ! sûrement , Vénus vouloit me payer du superbe sacrifice que je lui avois fait la veille, J'étois seule : Thrazylle entra ; puisqu'il me parut aussi beau que vous , il falloit qu'il le fût plus que l'amour même. Il sortoit de chez Axiochus où il venoit de faire un de ces dîners brillants qui laissent dans l'esprit

tant de gaieté & de feu. Je ne sçais par quelle heureuse fatalité, nous qui nous connoissons depuis si long-tems, eumes aux yeux l'un de l'autre ces grâces qu'on ne se trouve jamais, à ce qu'on dit, qu'à la première vüe. J'étois charmante : une nuit pâssée dans le repos le plus profond, avoit répandu sur tous mes charmes une fraîcheur que je conviens qu'ils n'ont pas toujours. Assez peu vêtue, & cependant on ne peut pas mieux mise, j'étois voluptüusement couchée sur un lit que j'avois fait joncher de fleurs : car j'ignorois si vous ne viendriez pas ; & l'espérance que je pourrois vous voir, & le desir que avois qu'elle se réalisât, avoient jetté dans mon âme une sorte de moleste, qui, pour devenir quelque chose de plus vif, n'attendoit que la présence d'un objet fait pour l'augmenter. Je ne pensois pas ; mais il me sem- ble que je sentoie beaucoup. Je regardai

Thrazyllé assés long tems avec une douce langueur : lui , de son côté , sembloit ne me voir qu'avec la plus vive émotion , & une sorte de surprise qui , en me flattant de la façon la plus sensible , mirent dans mon âme , & par conséquent dans mes yeux , je ne sçais quelle impression de volupté que le traître , bien digne d'être votre élève , faisît avec une habileté singulière. Ses regards qui , de moment en moment , devenoient plus ardens , & plus tendres , portèrent , enfin , dans tous mes sens un feu auquel je crois que je n'aurois jamais pû résister , eüssé-je eu , même , autant d'envie de m'en défendre que je m'en sentoïis peu. Je voulus lui parler ; & ne pûs que lui sourire , mais sûrement comme la Déesse que je sers souvroit à Adonis quand elle l'appelloit dans ses bras. Thrazyllé , aussi troublé que moi , ne pût lui-même me dire tout ce que je lui inspirois ; mais

combien l'enchantement qui étoit peint dans ses yeux , ne m'en instruisoit-il pas ; & quels sont les termes qui eûssent pû me le dire aussi-bien ! Son ardeur , enfin , rendit la mienne si vive , qu'emportée loin de moi-même , sans le sçavoir , je lui tendis les bras. Avec quelle violence il s'y précipita , mon cher Alcibiade ! & par combien de transports ne répondit-il pas aux miens , & ne s'en montra-t-il pas digne ! Non ! vous ne connoissez pas le charme de ces plaisirs que l'imagination n'avoit point prévûs ! La vôtre , usée par ses projets , ne peut jamais vous permettre cette ardeur qui , hier , nous embrâsoit. Quand les femmes que vous vous soumettez , seroient mille fois plus aimables, les attaquant toujours sans desir , ou ne les desirant que par air , à peine leurs charmes ébranlent-ils vos sens. Vous n'allez à un rendez-vous , que sûr des plaisirs qui vous y attendent.

& les ayant déjà diminués par l'idée que vous vous en êtes faite ; ou , s'il vous arrive d'en trouver d'aussi inopinés que le furent les nôtres , en se rendant avec tant de promptitude , c'est par une si fausse tendresse qu'on cherche à en couvrir la honte ! ou l'on vous montre tant de choses que l'on ne sent pas , ou l'on cherche tant à vous cacher ce que l'on sent ! l'art , de quelque façon que ce soit , y dérobe tant à la nature , qu'il ne vous est pas possible de vous peindre l'égarement de Thrazylle , & le mien. Notre première fougue , enfin , se dissipa ; mais nous n'y perdîmes rien. A l'impétuosité dont nous nous étions jettés dans les bras l'un de l'autre , & qui n'avoit été pour chacun de nous deux qu'une frénésie , succédèrent cette délicate volupté , & ces ingénieuses & piquantes recherches qui sçavent si bien renouveler les desirs : source de transports

pour l'amant , d'éloges pour la maîtresse ; & de plaisirs pour tous deux. O ! combien je vous ai été infidelle ! Mais , comprenez-vous qu'avec si peu de dispôtion à le devenir , on puisse se rendre si coupable ! Car , enfin , si je ne vous attendois point , je vous espérois ; & dans la rêverie où Thrazylle me surprit , il me semble que je ne desirois que vous. Pourquoi , aussi , ne vîntes vous pas ? Le reste du jour se pâssa dans des délices que je n'entreprendrai point de vous peindre , & que , peut-être , vous ne comprendriez pas. Vous ne sçavez que trop bien , Perfide ! inspirer de l'amour ; mais il ne peut jamais vous rendre heureux qu'à demi , puisqu'au bonheur de le partager , vous préférez toujourns la gloire de le faire naître.



L E T T R E C X I X.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

C'EST bien sincèrement que je vous félicite de vos plaisirs. Je suis, plus que jamais, de votre avis sur le mérite de l'inopiné; & jamais je n'eus de meilleures raisons pour en être. Quoi que j'eusse arrangé ma journée, comme la vôtre s'est arrangée d'elle-même, je n'ai pas, à beaucoup près, eu le même sujet d'en être content. Un assez joli visage, trop de prétentions pour si peu de chose, des sentiments, du romanesque, voilà tout ce que j'ai trouvé. Il y avoit, pourtant, quinze grands jours que cela se faisoit courir. Eh puis! calculez sur la longueur de sa résistance, ce que peut valoir une femme. Aussi, tout en lui jurant, comme il le falloit, de l'aimer le reste de ma vie,

me promettois-je bien tout bas de ne la revoir jamais : il est inutile que je vous dise auquel de ces deux ferments je serai le plus fidelle. Je suis bien aise , par rapport à vous , de ce qu'en sortant d'un des plus insipides tête à tête que jamais j'aie dûs *au tendre amour* , le hasard ne m'a point fait tourner mes pas de votre côté. Je ne vous aurois pas interrompus pour bien long - tems ; mais , quelque courte qu'eût été ma visite , je conçois , & de reste , que Thrazylle , & vous , l'aurez trouvée encore bien longue. Ce qui vous en a sauvés , c'est la parole que j'ai donnée à Dercyle de souper avec elle , chaque fois qu'il lui plaira de changer d'amants. Je ne sçais si elle le fait exprès ; mais en voilà trois en moins de trois semaines. Je commence à craindre sérieusement que si , comme nous disons , *elle n'enraye pas* , elle ne me laisse disposer d'aucune des soirées de ma vie. Adieu ,
charmante

charmante , quoique infidelle Némée.

Dans quelque tems d'ici (car je sçais trop quels sont les égards que l'on doit à un nouvel engagement , pour ne point , de moi-même , suspendre mes droits.) je vous prierai de vouloir bien ne pas donner au seul Thrazylle toutes les soirées de la vôtre.



L E T T R E C X X.

HÉGÉSIDE A ALCIBIADE.

IL est , je crois , tems , ou jamais , de vous mettre dans ma confiance.

La douleur que me causa votre changement , eut pour moi quelque chose de si terrible , que , n'ôfant me flatter de pouvoir un jour m'en venger sur vous , je me promis , du moins , de ne m'exposer jamais à en sentir une pareille. Les seuls moyens de m'en préserver , étoient , ou de mettre désormais dans mes engagements , toute la légéreté possible , ou de renoncer pour jamais à l'amour. Malheureusement je me sentoiss pour le premier de ces deux partis une répugnance qu'avec l'idée que vous avez des femmes , & ce que je viens de vous faire éprouver , vous ne me croirez sûrement pas : l'autre

ne pouvoit être que très-pénible pour une âme naturellement tendre, & que le calcul & l'analyse n'ont pas, à beaucoup près, aussi desséchée que vous vous plaisez à le dire. Il falloit, même, qu'il me le fût encore plus que le premier, puisque, toutes réflexions faites, ce fut à la légéreté que je me dévoüai. Quoique je ne crûsse donc pas à tous les hommes, ces principes de corruption, & de . . . (vous ne ferez pas fâché, je pense, que ma politesse épargne le reste.), dont vous vous faites une si grande gloire, je n'en résolus pas moins de me conduire avec ceux qui pourroient prétendre à me plaire, & qui y parviendroient, comme si j'eûsse eu la plus entière certitude de ne retrouver qu'un Alcibiade dans chacun d'eux. Si, par hasard, vous vouliez douter de la constance dont j'ai suivi le plan que vous m'aviez forcée de me faire, je doute que les cris de tous ceux qui vous

ont succédé auprès de moi , vous le permissent. Dans la crainte , même , que , soit de leur côté , soit du mien , l'amour ne me fit perdre de vie ma sûreté , ou ne m'endormît sur mon ressentiment , loin d'attendre pour quitter , que le goût que je paroissais inspirer eût perdu de sa force , ç'a toujours été , non-seulement lorsque je devois lui en supposer le plus , mais quelquefois avant que ma propre illusion se fût dissipée , que je me suis déterminée à l'inconstance.

Avec aussi peu de raisons de m'engager , que j'en ai trouvé le plus souvent , j'eusse mieux fait , sans doute , de ne me pas livrer. Jamais le dépit n'a donné à une femme , que des conseils avilissans ; & je ne l'ai éprouvé que trop. Mais , quelque peu de besoin que j'en eusse quand vous m'eutes quittée , quelques reproches , même que je m'en fisse , pouvois-je ne vous pas remplacer sans courir le risque de vous faire

croire que l'inaction où je me serois tenue, n'auroit eu d'autre cause que la perpétuité du regret de vous avoir perdu, & l'impossibilité d'en aimer un autre après vous? Que ce fût ou non l'ouvrage du dépit, c'étoit toujours vous prouver qu'on pouvoit ne se pas moins consoler de vous, que de tout autre. Cette malheureuse idée me perdit; & je ne puis, aujourd'hui, considérer sans frémir combien je lui ai dûs d'erreurs dont, si j'eusse pû ne me la pas faire, je n'aurais point à rougir. Le premier instant où je me sois pardonné d'avoir affiché une façon de penser qui, dans le fond, est si peu la mienne, a été l'instant où, vous étant chargé, peut-être, en secret du soin de venger les victimes de mon inconstance, vous m'avez, de nouveau, jugée digne de vos attentions. Il me seroit impossible de vous exprimer le plaisir avec lequel je vous ai vû, & le projet de me

faire une seconde fois porter vos chaînes , & , avec de si puissants motifs de vous défier de moi , ne prendre le desir que moi-même je marquois de vous ren-gager , que pour l'effet d'un sentiment dont , tout malheureux que vous l'aviez rendu , je n'avois pas pû triompher. Si je ne me flattois point de vous voir tomber dans les pièges qu'autant que je l'avois pû , sans trop vous déceler mes vûes , je n'avois pas un moment cessé de vous tendre , ce n'en étoit pas moins le vœu le plus cher , & le plus continû de mon cœur. J'ôsois , pourtant , me dire quelquefois qu'il ne se pouvoit pas que je parûsse manquer de mœurs à un si haut point , & m'être fait à cet égard une si brillante réputation , sans que je vous parûsse plus que jamais mériter votre hommage ; mais , quelque bien fondée qu'elle fût , ce n'étoit , pourtant , qu'une espérance. Si , lorsque je fus

alléz heureuse pour la voir enfin se réaliser , j'exigeai que vous me rendissiez des soins qui constatassent votre retour vers moi, ce n'étoit pas, comme sûrement vous l'avez crû d'abord , que ces mêmes soins fussent nécessaires, soit à ma vanité, soit à mon cœur, mais pour que la vengeance que je méditois, en fût tout-à-la-fois plus éclatante, & moins douteuse : vous sçavez si mes projets m'ont réussi. Plus, au reste, vous devez être sûr que, pûsse-je l'être de vous avoir inspiré la passion la plus violente, & la plus sincère ; & que (ce dont, sans doute, vous ne vous flattez pas.) dûsse-je moi-même vous adorer, je ne vous reprendrai jamais, moins vous devez imaginer que les menaces que vous me faites puissent avoir de quoi m'épouvanter. Quand on est chargé d'un ridicule aussi accablant que l'est pour vous le ridicule que je viens de vous donner, on a tout-à-fait mauvaise

grâce de vouloir en faire craindre aux autres. Jamais, quoique vous puissiez faire, vous n'infirmerez les titres dont avec une imprudence que j'ai encore peine à concevoir vous m'avez armée contre vous : car, de bonne foi, comment voulez-vous qu'on interprète la lettre où, avec une très-fausse tendresse, il est vrai, mais avec les supplications les plus humbles, vous me conjurez ou de vous rendre mon cœur, ou de permettre du moins que vous fassiez passer notre rupture pour ce que nous appelons *un coup fourré* ? Partager entre nous deux l'avantage que je remporte sur vous, seroit, ce me semble, l'anéantir ; mais, la proposition que vous m'en faites, ne m'offrit-elle pas cet inconvénient, vous n'avez point en pareil cas assez ménagé mon amour-propre, pour que je consente à avoir pour le vôtre la plus légère condescendance. Entre

ATHÉNIENNES. 185
nous point de traité. Vous êtes quitté,
vous passerez, s'il vous plaît, pour l'être.
Tout ce que je puis donc faire pour vous
est de vous permettre, non-seulement de
lire cette lettre à tout le monde, mais d'en
laisser prendre copie à tous ceux à qui
elle pourra paroître en valoir la peine.



L E T T R E C X X I .

A L C I B I A D E A A X I O C H U S .

QU'ELQUE peu d'esprit que vous connoissiez à Aglaophon , vous auriez , ce me semble , mon cher Axiochus , dû présumer qu'avec le besoin qu'il avoit que vous me parlâssiez en sa faveur , il pouvoit n'être point assez stupide pour vous dire quelle est la cause de ma colère contre lui. Ce qui me prouve , en effet , qu'il s'est bien gardé de vous en instruire , c'est que vous n'attribüez encore sa disgrâce qu'à un de ces caprices qui rendent toûjours les Grands si dangereux pour les Petits , & que ceux - là font si fréquemment , & quelquefois avec bien peu de raison , accusés de mettre à la place de la gratitude qu'ils pourroient devoir à ceux-ci. Quoique , par la forte

d'humiliation qui me paroissoit en rejaillir sur moi, je me fûsse promis de garder le silence sur ce qui m'a fait bannir Aglaophon d'auprès de ma personne, les reproches que vous me faites sur mon injustice, & l'ardeur de vos sollicitations pour lui, me forcent également à le rompre. Si, après m'avoir entendu, vous croyez encore devoir me condamner, je vous promets de lui rendre avec mes bonnes grâces tout ce dont mon indignation l'a privé : mais c'est d'un peu loin qu'il faut que je prenne ce récit.

Dégouté plus que je ne pourrois vous l'exprimer, de l'apprêt dont les femmes en général, surchargent, ou masquent la nature, & voulant jouir d'un spectacle qui pût m'être nouveau, j'avois chargé un certain Sophronyme, depuis votre absence, Intendant de mes plaisirs secrets, & de tous les hommes, peut-être, le plus digne de cette place, de

me trouver une jeune personne qui réunît à tous les agréments que je desirois toujours , cette sorte de simplicité que je n'avois encore rencontrée nulle part , & de qui l'âge , & l'éducation pussent me garantir l'innocence. Pour qu'elle ne dépendît absolument que de moi , je donnois jusques à six talents d'or. Il est presque inutile que je vous dise qu'à ce prix Sophronyme en eût bientôt une à m'offrir , & (autant que sur ces sortes de choses , on peut en croire aux apparences.) telle à tous égards que je le desirois. Cette fille , de la naissance la plus obscure , orpheline depuis six semaines , restée sans biens , étoit alors auprès d'une parente éloignée qui , malgré l'indigence où elle languissoit elle même , avoit bien voulu s'en charger. Cette même indigence qui ne pouvoit que lui rendre très-onéreux , l'engagement qu'elle avoit contracté ,

le desir si naturel de s'en voir délivrée, peu de principes, sans doute, la soif de l'or (car vous sentez bien qu'il avoit nécessairement fallu l'intéresser dans le marché.) ne permirent pas à cette malheureuse, de rejeter long-tems les offres de Sophronyme. Tout convenu entre eux, il ne fut plus question que de me faire voir ma victime qui, eût-elle eu autant de beauté qu'on lui en attribuoit, pouvoit n'en avoir pas moins une beauté qui ne me plût pas. Sous un de mes travestissemens ordinaires, & comme parent de cette femme, je me rends donc un soir chez elle. Cette jeune infortunée paroît; & malgré l'air de misère qui perçoit en elle de toute part, & sous lequel Vénus même n'auroit pû que perdre de ses charmes, malgré la disgrâce universelle qu'elle tenoit d'une éducation on ne peut pas plus négligée, fait sur moi toute l'impression

dont Sophronyme s'étoit flatté. Ce dernier, enfin, me l'amène à ma maison du Pirée, que, comme celle de toutes les miennes où je pouvois le mieux la cacher à tous les yeux, je lui avois choisie pour demeure. L'élégance de l'ajustement sous lequel je m'y présentai aux siens, & la richesse de l'appartement où je la reçus me parurent beaucoup l'étonner, mais moins encore que tout ce qui sembloit lui être destiné, & à quoi l'état de médiocrité où elle m'avoit vû la veille, ne lui avoit point permis de s'attendre. Des robes superbes ou du plus grand goût, des bijoux de toute sorte, des esclaves, enfin tout ce qui pouvoit flatter ses regards, étoit répandu autour d'elle avec la plus grande profusion, & la plongeoient dans une surprise in'exprimable. Quoique, telle qu'on me l'avoit amenée, elle m'offrît assez de charmes,

& que j'eusse désiré de le lui prouver, je crus devoir céder à l'empressement qu'elle témoigna d'être parée. Resté à sa toilette dont il me parut que les plus essentiels devoirs lui étoient tout-à-fait nouveaux, je pris avec elle quelques libertés, telles qu'il les falloit, ou pour parler plus juste, telles que je jugeai qu'elle devoient être pour préparer son imagination sans trop effaroucher sa pudeur : c'est-à-dire que je fus avec elle, moins téméraire que galant. Je remarquai toutesfois qu'expôfant avec la plus singulière négligence la plus grande partie de ses charmes à mes yeux, elle veilloit sur sa gorge avec une attention dont rien ne pouvoit la distraire. Ce soin, comparé avec sa tranquillité sur tout le reste, me fit penser deux choses : l'une, qu'il falloit que cette même gorge qu'elle déroboit à mes regards d'une façon si marquée, ne fût

point belle , & qu'elle ne l'ignorât pas ; l'autre , qu'il se pouvoit très-bien qu'elle n'eût pas à beaucoup près toute l'innocence qu'en elle j'avois crû acheter.

Ce qui , dans ce moment , achevoit de confondre mes idées , c'étoit de la trouver toujours plus étonnée de mes entreprises , que honteuse de son obéissance : encore une fois , étoit-ce de sa part ignorance , ou habitude ? Si c'étoit la dernière , elle étoit , assurément , prise de bien bonne heure : si c'étoit l'autre , il falloit avouer qu'elle étoit bien complète. J'avois , par moi-même , beaucoup plus de pente à supposer l'habitude que l'ignorance ; mais à la surprise du plaisir qui paroïssoit résulter pour moi , de ce que je me permettois , cela ne m'étoit guères possible. D'ailleurs , devant des gens éclairés on ne jouë l'innocence avec succès que quand il est vrai qu'on en a : cependant , nul embarras !

ras ! quel prodige ! du moins , en étoit-ce un pour moi. Ce qu'il y avoit encore de plus singulier , c'étoit le parfait désintéressement qu'elle sembloit porter à tout cela. Chaque fois que je lui disois à quel point elle me charmoit , elle ouvroit sur moi de grands yeux , les plus beaux du monde , à la vérité , mais dans lesquels je ne lisois qu'une sorte d'étonnement stupide auquel jamais aucun autre mouvement ne paroissoit se mêler. Quoique je me fusse bien promis de la dispenser des sentimens ; c'est-à-dire , de ne pas attendre pour me rendre heureux , que je lui en eusse inspiré , je ne pus m'empêcher d'être blessé que ma présence , & mes empressements la laissassent dans un état si tranquille. On veut plaire , même à ce qu'on veut le moins aimer. Cet effet de la vanité , se cacheoit en moi sous le masque de la délicatesse. Je ne de-

mandois à Lyfidice (du moins je le croyois.) ni les transports , ni l'égarement d'une véritable passion ; mais j'aurois désiré (& , ce me sembloit encore ; plus pour elle-même que pour moi.) que l'obéissance seule ne la mît point dans mes bras ; ou , s'il se pouvoit que je ne prisse rien sur son cœur, de trouver en elle de quoi me dédommager de ce que son cœur ne me donneroit pas. Tout violents, donc, qu'étoient mes desirs, & quelque satisfaction que j'eusse imaginée à n'avoir pour les calmer, besoin ni du moment, ni du goût, je crus, tant pour mon bonheur que pour le sien, devoir ne lui offrir le maître que sous l'apparence de l'amant ; & joindre à la douceur de la voir ne dépendre que de moi, le plaisir de lui faire penser qu'elle ne dépendoit que d'elle-même. Elle me plaisoit beaucoup : je croyois vouloir à lors qu'elle me plût long-tems ; & pouvois-je m'en flat-

ter si je ne me faisois pas un peu de cette illusion qui rend pour nous en général, & pour moi en particulier, le desir si semblable à l'amour? Ces réflexions que je fis pendant qu'on l'habilloit, me rendirent tout d'un coup aussi froid que j'avois été ardent; mais quelque subit, quelque marqué, même, que fût ce changement, elle ne parut seulement pas s'en appercevoir. Enfin, on nous laissa seuls. Il n'y eut alors rien que je ne tentâsse, & vainement, pour tâcher de l'occuper de moi: remplie d'elle-même, de sa parure, de ses bijoux, jamais je ne pus un seul instant me flatter de l'en distraire. Je lui dis des choses tendres, elle m'en remercia; mais comme elle auroit remercié de la plus simple politesse. Ennuyé de n'en tirer jamais rien de plus, j'avoüe que cette délicatesse qui, jusques-là, m'avoit si mal servi, m'abandonna. Il ne me

parut plus de l'importance dont je venois de le juger , de ne chercher à me rendre heureux auprès d'elle , qu'après que par mes soins je l'aurois amenée à l'amour. Je commençai à craindre qu'il ne me fallût beaucoup de tems pour toucher un cœur qui par lui-même n'annonçoit pas de grandes dispôfitions au sentiment , sur lequel , quelque envie que j'en eûsse , je ne pouvois me dissimuler que je n'eûsse tout au moins fait très-peu d'impression , & qu'il se pourroit que je ne touchâsse jamais davantage. « Pourquoi , me dis je , m'op-
» pôser moi-même des obstacles lorsqu'il m'est si facile de jouïr de mille
» beautés que je ne puis regarder sans
» éprouver cette impatiente ardeur pour
» laquelle le plus léger retardement est
» trop encore ? Ne se peut-il pas , aussi ,
» que plus je chercherai à lui faire
» connoître le sentiment , plus je lui

« apprenne à quel point elle en est éloi-
 » gnée ? Eh bien ! ses plaisirs , & les
 » miens en seront moins vifs : qu'en
 » sçais-je ? m'est-il donc toujours si né-
 » cessaire d'aimer, & même d'être aimé ;
 » & est-il impossible qu'elle soit elle-
 » même assez heureusement née pour
 » n'avoir pas plus que moi-même ,
 » besoin du secours de ces illusions » ?

Pendant que toutes ces idées se pré-
 sentoient à mon esprit , j'avois machi-
 nalement pris Lyfidice dans mes bras ;
 & , plus sûr de mes desirs que je ne l'é-
 tois encore de mes intentions , la con-
 duisois dans cette pièce écartée que
 vous connoissez , & où j'ai rassemblé
 tout ce qui , en inspirant la volupté ,
 peut favoriser l'amour.

Le feu qui , sans doute , animoit
 mes regards , l'ardeur dont je la ferrois
 dans mes bras , mes soupirs , mon agi-
 tation ne me parurent point d'abord

plus l'émouvoir que l'embarrasser. Lorsque je l'eus fait asseoir, je me mis à ses genoux. Cette attitude l'étonna, mais ne l'instruisit pas. Elle avoit, cependant, les yeux baissés. Je la priai tendrement (car avons nous toujours besoin d'aimer pour être tendres!) je la priai, dis je, de les lever sur moi; elle m'obéit. *Attachez-les sur les miens, belle Lysidice*, lui dis-je; *& si je vous suis indifférent, jouissez, du moins, de tous les transports que vous m'inspirez.* M'obéir encore, mais ne faire exactement que cela; sourire, mais sans expression, furent encore toute la réponse. Cependant, cette douce langueur que jusques-là j'avois si vainement cherchée dans ses yeux, commença à s'y peindre; d'elle-même elle les fixa sur les miens; & cette même langueur, cette sorte de trouble qui accompagne presque toujours les premiers desirs d'une jeune

personne ; tout , enfin , rendit Lyfidice si touchante qu'il me fut impossible d'attendre plus long-tems mon bonheur. Toute dispôlée que je la trouvois à ne le pas retarder , je craignis , si je lui demandois d'y consentir formellement , qu'elle n'y apportât une résistance dont , quelque peu durable qu'elle pût être , l'instant ne pouvoit que me faire un supplice. Que de choses charmantes ne sacrifiai-je pas à cette crainte ! mais que je la connoissois mal ! Je n'avois , en effet , presque plus besoin de son aveu , qu'elle ne paroïssoit seulement pas imaginer qu'elle dût se défendre. Autre sujet de commentaires pour moi : car , étoit-ce à cette soumission absolue à toutes mes volontés , dont on lui avoit fait le premier de ses devoirs ; n'étoit-ce qu'à l'excès de son ignorance que je devois ce triomphe si peu disputé ? Quelque étendue que , dans mes idées , je donnâsse à

l'une , & à l'autre , pouvois-je leur en attribuer assez pour trouver en Lyfidice , moins encore de traces de préjugés , que je n'en avois trouvé dans les femmes mêmes qui en avoient conservé le moins ? Que , dans la p^osition où j'étois avec elle , aidé par cette même soumission , par la séduction des sens , par l'amour , j'eusse triomphé des siens , rien n'eût été plus naturel : encore , en supposant tant de choses , une jeune personne mêle-t'elle à ses propres desirs , comme elle oppose aux transports de son amant , des craintes , des répugnances , des combats. Dans l'instant même où , emportée par la plus douce , & la plus puissante des ivresses , tout semble lui faire , de se rendre , la plus pressante des nécessités , on la voit , malgré elle , & sans le sçavoir , peut-être , se défendre encore , & céder , tantôt aux cris de la nature , & de l'amour , tantôt à la tyrannie des

préjugés ; mais Lyfidice ne m'offroit rien de tout cela. A quoi devois-je donc une si prompte victoire ? à la seule crainte que sa mère avoit eüe qu'en lui faisant seulement soupçonner en quoi , dans une femme , on fait consister la vertu , elle ne lui donnât des idées plus faites pour la détruire que pour l'inspirer. Aussi , grâces à ce systême d'éducation si bien raisonné , ne rencontrais-je en Lyfidice , d'autres obstacles que les obstacles qu'il ne dépendoit pas d'elle de m'épargner.—La honte de ce qu'on a fait , ne pouvant provenir que du sentiment qu'on a que l'on vient de faire mal , vous concevez aisément que je lui trouvais après , d'autant moins de confusion avec moi , qu'elle croyoit moins avoir à rougir : passons au reste.

Après quelques moments d'un entretien , aussi froid , & aussi sec de sa part , que de la mienne , il fut abondant ,

& animé , je voulus me rendre tout ce que la nécessité où je m'étois crû de presser ma victoire , m'avoit fait sacrifier ; & il est presque inutile que je vous dise que Lyfidice fut à cet égard aussi docile qu'elle l'avoit été sur tout le reste : cette docilité eut cependant un terme. Cette gorge , toujours cachée à mes regards avec tant de soin , inquiétoit toujours ma curiosité. Il étoit assez naturel que je me flattâsse qu'après tout ce qu'elle m'avoit accordé , Lyfidice ne me disputeroit plus une chose qui , entre elle , & moi , devenoit de si peu d'importance ; je me trompois encore : c'étoit précisément-là que m'attendoit le scrupule. Les raisons , les caresses , l'autorité même , employées tantôt tour à tour , tantôt toutes ensemble , furent long-tems inutiles. Elle s'obstina à défendre contre moi un grand voile que je ne lui avois vû mettre dessus qu'avec chagrin , & sur lequel j'avois déjà , le plus

inutilement du monde , fait mes représentations. S'il fallut presque user de violence pour le faire disparaître , il ne m'en fallut guères moins employer pour profiter du sacrifice qu'à la fin j'obtins qu'elle m'en fit ; & , tout absurde que cela doit vous paroître , il est de toute vérité que jamais je n'aurois vû rougir Lyfidice , si j'eusse bien voulu ne pas exiger d'elle une si simple faveur. La résistance qu'elle m'avoit opposée , n'avoit pour cause , aucune des raisons sur lesquelles je l'avois crüe fondée ; mais l'ordre exprès qu'elle avoit reçu de sa mère de la dérober avec le plus grand soin à tous les yeux. Cette même mère s'étoit flattée , sans doute , que Lyfidice tireroit delà ses conséquences pour le reste ; mais c'étoit ce que celle-ci n'avoit pas fait. Fidelle , au surplus , comme elle le fut à ce qu'on lui avoit recommandé sur les minuties , je ne doute

point que , l'amour , surtout , ne l'égarant pas , ce n'eût été le plus difficilement du monde , que j'en aurois triomphé , & que , peut-être même , je n'y serois point parvenu , si l'on n'eût pas si sottement craint de ne pouvoir l'instruire sans courir le risque de l'égarer.

Le reste d'un jour si heureux , & tout à la fois si nouveau pour moi , fut , comme vous le croyez bien , uniquement rempli par les plaisirs. Les charmes , la complaisance de Lyfidice , mes desirs , plus encore les siens , tout en fut pour moi , une source inépuisable. Ce n'étoit pas qu'au travers de tout cela , elle ne me prouvât à chaque instant , sans le vouloir , à quel point l'amour lui manquoit ; & que , moins elle se croyoit obligée de m'annoblir l'état de son âme , moins , par conséquent , elle se soucioit que je prisse pour l'effet de la passion , ce que je ne devois qu'à ses

sens , plus elle ne me mît dans l'impossibilité de m'y méprendre. Tout tranquille , donc , que , du côté du cœur , elle me laissât moi-même , il ne se pouvoit pas davantage que je ne fusse aussi piqué que surpris de faire sur elle si peu d'impression. Vous n'ignorez point qu'un triomphe obtenu , ne sert jamais qu'à m'en faire desirer un autre. Cette même vanité que je mets toujours à la place de la délicatesse , & par laquelle j'avois voulu débiter avec Lyfidice , recommençoit à me faire un besoin de ce que j'avois immolé à des desirs plus pressants. Au défaut de ce mouvement tendre que , même au milieu du plus grand trouble où je la plongeâsse , je ne lui trouvois jamais , je lui aurois , du moins , desiré cette élégance dans les termes , cette finesse dans les tournures , ces réminiscences de ce qu'elles ont senti , que les femmes sçavent si bien mettre à

la place du sentiment lorsqu'elles ne s'en trouvent pas autant qu'elles l'avoient crû , & qu'il leur en faudroit. Mais quoique je fîsse pour obtenir de Lyfidice , un mot dont mon amour-propre pût tirer quelque parti , son esprit , & son cœur étoient toujours relativement à moi , de la plus desobligeante sécheresse. Si je lui demandois de me dire qu'elle m'aimoit , à la vérité elle ne s'y refusoit pas ; mais c'étoit toujours sans chaleur qu'elle me le disoit , & comme elle m'auroit dit quelque'autre chose que c'eût été.

Les jours suivans ne m'offrant à fort peu de chose près , que les mêmes détails , je crois devoir vous les épargner. L'espérance que j'avois de toucher le cœur de Lyfidice , me soutint quelque tems contre l'ennui crüel que je recevois de sa conversation qui , toujours la même , ne m'offroit jamais plus d'idées

qué de sentiments. Moins son esprit pouvoit s'occuper , plus elle avoit besoin que ses mains le fûssent. Les peintures qui ornent ma maison du Pirée , lui donnérent du goût pour le dessin : sur le champ Aglaophon fut mandé : sa stupidité ne pouvoit que le rendre aimable aux yeux de Lyfidice qui a elle-même l'esprit d'une aridité qu'on auroit peine à concevoir. Cet attrait secret qu'ont l'un pour l'autre , deux êtres qui se ressemblent , n'agit pas moins sur Aglaophon , qu'il n'opéroit sur Lyfidice. La première croyoit ne me rien devoir , le second perdit de vie ce qu'il me devoit : vous devinerez le reste sans peine. Quoique Lyfidice ne m'inspirât plus rien , & que , quelques jours plus tard , je l'eusse rendue à elle-même , je n'en ai pas moins crû devoir punir Aglaophon de son manque de respect. Les bornes que j'ai mises à ma ven-

geance , vous disent assez que ; dans cette circonstance , mon amour-propre a été plus blessé que mon cœur. Si , cependant , toute modérée que je l'ai rendue , elle vous paroissoit n'être point en proportion avec le crime ; ou , qu'en trouvant Aglaophon aussi coupable qu'il l'est à mes yeux , vous n'en desirâssiez pas moins sa grâce , je vous répète ici que je n'ai rien à refuser à la tendre amitié qui nous unit.



LETTRÉ

LETTRE CXXII.

LE MEME A NÉMÉE.

LA prodigieuse dissipation où je vis depuis que je ne vous ai vüe, ne m'a point empêché de sentir que je ne vous voyois pas, & de me reprocher mille fois de sacrifier les plaisirs que j'étois si sûr de trouver auprès de vous, à la sottise vanité d'occuper de moi, des femmes pour qui je ne sens rien, & qui pourroient bien être à mon égard dans les mêmes dispositions. Par Minerve ! ma chère Némée, si les hommes le plus jaloux de ma gloire, sçavoient, & ce qu'elle me coute, & combien souvent elle m'ennuye, ils cesseroient bientôt de m'envier une si onéreuse célébrité ; & si les femmes que je dédaigne, pouvoient sçavoir aussi, combien peu je

Part. IV.

○

rends heureuses , celles qui trouvent grâce devant mes yeux , je ne doute pas davantage qu'on ne les vît bientôt regarder le bonheur de me plaire , comme un des plus cruels accidents qui pûssent jamais leur arriver. Il ne nous seroit , je crois , pas moins impossible de nous oublier absolument tous deux , que de n'avoir pas de distractions. Les beautés nouvelles qui ont daigné venir au Céramique, me donner des preuves de leur tendresse , ne m'ont pas assez intéressé pour que je pûsse un seul instant vous perdre de vue. Ce n'est pas , cependant , qu'il n'y en soit venu de bien jolies , & de bien ridicules ; mais également amusé sur les ridicules , & sur les agréments , je commence à n'être pas plus touché des derniers que je ne suis amusé des autres , & à croire qu'on peut à tous égards faire beaucoup mieux que je ne fais. Moins aucune d'elles a pû vous

effacer de ma mémoire, plus je crois aussi devoir me flatter que votre fantaisie pour Thrazylle, quelque violente qu'elle ait pû être, n'aura pas si absolument triomphé du goût naturel que vous aviez pour moi, que vous ne vous foyez quelquefois rappelé cet Alcibiade de qui vous seriez l'unique passion s'il se pouvoit qu'il en eût une; & qui, du moins, vous donne la plus éclatante préférence sur tous les objets auxquels la triste nécessité de soutenir la gloire de son nom, le force de s'arrêter en passant. Je connois pourtant, assez l'emportement de vos goûts pour être persuadé que, dans les premiers moments de votre dernière phrénésie, ce n'aura pas été mon idée que vous vous ferez présentée le plus; & je suis trop équitable pour vous en faire un crime; mais, enfin, il y a quinze jours que vous aimez Thrazylle. Ce terme, beaucoup trop long pour une

erreur, suffiroit presque à un sentiment: Je ne sçaurois, d'ailleurs, imaginer que vous foyez d'humeur à vous donner long-tems l'air d'une grande passion, & à chercher dans la constance, les plaisirs que vous n'avez jusques ici trouvés que dans la légéreté. Je vous attends donc ce soir à ce même Céramique, témoin depuis si long-tems de prières sans desirs, de résistances sans vertu, de défaites sans amour, de transports sans ardeur, & de protestâtions sans vérité. J'ai un besoin que je ne pourrois vous exprimer, de m'y délasser dans vos bras, de toutes ces grandes aventures qui m'ont pensé faire périr d'ennui: venez donc y rapporter tout à la fois la gayeté, les desirs, & les grâces. Il m'est arrivé de *Milet* un cuisinier admirable, & de *Lampsaque*, des vins délicieux. Revenez, mon aimable Némée, y faire le bonheur d'Alcibiade.

Quelque amoureux que puisse être Thrazylle , & quelque envie que vous puissiez avoir de vous en souvenir , il ne se peut point que la vivacité de mes transports ne vous le fasse pas oublier.



L E T T R E C X X I I I .

N È M È E A A L C I B I A D E .

DEUX raisons qui , dans le tems me parurent d'une égale force , m'engagèrent à vous confier l'amour extrême que j'avois , ou que , pour parler comme vous , je croyois avoir pour Thrazylle. La première des deux , fut la sorte de scrupule que je me fis de former sans vous le dire , une liaison qui , nécessairement , devoit m'enlever à vos desirs ; l'autre , fut l'espoir que vous respecteriez mon sentiment , & que vous ne seriez point blessé que je ne voulûsse plus ni amuser vos loisirs , ni être l'objet de votre caprice. Je me suis trompée ; mais vous ne vous abusez pas moins lorsque vous croyez que , le cœur plein d'un autre , j'aurai la bassesse de voler dans

vos bras , & d'y oublier ma tendresse , & mes serments. Il est vrai qu'ayant été jusques à Thrazylle , mon goût dominant , mes engagements avec d'autres , n'ont pas empêché que je ne fusse à vous toutes les fois que vous l'avez désiré : mais ces engagements , qu'étoit-ce que de passagères fantaisies dont , même pendant qu'elles m'occupaient le plus , je sentoís toute la foiblesse ? Que me donnoit-on ? que donnois-je à mon tour ? Pourquoi me serois-je enchaînée quand je n'enchaînois pas ? A quoi bon , enfin , me serois-je piquée d'une délicatesse que mon cœur ne me prescrivait pas , & que la vanité seule rendoit nécessaire à ceux qui auroient désiré que j'en fusse plus susceptible ? Les tems sont bien changés ! Je crois , dites-vous avec votre légéreté ordinaire , que j'aime Thrazylle ; & comme il y a déjà quinze jours que je me fais cette illusion ,

je devrois en être desabusée. Quoique je ne me rappelle pas d'avoir eu jamais de si fortes fantaisies, il est possible que ce n'en soit qu'une ; peut être, même, n'est-ce qu'une erreur de mon imagination ; mais, en supposant ce dernier cas, vous éprouverez qu'un sentiment qu'on se croit, produit sur le cœur le même effet que le sentiment qu'on a, puisque je ne ferai sûrement qu'à Thrazylle. Je vous connois trop bien pour douter que cette détermination absolue de ma part, ne vous déplaise d'autant plus que quand vous me croiriez pour lui la plus violente passion, vous ne vous en flattez pas moins d'en triompher. Ne suivez point, je vous en conjure, de si injustes mouvements. Vous, qui m'estimez si peu, & me le prouvez si bien, pourriez-vous faire de moi, assez de cas pour que ma tendresse pour un autre, pût vous humilier ? Je ne mérite pas

tant d'honneur ; & si vous vous rap-
pellez , non ce que je fais , mais ce que
vous me croyez , vous rougirez d'avoir
un seul instant imaginé que je valûsse la
peine d'être regrettée. Je ne parlerai pas
de votre lettre à Thrasyllé : il a trop
de peine à ne vous pas sçavoir le plus
mauvais gré du monde de m'avoir plû ,
même dans le tems où il songeoit le
moins à me plaire , pour qu'il pût vous
pardonner de vous arroger encore des
droits sur une femme qu'il aime avec
la plus inconcevable fureur. Je le con-
nois : tendre , jaloux , impétueux , il
feroit , peut-être , plus blessé des desirs
dont vous voulez bien encore m'hono-
rer , qu'il ne seroit flatté du refus que
je vous fais de les satisfaire. Quoiqu'il
me fût nécessaire au-delà de toute ex-
pression qu'il sçût à quel point il m'est
cher , j'aime encore mieux qu'il l'ignore
à jamais , que de ne le lui apprendre

qu'aux dépends de votre union. Je suis si sûre , d'ailleurs , de lui donner beaucoup d'autres preuves de la vérité de mon sentiment , que j'en puis plus aisément me passer qu'il sçache que je lui aurai donnée celle-là. Si, cependant, vous persistez à vouloir que j'aïlle ce soir souper au Céramique, je suis prête à m'y rendre , pourvû que vous consentiez qu'il y accompagne mes pas. Ce n'est point que je n'y fûsse aussi-bien défendue contre vous par son idée seule , que je le serois par sa présence ; mais il ne compte pas encore assez sur moi pour qu'il pût croire qu'en soupant tête à tête avec vous , je n'eusse pas , au moins , couru de fort grands risques : & puis que vous connoissez ma façon de penser pour lui , il est inutile que je vous dise combien je dois ménager son opinion. Adieu mon cher Alcibiade , soyez persuadé que vous

A T H E N I E N N Ē S. 219

êtes ce qu'après lui , j'aime le mieux ;
& daignez ne vous point offenser de
n'avoir plus que la seconde place dans
un cœur où vous avez toujours paru vous
foucier si peu de remplir la première.



L E T T R E C X X I V .*A L C I B I A D E A T H R A Z Y L L E .*

IL n'y a pas assez long-tems que Némée vous tourne la tête pour que vous ayez pû oublier avec combien de fermeté je soutins l'aveu qu'elle me fit du goût que vous commenciez à lui inspirer. Accoutumé comme je le suis à n'avoir point de plaisirs que je ne partage avec mes amis , ç'auroit , effectivement , été à moi une bien grande inconséquence que de me blesser de ce dont je l'aurois sollicitée moi-même si vous m'eussiez confié, vous, l'impression qu'elle faisoit sur vos sens , elle , la disposition où elle étoit à votre égard. Comme je desirois même assez qu'elle fût punie de s'être livrée à ce caprice , sans avoir daigné me faire sur cela la

plus simple politesse , j'aimois mieux que ce fût vous que quelque autre de mes amis que ce pût être qu'il eût pour objet , parce que j'étois sûr de n'en pas avoir qui pût plus que vous la faire repentir de son infidélité. Ce n'est donc point de la chose en elle-même , mais de ses suites que je me plains : c'est de vous , dis-je , qui ne respectant pas comme moi les loix de l'amitié , défendez à Némée de se prêter à mes desirs. Me suis-je , encore une fois , offensé des vôtres lorsque je pouvois , & sans injustice peut-être , me plaindre de la façon légère dont , relativement à moi , vous en aviez usé dans cette occasion ? Vous chercherez , sans doute , à affoiblir cette perfidie , par le peu de prix que l'on sçait que j'attache à ces fortes de choses ; mais , moins par cette raison même , & l'union singulière qui dès nos plus tendres années régné

entre nous , vous aviez à craindre que je refusâsse de partager Némée avec vous , plus vous avez à vous reprocher d'avoir mieux aimé la tenir de sa fantaisie , que de ce même sentiment qui l'auroit mise avec tant de plaisir entre vos bras. Je veux encore , comme vous le prétendez , que rien n'ait été plus subit , & par conséquent , moins prévu que le mouvement qui vous a entraînés l'un vers l'autre , pensez-vous que , pour être un peu moins coupable , vous ne m'avez donné à aucun égard sujet de me plaindre de vous ? Quant à moi , je crois avoir beaucoup de choses à vous reprocher. Némée à qui je viens d'écrire que je l'attendois ce soir au Céramique , m'a refusé de s'y rendre , à moins que vous ne fussiez de ce souper ; & mon intention étoit que vous n'en fussiez pas. S'il se peut que , pour me manquer si formellement , elle n'ait consulté que

la phrénésie pour vous , il est plus probable encore que , né comme vous l'êtes , le plus vain , & , en partant delà , nécessairement le plus jaloux de tous les hommes , vous avez exigé d'elle un sacrifice que vous n'auriez jamais dû lui prescrire. Elle m'a écrit pour tâcher de justifier ses refus , une fort belle lettre de sentiment ; mais j'ai trop de peine à croire le sentiment où naturellement il doit être , pour le croire où il n'est pas naturel qu'il soit ; & s'il est vrai que ce ne soit pas vous qui lui ayez dicté cette lettre , je ne puis , du moins , douter que vous ne l'ayez fort approuvée : car je ne serois point du tout étonné que , tout ridicule que cela seroit , elle vous eût , comme elle s'en vante , inspiré la plus violente passion. En vérité ! je le voudrois : quand je desirerois le plus vivement du monde de me vanger , tant de son inconstan-

ce , que du peu d'égards que vous avez eus pour moi , se pourroit-il que j'imaginâsse contre vous rien d'aussi crüel que le tour que vous vous jouiez à vous-même par un amour si singulièrement placé , & qui , en même tems pût mieux la punir ? Que Socrate va trouver dans une si belle passion , de sagesse , & de dignité ! Quel honneur , enfin , ne vatt-elle pas vous faire dans tout Athènes ! Livrez-vous y donc tout entier , mon cher Thrazylle , je vous en conjure : un goût modéré deshonoreroit à la fois , & votre cœur , & Némée même ; & je vous avoüe qu'en mon particulier , je serois desespéré que vous ne fissiez d'elle , que le même cas que moi. Vous craignez , sans doute , en ce moment , que je ne termine cette lettre par vous prier de m'accorder ce qu'en pareille occurrence je n'ai jamais ; non-seulement refusé aux desirs de mes amis ,
mais

mais que je leur ai quelquefois offert ; & vous cherchez déjà en vous-même les moyens d'é luder une si fâcheuse requête ; mais si cette crainte vous occupe , j'ose vous dire que vous ne me rendez pas justice. Alcibiade ne se pardonneroit pas de ne devoir qu'à la complaisance de Thrazylle , le bonheur de posséder Némée ; & il sçait , d'ailleurs , trop bien mettre aux choses le prix qu'elles ont pour vouloir faire le supplice d'un ami , de ce qui le rendroit , lui , si médiocrement heureux.



L E T T R E C X X V . †

L E M E M E A D I O D O T E .

Nous venons de perdre tout à la fois une très-bonne place , & un excellent citoyen : Thucydide , & Amphipolis. Brasidâs qui , à une très-grande expérience dans la guerre , joint plus de vûes que n'en ont communément les Lacédémoniens , n'a pas plutôt été nommé Général de leurs Troupes , qu'il a senti combien ses prédécesseurs dans ce poste , avoient eu de tort de négliger la conquête de cette Ville. Pour mieux nous aveugler sur ses projets , il a commencé par se porter ailleurs ; & notre conseil , accoutumé à ne rien craindre de ce côté-là , par son imprudente sécurité , a l'on ne peut pas mieux secondé les desseins de Brasidâs. Moi seul j'en

avois quelques soupçons ; mais comme ils étoient plus fondés sur mon estime pour lui , que sur ses propres démarches ; nos Sénateurs , & , surtout , le prévoyant Cléon , lorsque je les leur ai communiqués , les ont sans aucun ménagement , traités de chimères.

» Je veux , ai-je répondu , que ;
 » comme vous le croyez , Brasidâs ne
 » pense point à Amphipolis : je conviens
 » encore avec vous , qu'il ne paroît pas
 » y songer , que même ses opérations
 » actuelles semblent annoncer des pro-
 » jets diamétralement opposés au pro-
 » jet que je lui suppose. Ce que je vous
 » prie seulement d'examiner , c'est ;
 » d'abord , s'il ressemble aux Généraux
 » qui l'ont précédé ; secondement , s'il
 » est de l'intérêt de Sparte de nous
 » laisser en possession d'une Ville qui
 » couvre le pays d'où nous tirons la
 » plus grande partie de nos bois de

» construction , qui nous produit , d'ail-
» leurs , de très-grands revenus , nous
» ouvre la Thrace entière , & nous rend
» de ce côté-là si respectables à nos
» ennemis. Sparte , il est vrai , par un
» aveuglement que j'ai peine à conce-
» voir , n'a pas jusques ici tenté de nous
» l'enlever ; mais , de ce qu'elle ne l'a
» pas fait , est-il bien raisonnable à nous
» de conclûre qu'elle ne le fera jamais ?
» Si , comme il me le semble , il est
» prouvé que ce fût la perte la plus
» considérable que nous pûssions faire ,
» pourquoi , par une confiance fort dé-
» placée , pour ne rien dire de plus ,
» nous exposer à la voir passer sous son
» pouvoir ? Mais , dit-on , comme si
» l'on croyoit dire quelque chose ,
» *Euclès y commande , & les Athéniens*
» *y sont incontestablement les plus forts.*
» Je réponds , moi , à cette raison qu'on
» nous offre de nous rassurer , que tout

» ce qu'elle a de réel , c'est qu'Euclès
 » commande dans Amphipolis ; mais j'y
 » ajoute que je n'en crois cette place ,
 » que moins en sûreté. Quant à ce que
 » l'on avance comme incontestable ,
 » c'est-à-dire que nous y sommes les
 » plus forts , j'ose assurer que rien n'est
 » plus faux , à moins , cependant , que
 » l'on ne pousse l'aveuglement jusques
 » au point de mettre au nombre des
 » défenseurs de cette Ville , ces Edo-
 » niens , ces Argyliens , peuples , de
 » tout tems , nos ennemis , qu'avec une
 » imprudence sans égale on a laissé s'y
 » établir , & qui s'y sont tellement
 » multipliés qu'ils compôsent au moins
 » les deux tiers de ses Habitants. Je ne
 » crains pas d'ajouter que ce brave , ce
 » vigilant , ce grand Euclès à qui , pour-
 » tant , nous ne connoissons encore
 » d'autre mérite que d'être ami de Cléon ,
 » a poussé la négligence jusques au point

» d'admettre comme citoyens dans son
» conseil, ces mêmes étrangers qu'il ne
» pouvoit trop regarder comme enne-
» mis, & de leur confier la garde des
» portes; que, de plus, le petit nombre
» d'Athéniens qu'on y voit, sont si mal
» armés, qu'il leur est également im-
» possible de s'oppôser à la mauvaise
» volonté de ceux qui y habitent avec
» eux, & de repousser Brasidâs, s'il
» s'en approche. Je soutiens donc, en-
» core, quoiqu'en puisse dire Cléon,
» que nous ne pouvons trop tôt y en-
» voyer des troupes sur lesquelles nous
» puissions compter, avec un Général,
» moins estimé, peut-être, de cet illuf-
» tre Capitaine, que ne l'est Euclès,
» mais qui fera, sans doute, plus res-
» pecté de Brasidâs ».

Mon avis eut beau être appuyé des plus sensés du conseil, Cléon, & la cabale, plus accrédités que nous, l'em-

portèrent. Il fut donc décidé , parce qu'ils le vouloient ainsi , qu'il n'étoit pas vrai que Brasidâs songeât à Amphipolis. L'on ajouta , cependant , à cette décision qu'en cas qu'il eût des viës sur cette place , Thucydide qui en étoit fort près , & avoit sous ses ordres sept vaisseaux bien armés , suffisoit pour la défendre.

Sur cette sage délibération , & avec de si puissants motifs de se rassurer , on est donc resté fort tranquile. Mais , dans le tems même qu'on décidoit à Athènes , qu'il ne se pouvoit pas que Brasidâs en voulût à Amphipolis , ce Général qui y avoit des intelligences , arrive sur le soir , & sans qu'on eût de sa marche , le plus léger soupçon , à Argylie dont les habitants le reçoivent à bras ouvert , & se joignent à ses troupes. Brasidâs qui craignoit avec raison que , s'il laissoit à ceux d'Amphipolis , le tems d'ap-

prendre sa venue, ils ne trouvaient le moyen de faire échoüer ses projets, ne resta à Argyhe, que le tems nécessaire pour faire repôser ses soldats ; & par une nuit que sa profonde obscurité, & une tempête qui s'étoit élevée, rendoient très-propre à une surprise, s'avança vers la Ville. Il sçavoit que le pont n'en étoit pas fortifié ; mais, comme il n'avoit pas de nous assez mauvaise opinion pour croire que nous eussions laissé sans être gardé, un pâssage de cette importance, il n'étoit pas sans inquiétude pour le succès de son dessein. La sienne étoit même d'autant mieux fondée que, le Strymon n'étant guéable ni au-dessus, ni au-dessous, & lui, n'ayant, ni ne pouvant ramâsser de bateaux de transport, pour peu que ce pont fût défendu, il falloit de toute nécessité qu'il retournât sur ses pas, & avec la forte de honte qui, quoiqu'in-

justement accompagne toujours un projet manqué. Mais notre prévoyance n'avoit pas été jusques-là : ce pont, sans être tout-à-fait sans défenseurs, n'étoit gardé que par fort peu de soldats qui, encore, presque tous étrangers, parurent, à la mollesse de leur résistance, avoir été placés là plutôt pour favoriser l'entreprise de Brasidâs, que pour s'y opposer. Ce Général a même dit, depuis, que loin de l'attendre, à peine avoit-il paru, que tous avoient pris la fuite ; & je crois qu'on doit plus de foi à sa relation qu'à la leur qui dit pôsitivement le contraire. Le bruit de son arrivée avoit, cependant, été porté dans la Ville par quelques personnes qui l'avoient rencontré à Bromisque. Sur ce rapport les Athéniens sçachant que Thucydide étoit à Thâse avec ses forces, avoient promptement député vers lui pour qu'il vînt les secourir. Que

faisoit-il là ? c'est ce que j'ignore. Thâse n'est , il est vrai , qu'à une demie journée d'Amphipolis ; mais , dans cette conjoncture , c'étoit en être beaucoup trop loin ; & l'événement le prouva. Quoique , malgré le puissant parti qu'il avoit dans la Ville , Brasidâs n'eût pas trouvé a y être admis , toute la facilité qu'il avoit espérée ; que , peu sûr d'emporter la place , il se fût retranché dans la négociâtion ; & qu'Euclès eût pû le plus facilement du monde la faire durer jusques à l'arrivée de Thucydide , ce brave commandant , pour mieux justifier , sans doute , l'estime de Cléon , avoit accepté les conditions que Brasidâs lui avoit offertes , & lui avoit remis la place avec une promptitude dont ce Spartiate ne s'étoit pas flatté.

Thucydide qui , sur les premiers avis qu'il avoit reçus , avoit volé au secours d'Amphipolis , apprenant le soir à Éione,

que Brasidâs en étoit le maître , ne crut pas devoir aller plus loin , & borna tous ses soins à nous conserver cette dernière place dont il ne douta point que le Lacédémonien ne voulût aussi s'emparer. Il fit , donc , toutes les dispositions nécessaires pour la bien défendre , & étoit même encore occupé à donner des ordres , lorsque l'ennemi descendant le fleuve sur des batteaux qu'il avoit trouvés à Amphipolis , vint attaquer la citadelle qui couvre Éïone à l'embouchure du Strymon , & , pour partager nos forces , insulta aussi la Ville du côté de la terre. Mais Thucydide désespéré de ce qui venoit d'arriver & dont il craignoit qu'on ne le rendît responsable , se porta partout avec tant de courage , & de succès , que les Spartiates se virent , enfin , contraints d'abandonner leur entreprise. S'il avoit eu raison de craindre qu'on

ne lui imputât la perte d'Amphipolis , il avoit eu tort de se flatter que la conservation d'Éione la lui feroit pardonner. A peine , en effet , la nouvelle de ce malheur , a-t'elle été arrivée à Athènes qu'on l'y a rappellé ; & que Cléon qui ne le redoutoit pas moins qu'il ne le haïssoit , profitant pour le perdre , d'une si favorable circonstance , l'a mis en justice. Thucydide trouvant cela d'autant plus injuste qu'il n'avoit en aucune façon été chargé de veiller sur Amphipolis , a demandé pourquoi l'on ôsoit exiger de lui , une prévoyance que personne n'avoit eüe , & s'est défendu avec beaucoup de fermeté , mais sans succès. Cléon , & sa faction avoient par leurs clameurs , tellement aigri contre lui le peuple , déjà inconsolable de la perte que nous venions de faire , que , malgré son innocence , ses efforts , & tout ce que ses amis ont tenté , il a subi le ban

de l'Ostracisme. En revanche, on a décerné des récompenses à Euclès ; & je ne doute, même, pas que s'il eût eu le bon esprit de rendre à la première sommation la ville à Brasidâs, on ne lui eût érigé une Statue. Cléon, & moi sommes donc fort satisfaits de l'exil de Thucydide, quoi qu'à cause de la vivacité dont j'ai paru agir pour lui, ce dernier ne m'en croye guères moins affligé que lui-même. Mais, comme s'il étoit nécessaire à mes vûes que je parusse le servir, il m'étoit beaucoup plus important de ne le servir pas, ma faction, & moi nous nous sommes contentés de crier contre l'injustice, & l'avons laissé commettre : car je ne scaurois douter que, si je m'étois véritablement intéressé pour lui, il n'eût été absous. Il ne m'offroit point, à la vérité, du côté de la guerre, un rival bien dangereux ; mais la force de son éloquence, la gravité

de ses mœurs, ses grandes richesses lui donnoient dans la ville, une extrême considération. C'étoit, d'ailleurs, un homme de plus à ménager, difficile à conduire, que je n'aurois pas aveuglé sur mes vües, qui intérieurement haïssoit ce qu'il appelloit *mes déréglements*, & qui auroit mis plus d'obstacles à mon élévâtion, qu'il n'y auroit contribüé. Il va, donc, avoir le tems de continüer son histoire. S'il ne m'y donnoit que la place que je mérite par ce que j'ai fait pour lui, je n'aurois, sans doute, pas à me louer de la façon dont il y parleroit de moi; mais, tout fin politique qu'il est, j'ai si bien sçu me cacher à ses yeux, & il croit m'avoir de si grandes obligations, que je ne puis que compter sur sa reconnoissance. Je l'entretiendrai sans peine dans cette idée. Les compliments ne sont point des services; mais souvent aux yeux des hommes,

les services ont moins de valeur que les compliments. J'ai , même éprouvé plus d'une fois qu'ils font beaucoup moins sensibles au bienfait qu'à la louange ; & que , pourvû qu'on ménage leur amour-propre , on peut , sur quelque autre chôte que ce soit , les desobliger impunément. Il m'en coûtera assurément , beaucoup moins pour combler d'éloges Thucidide , qu'il ne m'en auroit couté pour empêcher son exil. Je ne doute donc point qu'en gardant toujours avec lui les mêmes dehors , la bonne intelligence qui est entre nous ne se soutienne ; & que , de quelque véracité qu'il se pique , il n'oblige la postérité à penser de moi comme moi-même je lui aurai paru penser de lui.



L E T T R E C X X V I.

N É M É E A A L C I B I A D E.

C'EST, suffoquée encore d'une scène
cruelle où Thrazylle m'a tourmentée
au-delà de toute expression, que je vous
écris. Nous y avons tous deux épuisé,
lui, tout l'emportement, & toute la dé-
raison imaginables, moi, toute la modé-
ration, toute la crainte de déplaire, que
l'amour doit prescrire. Loin, cependant,
que tant de douceur de ma part l'ait
ramené, il a fini par me dire des choses
si dures, & si offensantes qu'à mon tour
la fureur m'a gagnée, & que je l'ai prié
de ne me voir jamais. Il a répondu à
cela, comme on répond lorsque l'on a
de l'humeur, & que la certitude que l'on
plaît, donne l'audace de ne la pas con-
traindre : c'est-à-dire qu'il est sorti fu-
rieux,

rieux, & en m'assurant que je le voyois pour la dernière fois de sa vie. Quelle est la cause d'une querelle si vive ? c'est ce que j'ignore ; & lui-même qui l'a commencée, ne le sçait, sans doute, pas mieux que moi-même. Tout ce qu'au travers de tous les reproches dont il m'accâbloit, & dont aucun ne m'a paru avoir d'objet déterminé, j'ai pû pénétrer, c'est qu'avec de la défiance sur le présent, le passé lui donne des inquiétudes fort vives que l'avenir ne soit pas pour lui, tel que je le lui promets. Son humeur sur ce que j'ai fait avant lui, me paroîtroit fondée, s'il l'eût ignoré & qu'il ne fît que l'apprendre ; mais le ne sçavoit-il pas quand il m'a jugée digne de sa tendresse ? D'ailleurs, élevé dans vos maximes, c'est-à-dire comptant pour rien la façon de penser d'une femme sur ces fortes de choses, une pareille délicatesse de sa

part, n'est-elle pas en droit de m'étonner beaucoup ? Il faut avoüer que l'amour-propre vous rend bien inconféquents, & bien peu philosophes ! Dans le fond ne devoit-il pas me sçavoir plus de gré de ce que le desir de lui plaire m'a fait devenir, qu'il ne me veut de mal de ce que de fâcheuses circonstances m'ont forcée d'être ? Ah ! je ne le vois que trop, & malheureusement je le vois trop tard : les femmes qui, par leur conduite, ont perdu le droit d'en être crües sur leurs sentiments, ne devoient jamais se livrer à l'amour. Si, pour séduire les hommes, nous n'avons besoin que d'agrémens, & d'envie de leur plaire, pour nous les attacher, nous ne sçaurions leur inspirer trop d'estime. Mais, qu'ils s'accordent donc, ces hommes crüels ! Que le premier, &, peut-être, l'unique de leurs soins, ne soit pas de nous inspirer

du mépris pour ce qu'ils font convenus d'appeller en nous *des mœurs*, ou qu'ils ne nous punissent point par le leur d'avoir secoué ces mêmes préjugés dont, lorsqu'ils ont besoin que nous n'y soyons plus asservies, les traîtres qu'ils font, nous font tant de honte. Thrazylle, tout convaincu qu'il est (car, comment pourroit-il ne pas l'être!) que j'ai pour lui, l'amour le plus tendre, s'obstine à ne le regarder que comme un simple caprice qu'il est même surpris de voir durer si long-tems. Se peut-il donc qu'il ne sente point combien de si injustes idées empoisonnent son bonheur, & le mien, & le peu de fruit que, d'ailleurs, il peut en tirer? Je veux me tromper à ce que je sens, & n'avoir pour lui qu'un goût aussi léger qu'il le suppose, n'a-t'il pas à craindre en s'en plaignant sans cesse, de dissiper l'illusion qui me cache, ou m'exagère l'état de mon cœur; &

si mon sentiment est tel qu'il ne puisse être ni plus vif, ni plus sincère, devroit-il, à force de m'en faire un supplice, risquer de l'éteindre? *Je ne puis*, dit-il, *lui répondre de l'avenir; & je le puis moins que personne, par l'usage où je suis d'être inconstante.* Cela se peut: mais, en ce cas, quelles ne doivent pas être mes propres terreurs? Quelque usé qu'il croye mon cœur, il est, assurément, plus neuf que le sien: vous en avez été la première passion; il en est la seconde, & Athènes n'est remplie que de femmes qu'il a séduites; encore, parmi celles là, n'y en a-t'il pas une qui n'ait eu à se plaindre de sa légéreté. Mais laissons une discussion qui, si elle n'est pas absolument étrangère à mon objet, y est, du moins, fort inutile. Je voudrois vous expliquer ce qui se pâsse dans mon âme; mais je trouve tant de confusion dans ses mouvements, que je ne sçais

Si je pourrai parvenir à les débrouiller. Je ne crois point du tout que Thrazyllé me tienne la parole qu'il m'a donnée de ne me revoir jamais ; & cependant j'en meurs de peur. Il n'appartient, sans doute, qu'à l'amour, de s'effrayer de ce que lui-même il ne croit pas possible. Cette crainte, toute mal-fondée même qu'elle me paroît, prend sur moi au-delà de tout ce que je pourrois vous exprimer. Il me montre alternativement tant, & si peu de tendresse qu'il m'est presque également mal-aisé de ne le pas croire, tantôt le plus indifférent, tantôt le plus amoureux de tous les hommes. Le traître, quelquefois, & avec l'air du plus tendre sentiment, me dit de ces choses qui me semblent d'autant plus tenir à une véritable passion que je les ai moi-même moins trouvées pour tout autre, que pour vous, ou pour lui. Quelquefois, & plus souvent en-

core , il ne me prouve que trop que je n'ai d'empire que sur ses sens ; & quand je ne me rappelle que ces instants cruels où le desir seul paroît agir sur lui , il n'y a rien que je ne croye avoir à redouter pour mon amour. Avec quelle insultante ironie il me parloit tantôt ! Combien de choses aussi dures qu'offensantes , & qu'il ne sembloit pas que la colére lui dictât , lui sont échappées ! Quel plaisir ne paroissoit-il pas prendre à m'accâbler de mépris ! Si je lui en inspire autant qu'il m'en a montré , il ne se peut pas qu'il m'aime ; & s'il ne pense pas tout ce qu'il m'a dit , comment a-t'il pû , comment même a-t'il osé me le dire ? Ah ! sans doute , il compte trop sur ma foiblesse pour lui. Je me le suis dit mille fois , & toujours inutilement : vous sçavez à quel point l'artifice m'est odieux ; mais il me le seroit moins encore , que je n'en pourrois pas

d'avantage feindre de l'indifférence pour un homme qui m'est si cher. D'ailleurs, lorsque la jalousie, ou le soupçon de n'être pas assez aimé, l'agitent, il est si terrible que, cela fût-il en mon pouvoir, je n'oserois jamais recourir à un stratagème que l'idée qu'il a de moi, feroit, peut-être, plus & plus long-tems réussir que je ne voudrois. En supposant même que je pûsse me déterminer à jouer avec lui l'inconstance, je ne sçais si je ne ferois pas plus à plaindre de lui donner la peur qu'elle ne fût réelle, qu'il ne le feroit de l'avoir. C'est donc à vous seul, mon cher Alcibiade, que j'ai recours dans la circonstance la plus intéressante de ma vie. La querelle qu'il m'a suscitée a été si vive, si marquée, si peu du caractère de ces altercations qui n'arrivent que trop fréquemment entre gens qui s'aiment, qu'il ira, selon toute apparence, vous la conter. Je ne doute

même point qu'il n'eût été dèz ce soir vous chercher, s'il n'eût pas été engagé à souper chez le sage Cléophon. Comme je ne voulois pas qu'il me prévînt, toute excédée que j'étois de sa déraison, & de ses injures, je l'ai gardé si tard qu'il n'aura sûrement eu que le tems de s'y rendre; & je doute que j'y aye en sa personne, envoyé un bien agréable convive. Faites lui sentir, je vous en conjure, combien il est injuste, & peu généreux à lui d'abuser comme il fait, de l'empire qu'il a sur moi. Ce n'est point ici ma vanité qui répugne à faire les premiers pas: j'irois tout à l'heure me jeter à ses pieds, si je n'étois pas sûre que, plus je lui donnerois de preuves de ma tendresse, plus il se plairoit à la maltraiter. Si, d'un autre côté, je le laisse à son caprice, qui sçait s'il ne se fera pas de ne m'aimer plus une habitude que, peut-être, je tâche-

rois vainement de lui faire perdre. Trop d'indulgence, ou trop de fierté de ma part sont icy également dangereux pour moi. Parlez-lui donc, je vous en supplie encore : si, dans ses discours, dans ses fureurs mêmes, vous découvrez qu'il m'aime toujours, dites lui qu'en ne me ménageant point, il risque de me perdre; & ôtez lui un peu de sa sécurité. Si, au contraire, il vous paroît aussi attiédi qu'il me force de le supposer, ne lui peignez que la violence des miens, & engagez-le, du moins, à avoir la complaisance d'y répondre. Il me fera, sans doute, affreux de ne le devoir plus qu'à sa pitié; mais la passion qu'il m'inspire, est telle que je consentirois plutôt encore à le partager, que je ne me résoudrois à le perdre. Songez enfin, qu'il y va de tout le bonheur de ma vie, que Némée vous a adoré, qu'elle vous a été chère; & qu'elle vous esti-

me affèz pour ne pas craindre de vous
montrer à quel point elle en aime un
autre.



LETTRE CXXVII.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

THRAZYLE, ainsi que vous l'aviez prévu, n'a pas manqué de venir ce matin, m'exposer avec plus de prolixité que je n'aurois souhaité, les sujets de plainte qu'il croit avoir contre vous. Quoi qu'à vous parler avec franchise, je ne les aye point trouvés tous aussi injustes que vous me l'aviez annoncé, je l'ai assuré, comme vous le desiriez, qu'il étoit le plus déraisonnable de tous les hommes; & lui ai mille fois répété qu'il devoit être honteux de ne sçavoir que desespérer une femme qu'il dit qu'il aime, & qu'il auroit tant de raisons de chercher à rendre heureuse. Sans compter qu'il a on ne peut pas plus mal pris ma remontrance, il m'a paru

tout-à-fait surpris que j'osâsse lui donner le tort dans une occasion où, selon lui, le plus crüel de ses ennemis, n'oseroit seulement le soupçonner d'en avoir l'apparence. En conséquence, donc, de la partialité marquée dont il m'accusoit, il s'est emporté contre moi, au point qu'il s'en est peu fallu qu'il ne m'ait dit aussi des injures. La rage qui le transportoit, rendoit ses plaintes si vagues que je n'y ai d'abord rien compris; & que, quelque peu de pente que j'y eûsse, j'ai commencé par croire que rien n'étoit moins bien fondé que sa colére. J'ai même persisté dans cette idée, jusques à ce qu'il vous ait formellement accusée de le tromper pour Agathon. Il jure que votre querelle d'hier n'a d'autre sujet que le refus constant que vous lui avez fait de le lui sacrifier; & c'est cette obstination que, dit-il, vous n'auriez pas eüe si

Agathon ne vous eût pas intéressée autant qu'il le craint , qui le transporte de fureur. Quoique je pense absolument comme lui sur cela ; que je sois beaucoup plus fait pour faire naître des tracasseries entre amants , que pour les appaiser ; & que je dusse être moins fâché que personne d'en voir une bien établie entre Thrazylle & vous , je lui ai intrépidement soutenu qu'il étoit de toute fausseté que vous eussiez des vües sur Agathon ; & qu'il n'y avoit , par conséquent , nulle apparence que vous eussiez hésité à lui faire un sacrifice qui ne vous auroit rien coûté , & qu'il jugeoit nécessaire à son repos , si l'air d'empire dont il l'avoit exigé sans doute , ne vous eût pas révoltée contre sa proposition. Mon raisonnement , quelque chose que j'aye pû faire , lui a toujours paru plus spécieux que vrai. Il proteste , enfin , qu'il ne vous reverra

jamais si vous ne congédiez pas Agathon : c'est-à dire , comme vous le sçavez de reste , que vous ne le lui promettiez : car l'essentiel n'est pas que vous le fassiez , mais que vous sçachiez vous arranger de façon qu'il puisse croire que vous l'avez fait. Je vous conseille donc de ne lui pas refuser une satisfaction qu'il desire si ardemment , & que vous pouvez vous rendre si peu pénible. Considérez de plus qu'en vous procurant par là , le plaisir de tranquiliser un amant à qui , malgré le goût que vous pourriez avoir pris pour Agathon , je vois que vous tenez encore , vous vous assurez en même tems le moyen d'en trouver l'autre plus aimable. Mais ce seroit , ainsi que dit notre proverbe , *vouloir porter des Choüettes à Athènes* , que de prétendre vous donner des conseils sur une matière que vous possédez si parfaitement. Je vous prie , peurtant ,

de croire qu'en parlant à Thrazylle ; j'ai moins suivi mes idées , & mon propre caractère , que je n'ai consulté vos intérêts ; que j'ai fait , enfin , dans cette occasion , tout ce que vous pouviez attendre de mon amitié , & tout ce que je devois à votre confiance. Thrazylle me paroît vous aimer toujours ; mais je lui ai trouvé le cœur si ulcéré contre vous , qu'il est à craindre que vous ne le perdiez , si vous ne vous hâtez pas de remplir la condition à laquelle il s'obstine à mettre , & son retour , & votre raccommodement.



L E T T R E C X X V I I I .

N É M É E A A L C I B I A D E .

JE ne suis pas surprise que Thrazylle ; né trop jaloux pour n'être pas en amour , le plus injuste , & le plus visionnaire des hommes , se soit depuis hier persuadé qu'il croyoit avoir Agathon pour rival , qu'il m'en a demandé le sacrifice , & que je le lui ai refusé avec toute l'indécence dont il m'accuse. Je lui pardonne ce mensonge d'autant plus aisément qu'il me prouve mieux combien il est en lui-même , honteux de la cruelle scène qu'il m'a faite : mais je ne vous pardonnerai pas de même votre promptitude , & votre facilité à adopter des chimères que ma conduite , & mes sentimens rendent si peu vraisemblables. S'il me paroît tout simple qu'un amant
qui

qui ne me voit jamais d'un œil tranquille, me rende si peu de justice, je ne puis que le trouver fort extraordinaire dans un ami que rien ne doit aveugler, & qui, d'ailleurs, a tant de raisons de ne point douter de ma véracité. Vous devriez, en effet, vous être souvenu qu'en immolant les préjugés, j'ai sçu respecter les principes; & que, de tous les vices qui deshonnorent le cœur humain, il n'y en a pas qui m'aient toujours paru l'avilir autant que le mensonge, & la perfidie. Je ne sçais si, née dans une autre pōsition que la mienne, ayant des devoirs à remplir, par conséquent des foiblesses à cacher, & forcée par de si grands intérêts à la dissimulâtion, je me serois piquée d'une vertu qui m'auroit été encore plus nuisible qu'elle ne m'auroit honorée; mais je tire, du moins, de mon état, l'avantage de pouvoir suivre mon caractère.

Jôse, même, dire que, de tous les plaisirs qu'il me procure, il n'y en a pas que je sente avec plus de vivacité que le plaisir de pouvoir me livrer sans aucune contrainte à tous les mouvements de mon âme. Si je n'aimois plus Thrazylle, quelle raison aurais-je de me réduire à la bassesse de feindre un sentiment qu'il ne m'inspireroit plus ? Serait-ce la peur que me feroient ses emportemens ? Otez-moi mon amour, vous m'ôterez bientôt mes craintes. Je puis même, vous répondre que, si jamais l'indifférence vient à succéder dans mon cœur à ma tendresse pour lui, vous serez étonné du courage que vous me verrez contre ce même homme, aujourd'hui si redoutable pour moi. Il m'est donc toujours cher, puisque je dis encore qu'il me l'est : mais je veux que, sans l'aimer avec la même chaleur, il me soit, pourtant, plus

aisé d'être infidelle que d'être inconstante ; que mon imagination , plus lâsse encore d'être toujours fixée sur le même objet , que mon cœur ne seroit épuisé , elle remplisse par des caprices , le vuide qui momentanément s'en emparerait , pourquoi , n'ayant que lui à tromper , chercherois-je à vous abuser sur mes sentimens ; & quel pourroit être le but d'une si méprisable fausseté ? Je vous ai dit que les injustices de Thrazylle font le malheur de ma vie ; & ne vous l'ai dit que parce qu'il est vrai qu'elles me desespèrent. Je vous ai dit encore que rien n'avoit été plus vague que ses plaintes ; & je vous assure avec vérité qu'il n'a imaginé le phantôme qu'il vous offre aujourd'hui , que pour excuser à vos yeux ses inégalités , & ses violences , & pour échapper à des remontrances qui , sans doute , le fatiguoient. Non-seulement je n'aime point Agathon ,

mais je n'ai jamais imaginé qu'on pût le trouver aimable. Thrazylle lui-même, tout visionnaire qu'il est, n'a de ses jours craint un moment qu'Agathon pût me plaire. Je puis donc encore vous protester qu'il a été si loin de m'en demander le sacrifice, que, dans le nombre prodigieux d'hommes qu'hier il m'accusoit d'avoir bien traités, ou sur qui il prétendoit que j'ai des vües, ce rival dont il a voulu vous paroître si inquiet, ne fut seulement pas nommé. Je ne vous dirai rien sur la façon injurieuse dont vous vous justifiez de m'avoir donné quelques conseils. Je mérite trop peu que vous pensiez de moi comme vous avez voulu paroître le faire, pour que je puisse y être bien sensible. Je ne sçais si l'intérêt que je prends à la chöse, ne m'a point permis de la bien juger; mais je n'ai trouvé que dur, & peu légèrement exprimé, le trait que vous me

lancez. Je desire pour vous que toutes les fois que vous voudrez rendre vos amis l'objet de vos plaisanteries, vous n'y réussissiez pas mieux qu'il me semble que vous n'y avez réussi avec moi; & que le peu de succès que vous aurez en ce genre, vous dégoûte d'en faire usage contre eux. C'est, à mon sens, avoir bien peu d'esprit que de n'en montrer qu'aux dépens de son cœur. Vous n'ignorez pas que, si je voulois, ce ne seroit point par une si charitable exhortation que je vous payerois vos sarcasmes. C'est, peut-être, la certitude que j'ai qu'il ne tient qu'à moi de vous les rendre très-cruellement, & qu'à cet égard vous pensez de moi, comme j'en pense moi-même, qui me rend si réservée. Vous gâchez trop à l'opinion que j'ai de mon esprit, & que je crois vous en avoir donnée pour me reprocher d'en juger trop favorable-

ment. Adieu : vous pouvez dire à Thrazylle , que ma bonté lui accorde encore deux jours pour faire ses réflexions ; mais que , passé ce terme , ce seroit plus vainement que , sans doute , il ne voudra le croire , qu'il me demanderoit sa grâce. Je suis fière , & sens avec surprise combien de fois je me suis humiliée devant lui. Dans la situation où je suis , on ne retrouve guères son amour-propre que ce ne soit aux dépens de son amour : & ce sentiment qui m'est si nouveau , est , peut-être , un commencement d'indifférence dont , s'il m'aime encore , il ne peut trop tôt chercher à arrêter le progrès.



LETTRE CXXIX.

MÉGISTE AU MÊME.

L me seroit impossible de vous exprimer combien j'ai d'abord été confondue de l'énorme profusion de tendresse que j'ai trouvée dans votre Lettre. D'accord comme nous le sommes, vous étiez, ce me semble, dispensé d'en afficher tant, d'autant plus même que, tout n'eût-il pas été réglé entre nous, vous deviez moins vous flatter que cet appareil de sentiment pût m'obliger à croire aux vôtres. Enfin, à force d'y rêver, j'ai crû voir que vous n'aviez pris avec moi un style si passionné, que dans l'espérance de me déterminer par là à vous sacrifier Antigène. Si ce que je pense sur cela est aussi juste qu'il me le paroît, pour un homme qui devrait si bien connoître les

femmes , vous vous êtes singulièrement mépris à ma façon de penser. Quand , en effet , (ce qui n'est , ni ne sçauroit être.) je vous suppôserois pour moi tout l'amour imaginable ; & que (ce qui n'est ni plus vrai , ni même plus possible que l'autre.) je croirois moi-même vous adorer , vous ne m'en trouveriez pas plus dispôlée à céder à vos desirs sur cet article. Ce n'est point , ainsi que , sans doute , vous l'inférerez de la résistance que j'y oppôse , qu'il me soit plus nécessaire de garder Antigène , que , si vous ne consultiez ici que les besoins de votre cœur , il ne vous le feroit que je le quittâsse. Il vous dira lui-même , lorsque vous le voudrez , ce que je prise notre liaison ; & j'ai peine à croire qu'après l'avoir interrogé , vous puissiez aussi facilement que vous vous en flattez aujourd'hui , m'y donner le ridicule d'aimer. Par le peu de tems qu'il y a que nous sommes l'un à

L'autre, il ne vous est guères plus possible d'attribuer au pouvoir de l'habitude, le refus que je vous fais. Vous n'en trouveriez pas plus aisément le motif dans la crainte qu'il ne pût sans une bien vive douleur, me voir à quelqu'autre que lui, puisque j'ai la certitude la plus complète de ne pas plus prendre sur son cœur que lui-même ne prend sur le mien. Quelles en sont donc les raisons? c'est, premièrement, l'aversion que j'ai pour qu'on m'impôse des loix; & que je vous trouve, de plus, si peu fait par vos propres maximes pour avoir la prétention de m'en dicter, que je ne conçois pas comment vous avez, un seul instant, crû le pouvoir faire avec succès. J'ai, d'ailleurs, s'il faut vous le dire, une si terrible répugnance pour le desœuvrement, que, n'y fûsse-je qu'un quart d'heure, je craindrois d'en mourir d'ennui; & plus, quand c'est avec vous qu'on s'engage, il

Il y a de prudence à se chercher des ressources contre une situation que vous rendez inévitable, moins (& vous devez vous-même le sentir.) il y en auroit à se priver des ressources qu'on peut avoir. Rien, je le sçais, ne peut plus contrarier vos vûes, ni plus mal servir votre vanité, que la résolution que j'ai prise sur cela; mais, quoique vous puissiez faire, vous pouvez-êtr sûr qu'elle sera immuable. Quoique l'aveu que Hégésippe vous a fait elle-même, de n'avoir cherché à vous faire porter ses chaînes une seconde fois, que pour avoir le plaisir de vous quitter à son tour, ne dût pas trop légitimement vous permettre de chercher à vous vanger sur Antigène d'un crime dont elle est, seule, coupable, je n'en trouve pas moins tout simple que ce soit lui que vous vouliez en punir. Ce n'est pas votre faute dans le fond, s'il vous faut

de toute nécessité , une victime , & si , dans l'impossibilité où vous êtes de faire tomber sur elle le poids de votre colère , il ne vous reste qu'Antigène à persécuter. J'étois même si sûre que vous le poursuivriez dans les bras de quelque femme que ce fût qu'après elle il se don- nât , qu'à vous parler avec franchise ce fut infiniment plus la conviction que j'en avois , qu'aucune des causes qu'il feroit naturel que vous supposâssiez , qui m'engagea à le prendre. Aussi , aurois-je été beaucoup plus étonnée que , dès que mon arrangement avec lui a été public , vous ne m'eussiez point crüe digne de vos soins , que je ne l'ai été de m'en voir l'objet. Mais comme , indépendamment du motif que je vous prête ici bien moins que je ne le devine , je puis avoir de quoi mériter de grossir votre liste ; que , de mon côté , j'avois envie de vous inscrire sur la mienne ;

que, n'ayant pour vous que du goût, ce que je vous inスピロis devoit me suffire; qu'enfin je n'attache à ces misères-là, ny plus d'amour - propre qu'elles n'en exigent, ny plus d'importance qu'elles n'endoivent avoir aux yeux de toute femme qui sçait un peu penser, la raison qui vous portoit vers moy ne m'en a point du tout paru une de me refuser, tant à vos desirs qu'aux miens mêmes. Quant à l'inconstance déclarée que, sous le masque de la délicatesse, votre gloire outragée me demande avec tant d'ardeur, vous voudrez bien que, par rapport aux suites qu'elle auroit inmanquablement pour moy, je n'y porte pas le même desintéressement; si donc ce peut être assez pour vous que je sois infidelle, je ne reprends rien de ce que je vous promis hier. Si, malgré l'indifférence avec laquelle je vous assure qu'Antigène me verroit changer pour lui,

vous persistez à vouloir que je vous le sacrifie, je ne dois point avoir besoin de vous dire que, comme dans la première de ces suppositions, je vous attends ce soir, dans l'autre, vous pouvez disposer de vous en faveur de qui vous le jugerez à propos.

Cette Mégiste ne seroit-elle pas, au moins, excessivement philosophe ?



L E T T R E C X X X .

N É M Ê E A U M E M Ê .

Vous me reprochez amèrement deux choses : l'une , de m'être hâtée de vous instruire de l'engagement que je venois de prendre avec Thrazylle , lorsqu'il m'étoit impossible de douter du chagrin que vous causeroit cette nouvelle ; l'autre , de vous laisser apprendre par lui que je l'ai quitté , lorsque je devois être sûre que rien , au monde , ne vous feroit plus de plaisir : sur chacun de ces points vous avez , ce me semble , autant de tort que vous affectez de m'en croire. Vivant avec vous comme je faisois quand votre ami vint à me plaire , & assez pour que je crûsse qu'il n'y auroit rien que cet attachement ne rompît , se pouvoit-il que je ne vous en instruisisse

point? Ne voulant pas plus aujourd'hui vous rendre vos premiers droits, que je ne voulois alors me partager entre vous deux, quel motif aurois je eû de me presser tant de vous annoncer que je suis redevenue libre? Vous exigez à présent que je vous dise comment une passion qui, par sa violence, paroissoit devoir être éternelle, a pû, ainsi que toutes les autres, trouver un terme; & je ne sçais pourquoi vous avez, en me le demandant, crû me mettre dans l'embarras. Nous ne pouvons presque jamais, à la vérité, donner des raisons du goût que nous prenons pour vous, mais, en revanche, vous nous rendez toujours très-facile de dire pourquoi nous ne vous aimons plus. Si, donc, j'ai quitté Thrazylle, ce n'a point été (comme, ne vous l'eût il pas dit, vous l'auriez toujours obligamment supposé.) pour me livrer à une nouvelle fantaisie; mais parce qu'à

force de me tourmenter par des jalousies aussi déraisonnables qu'elles étoient le plus communément outrageantes, il est, enfin, parvenu à me rendre son amour, & lui, aussi insupportables l'un que l'autre. Vous me blâmez encore de ce que rien de ce qu'il a tenté pour me rendre mon sentiment, ne lui a réüffi. Vous devriez, d'abord, sçavoir, du moins pour l'avoir entendu dire, qu'on rend encore plus difficilement celui-là lorsqu'une fois il est éteint, qu'on ne l'inspire à un cœur qui s'obstine à s'y refuser. Cette vérité, fût-elle, au reste, moins généralement reconnüe, seroit-ce ma faute s'il a détruit dans le mien jusques à cette commisération que nous donne souvent pour un amant qui a cessé de nous plaire, la certitude d'en être aimée: certitude à laquelle, ainsi qu'au respect que toute femme honnête a pour les nœuds qu'elle a formés,

més,

més, beaucoup plus d'amants qu'on ne croit, doivent notre constance ? En cessant de me faire un devoir de ce qui, depuis bien long-tems, n'étoit plus un plaisir pour moi, j'ai perdu tout ce qui m'attachoit à lui ; & quoique la longue patience qu'il m'a vüe, le fasse, peut-être, se flatter du contraire, je crois pouvoir vous répondre que rien ne me ramènera dans ses chaînes. Non, jamais je ne pourrois, mon cher Alcibiade, vous exprimer, & tout ce que j'y ai souffert, & avec quelle satisfaction je m'en vois délivrée. Si j'eusse pû sçavoir le peu que l'on gagne avec les hommes à avoir pour eux de bons procédés, je m'en ferois, je vous le jure, épargné l'ennuy. Il ignore, le traître qu'il est, tout ce que j'ai sacrifié au desir que j'avois qu'au deffaut de l'amour, l'amitié la plus tendre & la plus sincère nous unît encore. Persuadée que ce ne seroit pas

en me refusant aux desirs qui lui res-
toient , que je l'aménerois au but que je
m'étois proposé , j'ai , tout indifférent
qu'il m'étoit devenu , pris assez sur moi
pour ne m'y pas moins prêter que lors-
qu'il étoit l'idole de mon âme. Si vous
vous rappelez à quel point va l'indé-
pendance de mon caractère , je n'aurai
pas besoin de vous dire combien , pour
l'obtenir de moi , il falloit que je me
fisse de violence. Quoiqu'il m'en coû-
tât cependant , j'aurois persisté dans
un projet que la façon de penser de
Thrazylle , ne rendoit pas moins ab-
surde qu'il n'étoit honnête , jusques à
ce que , ne me voyant plus qu'avec
toute la froideur que la mienne pour
lui , me faisoit lui souhaiter , il me dis-
pensât de ces pénibles complaisances ;
ou que moi-même , formant de nou-
veaux liens , il ne m'eût plus été pos-
sible de me les prescrire , si , malgré

toute la gêne que je m'imposois, il ne se fût pas enfin apperçu du motif des miennes. Interrogée par lui d'après cette découverte, sur le fond de mes sentimens, ma franchise ordinaire ne se démentît point. Mais, en ne lui dissimulant point que je n'étois plus la même pour lui, je lui confiai le plan que je m'étois fait : & , quoique j'eusse peine à croire que sa vanité le lui permît, je le pressai d'y souscrire. Je ne l'avois malheureusement jugé que trop bien. Eh ! en effet, quel est l'homme à qui, quelque vivement même, qu'il puisse être épris, on ne trouve pas toujours moins d'amour que d'amour-propre ? Quelque idée que vous deviez avoir de l'impétuosité de celui-là, vous vous peindriez difficilement la rage où le mit un arrangement dont il auroit dû me sçavoir plus de gré que de tout ce qu'au-paravant j'avois fait pour lui, puitque

ni le délire de la passion , ni la fougue des sens n'y entroient pour rien , & que , par conséquent , tout y étoit plus visiblement contre moi. Trop vain pour être philosophe , le malheur de ne me plus posséder au même titre , lui parut , sans comparaison , plus cruel que le malheur de ne me plus posséder du tout. Après m'avoir accablée des noms les plus injurieux , il me quitta en me jurant la haine la plus implacable. Il faut que , de tout ce que nous pouvons inspirer aux hommes , le sentiment qu'il me promettoit , soit le sentiment auquel ils sont le plus fidèles ; car je reçus de lui , dès le soir même , des vers où j'étois déchirée , à tous égards , de la façon la plus sanglante , & qui , surtout auroient été faits pour donner de mes charmes une bien terrible opinion , si leur réputation eût été moins solidement établie. Cette ven-

geance de sa part, loin de m'humilier, ne me paroissant donc que ridicule, je crus ne devoir y répondre que par le silence le plus profond. Ce silence, sur lequel il n'avoit pas compté, & qui lui parut le comble de l'insulte, ajoutant à sa fureur, il m'envoya le lendemain de nouveaux vers, mais si remplis d'invectives que j'ai encore peine à comprendre comment on en peut tant rassembler; & qui, malgré cela, & la menace qu'il me faisoit de les répandre, ne m'émurent pas plus que les premiers. Au deffaut de la marche du cœur que vous n'avez pû observer que dans les autres, la marche & les effets de la vanité doivent vous être trop connus; vous sçavez trop combien, lorsque nous blessons la vôtre, elle se plaît à nous dégrader, pour qu'il ne fût pas superflu que je vous dîsse que ma façon de vivre ne lui permettant

absolument point de se donner un successeur déterminé, en attendant qu'il s'en vît un, il n'y eut pas, dans Athènes, d'homme un peu connu, que, pour quelques instants du moins, il ne crût ou ne dît le sien. Voyant, enfin, le peu que lui rapportoient, & les injures & les calomnies, il ne rougît pas de descendre aux plus humbles supplications. Ses plaintes vous disent assez que les unes ne m'ont pas trouvée plus sensible que les autres. S'il se pouvoit que nous scûssions à quel point, quand nous cessons de plaire, nous devenons indifférents à ce même objet qui n'existoit que pour nous, & combien est foible le souvenir qui lui en reste, les amants quittés, avec des ridicules très-avilissants, & des procédés qui, quelquefois, ne le sont pas moins, s'épargneroient des peines, toujours bien infructueuses. Mais il est si difficile, à quelqu'un qui aime

encore, de se faire une idée juste d'un cœur rendu à sa première tranquillité, que je ne suis pas étonnée que, malgré toute son expérience, Thrazylle se soit flatté de n'être pas pour jamais banni du mien. Il ne doit point vous paroître plus singulier que je préfère le désagrément, & l'ennui de toutes les misères qu'il met dans notre rupture, au raccommodement que je pourois y faire succéder. Quand je sçaurois moins combien, en ce moment, mon inconstance lui exagère ce qu'il sent encore pour moi, je suis trop sûre qu'on ne change pas de caractère pour croire que, s'il se pouvoit qu'il me retrouvât, il n'oubliât pas bientôt à quoi il auroit dû mon changement, & ne me mît point dans la nécessité de changer encore. — Enfin, comme vous voyez, je raisonne; c'est vous dire assez que je n'aime plus. Quant à l'offre que, tout en me blâ-

mant d'avoir quitté votre ami, vous voulez bien me faire de le remplacer, tout ce que j'ai, mon cher Alcibiade, à vous répondre, c'est que s'il m'a desabusée de l'amour, vous m'avez, vous, dégoûtée du goût; & qu'à moins (ce dont, entre nous, je doute fort.) que je ne reprenne l'habitude de me livrer sans en avoir l'un ou l'autre pour excuse, j'ai peine à croire que vous ayez plus que lui, à vous louer de ma complaisance. N'est-il pas vrai qu'en ce moment vous me trouvez des préjugés bien misérables ?



LETTRE CXXXI.

*DIOPITHE AU MÊME.**

UNE indisposition assez considérable me retient à Milet depuis plusieurs jours. Comme je ne sçais pas combien de tems encore elle pourra m'y arrêter, & que je ne voulois pas que les affaires de la République en souffrissent, j'ai prié Lycyclès de se rendre sans moi à Sardis où Tisapherne, instruit qu'Athènes lui envoie des ambassadeurs, les attendoit avec beaucoup d'impatience. Quand, en la lui laissant, nous ne nous serions pas exposés à le prévenir contre nous, il nous étoit important de ne pas laisser aux ministres de Sparte qui étoient déjà à la Cour, le tems d'établir leurs intrigues, & de se procurer de nouveaux moyens de nous rendre plus épineuse

notre légation. Ce n'est pas que, dans la crainte que, si Lyficlès, & moi agissions séparément, l'un de nous deux ne risquât d'être accusé de s'être laissé corrompre, nous ne soyons convenus qu'il ne verroit le Satrape qu'avec moi. Cette convention, à la vérité, rend assez inutile sa présence auprès de lui, elle prouvera, du moins, à Tisapherne que, comme le disent les Lacédémoniens, ce n'est point par hauteur que nous nous faisons attendre à Sardis. Pour moi, dès que ma santé pourra me le permettre, j'irai l'y joindre, quoique je désirâsse vivement que quelque événement imprévu, en nous ramenant dans l'Attique, pût nous sauver des démarches que je crois aussi honteuses à la République, que je prévois qu'elles lui feront inutiles. Le séjour que je suis forcée de faire dans l'Ionie, n'est cependant perdu ni pour vous, ni pour

moi, puisqu'il me mèt plus à portée de connoître les dispositions de ses Peuples, que je ne l'aurois pû si j'y eusse pâllé aussi rapidement que je l'aurois fait sans l'accident qui m'y retient. C'est donc d'après les connoissances que j'en ai acquises, que je crois pouvoir vous assurer qu'elles n'ont jamais été telles que, pour vous flatter sans doute, Triopâs vous les annonçoit, ou que depuis qu'il les a quittés, ces mêmes dispôsitons ont prodigieusement changé. Ces Grecs que l'on vous peignoit portant avec tant d'impatience le joug des Perses, ne m'ont, en effet, paru n'avoir avec vous plus rien de commun que le nom & le langage; &, corrompus par l'or de leurs tyrans, amollis par leur exemple, n'être pas plus faits pour la liberté, que nous ne le sommes pour la servitude. Si, comme nous, ils ont un Conseil, & à peu

près la même forme de gouvernement ; toutes leurs délibérations , qu'en apparence rien ne contraint , ne leur en sont pas moins dictées par le Gouverneur de Lydie ; ou s'il arrive que , sans avoir attendu ses ordres suprêmes , ils en aient pris quelque'une , & qu'elle ne soit pas telle qu'il la desire , d'un seul mot qui leur fait craindre son indignation , il sçait non-seulement l'annuller , mais leur faire prendre des résolutions absolument contraires à ce qui lui a déplû dans les leurs. Encore ne leur fait-il plus , comme autrefois , l'honneur d'acheter leur complaisance pour ses volontés. Sûr de leur bassesse , il se contente de leur envoyer ses ordres ; & effectivement il est obéi. Ils en sont , même , venus au point de ne plus sentir leur état ; & , dans cette dépendance absolüe , d'ôser encore se vanter d'être libres. Je doute , toutes fois , que les

affronts qu'ils essuyent sans cêsse, & qu'il leur est plus aisé de dissimuler que de ne pas sentir, leur permettent de croire ce qu'ils disent. Ils ne sont pas, à la vérité, tout à fait aussi esclâves qu'ils l'étoient avant ces fameuses journées qui, en comblant la Grece d'une gloire immortelle, ont jetté sur l'Empire des Perses, un opprobre qui ne s'effacera jamais. Ce prétendu Roi des Rois, moins par ménagement pour eux, que par respect pour nos armes, est, du moins, forcé de sauver les apparences, & de les tyranniser sourdement. Eux, de leur côté, n'ôsent, par la même raison, avoüer le penchant qui les porte à s'en laisser dominer, & se contentent d'y céder, en attendant, peut-être, l'occasion de retourner ouvertement sous un joug qui leur étoit cher, moins, sans doute, par la façon dont ils étoient gouvernés, que parce qu'ils jouïssent

du bonheur de l'être. Chôse étrange ! les honneurs qu'aujourd'hui nous rendent ces Perses , jadis si superbes avec nous , l'air humilié que , lors même qu'ils cherchent le plus à nous le déguiser , ils ont en notre présence , ne peuvent ni faire rougir les Milésiens de leur état , ni peut-être même leur faire envier le nôtre. C'est en vain que je veux leur faire honte de leur lâcheté : ce n'a pas été avec plus de fruit que je leur ai promis au nom de la République , les secours les plus puissants s'ils vouloient se soustraire à l'ignominie dont nous nous flattions de les avoir délivrés. Ces hommes vils , en ôsant me nier qu'ils fussent esclâves , ont achevé de me prouver à quel point ils sont faits pour l'être , & le peu d'utilité dont un Peuple qui craint plus les dangers de la guerre , qu'il ne sent la gloire , & les avantages attachés à la liberté , seroit

pour la cause commune. Je vois, enfin, avec douleur, combien peu je me trompois lorsque je ne prévoyois aucune sorte de succès au projet si noble & si grand que vous avez formé. Ce n'est pas que je doute plus que vous, que si tous les états qui compôsent la Grèce, se réunissoient contre les Perses, elles ne renversâssent un empire à la rüine duquel tout semble visiblement conspirer, & de qui les forces ne peuvent paroître redoutables qu'à ceux qui ne les ont point éprouvées: mais, vous flattez-vous que Lacédémone, que sa jalousie, & sa haine contre nous ont conduite jusques à la bâssesse d'aller mendier chez ces Barbares des secours pour perpétüer cette même guerre qu'ils ont allumée dans le Peloponnèse, se prête jamais à l'union que vous projettez, ou qu'en y consentant, elle n'exigeât pas que tous les honneurs du commande-

ment lui fûssent déferés? Aurions-nous pour eux cette condescendance? Les Thébains, de leur côté, profitant des circonstances qui les ont faits, enfin, appercevoir dans la Grèce, ne formeroient-ils pas les mêmes prétentions que Sparte & Athènes, & voudroient-ils plus nous céder un rang dont ils se croient devenus dignes, que nous-mêmes ne voudrions admettre leurs prétentions? Si, par un hazard difficile à espérer, ces Républiques convenoient de se céder tour à tour un honneur que, tout vain qu'il est, nous avons déjà vû si âprement disputé, sçavez-vous assez peu la guerre pour ignorer ce qu'on pourroit attendre d'un commandement si partagé, & les criuelles suites qu'il auroit nécessairement? Croyez-vous que les Grecs, desunis entre eux depuis si long-tems, voulûssent aujourd'hui sacrifier des dissentions qui, pour les écrâ-

ser,

fer, ne leur en sont pas moins chères, à la gloire d'aller, en les attaquant dans le sein même de leur empire, faire repentir les Perses de l'audace qu'ils eurent autrefois de vouloir les assujettir; & le portrait fidelle que je vous ai tracé des Ioniens, vous permet-il d'en rien attendre? Enfin, mon cher Alcibiade, si nous avons encore le même orgueil, qu'il s'en faut que nous ayons ces vertus que nous admirons dans nos pères, & que peut-être nous n'y revèrons tant que parce que nous nous sentons moins en nous-mêmes la possibilité de les égaler! Puissent donc les Dieux ôter aux Perses le desir de tenter encore ce que sous Xercès ils ôserent entreprendre, & leur laisser croire que nous sommes toujours ce que nous étions lorsqu'à Platée, à Salamine, & à Marathon, une poignée de Grecs triompha de l'orgueil, & de la puissance de toute l'Asie! Aussi tôt

que je le pourrai , je me rendrai auprès de Tifapherne. Je ſçais qu'il affecte d'avoir plus de penchant pour nous , que pour les Lacédémoniens ; mais ce barbare est ſi ruſé que je ne crois pas que nous devions plus compter ſur les ſentiments qu'il affiche , que nos ennemis ne doivent les craindre. Ce dont je ne doute pas , c'eſt que , ſoit , comme on le dit , qu'il leur donne les plus grands dégoûts , ſoit , ainſi qu'on nous l'assûre encore , que ſon intention ſoit de nous combler de faveurs , il n'a pas plus d'envie de nous mettre en état de les écrâſer , que de leur accorder des ſecours qui nous forcent à nous taire devant eux. Comme , cependant , ce que nous defirons de lui , gênera moins ſes diſpoſitions intérieures , que ce que Sparte lui demande , je n'ai pas de peine à croire que nous ne ſoyons mieux accueillis à ſa Cour , que les Lacédé-

moniens , assez peu faits , d'ailleurs , par la prétendue rigidité de leurs mœurs , & par la rudesse de leur esprit , pour réussir auprès de lui , n'eussent-ils même pas à lui faire de propositions contraires à ses vûes. Quelque séduisant que puisse , donc , être l'appas qu'ils lui présentent , il ne se peut point qu'ils le déterminent jamais à cesser de tenir entre les deux Peuples une balance qu'il juge nécessaire à sa sûreté. Encore une fois , foyez sûr que , malgré les fausses spéculations qui feront voir à Sardis , des Athéniens presque suppliants , nous le verrons lui-même continuer à entretenir nos divisions ; à moins que quelque prétention secrète que , dans l'état des choses , & avec la profonde connoissance qu'il a de ses véritables intérêts , il me paroît difficile de lui supposer , ne l'écarte de son plan , ou qu'une des deux Républiques , ne ve-

nant à prendre sur l'autre une très-grande supériorité, ne le force à se tourner du côté de celle qui seroit sur le point d'être opprimée. Mais à l'égalité qui, au bout d'une guerre si longue, & si crüelle, & dont les succès ont été si partagés, se trouve encore entre Lacédémone & nous, le malheur de voir l'un des deux états subjuguier l'autre, est, à mon sens, le malheur que Tisapherne doit craindre le moins. Je vous laisse à présent à juger quels sont ceux qui, dans le Conseil, ont le mieux vû les objets, ou des citoyens qui ont regardé comme une démarche aussi honteuse à la République qu'elle lui seroit inutile, la légation dont nous sommes chargés, ou de ceux qui l'ont regardée comme la plus puissante de ses ressources.



LETTRE CXXXII.

NÉMÉE A U MEME.

JE viens d'apprendre que Thrazyllé va être forcé d'abandonner à ses créanciers le peu de bien qui lui reste; & je ne puis, sans la plus vive douleur, voir dans une situation si cruelle, un homme qui m'a été si cher, & que mon inconstance ne m'a pas fait oublier autant qu'il le suppose. Les Dieux me sont témoins qu'il n'y a rien que je n'aye tenté pour le convaincre que l'amitié la plus tendre avoit succédé dans mon cœur à ce délire dont, quoiqu'il n'en doive la fin qu'à lui-même, il est toujours si blessé de me voir guérie. Plus fait, selon toute apparence, pour être l'objet d'un caprice, que pour inspirer un sentiment d'autant plus flatteur,

quand il prend la place de l'amour qu'on ne peut le devoir qu'à l'estime la plus sincère, il n'a jusques à présent répondu au mien que par tout ce que la haine peut suggérer de cruel & d'injurieux. Si, comme lui, je n'avois consulté que ma vanité, il m'auroit, sans doute, irritée au point que l'aversion qu'il me témoigne, toute violente qu'elle est, ou qu'il la croit, n'égaleroit pas l'aversion que je sentirois pour lui. Mais je sçais trop combien une passion malheureuse offusque notre raison pour que je lui fasse un crime de céder à des mouvements dont il est si peu le maître de sentir l'injustice. C'est bien assés que d'avoir cessé de l'aimer, sans le haïr encore de l'amour qui lui reste. Si, donc, ses dispôsitons m'affligent, elles ne me changent pas. Quelque vivement, toutes fois, que je desire de le voir penser sur cela comme il le de-

Vroit, j'ai trop de preuves de l'inflexibilité de son caractère pour me flatter de l'y amener jamais, & pour continuer de le fatiguer d'un sentiment auquel il ne veut pas croire, & auquel même, n'en doutât-il point, il n'en voudroit pas plus répondre. Ce n'est point que mon amour-propre l'emporte dans mon âme sur l'amitié que je lui ai vouée; accoutumée depuis long-tems à le lui sacrifier, en cessant d'être à lui, je n'ai point perdu l'habitude de le lui soumettre, & même d'y trouver une sorte de plaisir: mais je craindrois de ne pouvoir lui paroître avoir conservé cette façon de penser, sans lui faire, peut-être, soupçonner ce qu'il m'est, par rapport à lui, de la plus grande importance qu'il ne pénètre jamais. Je vous envoie, avec cette lettre, dix talents d'or* que

* Dix mille écus.

je vous conjure de vouloir bien lui offrir comme un présent que vous lui faites. Sans compter que cette somme est loin d'excéder votre magnificence ordinaire, & que vous ne vous y borneriez sûrement pas, si ce que vous vous croyez obligé de sacrifier au faste, ne mettoit point d'entraves à votre générosité, c'est un droit que l'amitié vous donne sur lui, & dont je ne sçaurois ignorer que vous avez usé plus d'une fois. Peut-être même me ferois-je contentée de vous instruire de l'état où il est, & dont j'ai de fortes raisons de croire qu'il ne vous dit point toute l'horreur, si je n'eusse pas si bien sçû que vous ne pouvez, en ce moment, l'aider que de votre crédit, & plus effrayer ses créanciers que les satisfaire. Mais il y a déjà si long-tems que la crainte de votre autorité les contient qu'il ne se peut pas que cette même autorité les contienne toujours. En

suppôfant même (ce que l'extrémité où ils l'ont réduit, ne rend point probable.) que vous pûssiez encore les arrêter, ce ne seroit, tout au plus, que retarder sa rüine, & ne lui prêter, par conséquent, qu'un secours purement illusoire. Toutes ces réflexions m'ont conduite à penser que vous voudriez bien, & que je prisse votre place en cette occâsion, & que je vous sauvâsse l'horreur de voir celui, de tous les hommes, que vous aimez le plus, dans un péril dont il vous est impossible de le tirer. Vous sçavez, d'ailleurs, combien, depuis que le luxe regne seul dans la République, le mérite & la vertu y ont perdu de leur considération, & le peu qu'ils y sont, lorsqu'ils ne sont pas étayés par les richesses; & je pourrois vous nommer ici plusieurs de vos concitoyens que, tout faits qu'ils sont pour en être l'ornement, leur misère y con-

damne à la plus profonde obscurité. Thrazylle, aussi ambitieux que vous-même, pourroit-il, sans le plus horrible desespoir, se voir mis au même rang que le vertueux & infortuné Lamacus, dans une ville où il a si longtemps brillé ? Epargnons-lui donc un affront si cruel, & ayons en même tems la gloire de conserver à sa Patrie, un homme que ses talents doivent lui rendre si précieux. Une voye détournée pour faire remettre à Thrazylle, ce que je vous envoie, vous auroit, je le sens, mieux convenu que la voye que j'ai choisie. J'ai moi-même balancé longtemps si je ne la préférerois pas au parti que j'ai pris ; mais si je l'eusse fait, il n'auroit pas reçu un secours dont l'auteur se seroit caché à ses yeux, sans chercher avec cette opiniâtreté que vous lui connoissez, & qui ne se lâsse jamais, à qui il auroit pû le devoir ; &, quel-

que bien que je me fûsse cachée, il m'auroit devinée peut-être. Songez, mon cher Alcibiade, quelles feroient sa rage & ma douleur, s'il venoit à apprendre que c'est cette même Némée qu'il accâble aujourd'hui du poids de toute sa haine, qui s'intéresse à la fâcheuse situation où il se trouve, & qui voudroit la rendre plus digne de lui. Quand, renonçant à son injustice ordinaire, il ne m'en haïroit pas davantage, vous connoissez sa hauteur; & je vous laisse à juger s'il voudroit, à présent, me devoir quoi que ce fût, lui que, dans le tems que j'en étois le plus tendrement aimée, je n'ai pû résoudre à accepter les présents mêmes les plus légers. Je sçavois qu'il n'avoit pas toujours eu cette délicatesse; & moins je pouvois en douter, plus je fus offensée du mépris que, par cette exception, il me témoignoit. Némée, en effet, auroit dû être pour lui, non

une courtisane, mais une maîtresse. Eh ! puis-je me flatter qu'il voulût bien aujourd'hui me rendre la justice qu'alors il me refusoit ; & que , non-seulement il ne préférât point à mes dons , la plus horrible misère , mais qu'il ne les regardât pas comme l'outrage le plus sanglant que pût lui faire la fortune ? J'exige donc , de votre amitié , & de vous conduire avec lui de manière qu'il lui soit impossible de me soupçonner , & que , dans quelque p^osition que nous pussions , lui & moi nous retrouver , vous ne lui disiez , ni même ne lui fassiez jamais penser qu'il peut m'avoir cette légère obligation. J'oubliois de vous dire que tout ce qui m'est revenu de son état actuel , c'est qu'il est près d'être dépouillé par ses créanciers , du reste de ses biens : ce qu'il doit , les absorbe-t'il , ou non , c'est ce dont je ne suis pas instruite ? Si ce que je vous envoie ne

faisoit que le libérer, moins à plaindre parce que, du moins, il se verroit délivré des clameurs, & des vexations de ces gens-là, ne le feroit-il pas à tout autre égard autant qu'il l'est? Eh! puis-je être heureuse tant que je ne le verrai pas dans cette abondance si nécessaire aux personnes de son rang? En cas, donc, comme je le crains, que ces dix talents ne remplissent que la moitié de mon objet, je vous demande en grâce de ne me le pas laisser ignorer. Je puis, sans rien prendre sur ma fortune, lui en sacrifier encore autant; & le seul moyen que j'aye pour m'en reprocher moins la source, est l'usage qu'aujourd'hui les Dieux me permettent d'en faire.

F I N.

Fautes à corriger dans le Tôme troisième.

N. B. LA Lettre I. doit être marquée d'une astérique.

Pag. 3. ligne 12. *excitéro* lisez *exciter*

Même pag. même lig. *fustraire* lisez *soustraire*

Pag. 34. lig. première, *de son côté.* effacez le point.

Idem, lig. 5. *mêmes droits*; effacez le point.

Pag. 50 lig. 5. *s'il avoit* lisez *s'il eût*

Pag. 55. lig. 15. *n'ignore* ôtez le chevron.

Pag. 65. lig. prem. *réponds* lisez *répondez*

Pag. 74. lig. pénultième, *adorée* lisez *adoré*

Pag. 83. lig. 8. *n'arrête*; effacez le point.

Pag. 109. lig. 9. *momentané* lisez *momentané-ment*

Pag. 138. lig. 5. *impossible* lisez *possible*

Pag. 156. lign. prem. *employer ce* lisez *employer, ce*

Pag. 169. lig. 11. *me la* lisez *me le*

Pag. 173. lig. 11. *qu'il sera* lisez *qu'il vous sera*

Pag. 186. lig. 5. *soiblesse* lisez *foiblesse*

Pag. 199. lig. 17. *m'a*, ôtez la virgule.

Pag. 213. lig. 7. *quelques* lisez *quelque*

Pag. 211. lig. 17. *vous délivrer* lisez *nous délivrer*

Pag. 217. lig. 3. *eusse besoin* lisez *eusse eu besoin*

Pag. 223. lig. 4. *rendiez* lisez *rendissiez*

Pag. suivante, ligne 12. *que vous auriez* lisez *que vous eussiez*

Pag. 237. ligne 16. *le pire* lis. *le parti*
Pag. 237. lig. 13. *comme*, ôtez la virgule.
Pag. 239. lig. 2. *qu'on lui voit* lis. *qu'on lui*
doit
Page suivante, lign. prem. *réussir* lis. *réussir*
Même pag. lig. prem. *j'en n'y* lis. *j'en ay*
Même pag. lig. 9. *même* lis. *mêmes*
Pag. 268. lig. 7. *sensible* lis. *sensible*
Idem, lig. pénultième, *aimé* lis. *aimée*

Fautes à corriger dans le Tôme quatrième.

PAge 4 ligne 14. *sans ménagement ?* effacez le point d'interrogation. & transportez-le à la fin de la phrase.
Pag. 7. lig. 4. *& en conséquence* lis. *& sans miséricorde*
Pag. 7, lig. 14. *je sçais même* lis. *je sçais de plus*
Pag. 12. lig. 10. *à cette* lis. *en cette*
Pag. 15. lig. 8. *désagréable* lis. *desagréable*
Même pag. lig. 9. *me mettez* lis. *me mettrez*
Pag. 39. lig. 18. *décéloit* lis. *déceloit*
Pag. 130. lig. pénultième, *eus* lis. *eu*
Pag. 141. lig. 14. *s'il* lis. *il*
Pag. 155. lig. 6. *imaginable* lis. *inimaginable*
Pag. 161. lig. 4. *affecter dans sa lettre* lis. *y affecte*

Pag. 179. lig. 12. *épargne* lif. *vous épargne*
Pag. 181. lig. 11. *du* lif. *dû*
Pag. 282. lig. 7. *cette convention* lif. *si cette*
convention

N. B. On a sauté un n°. des Lettres : ainsi ,
la Lettre marquée CXIV ne devrait être que
la CXIII. Cette erreur regne dans tout le reste
du volume.

57188

